



FRAGELI
CAMBIE

N: 25.

Atrée, et Thyeste
Tragedie. Crebillon

Lycrphus. Tragedie de
Crebillon

Les Trois Cousines
Comedie. par. Saneourt

Atreé et Thyeste
Tragedie
de M. de Voltaire
1764

~~wojewódzka
bibliot. PUB.
8/19
w Białymstoku~~

840-2-40

~~WOJEWÓDZKA
BIBLIOTEKA PUBLICZNA
Białymstoku
Instytut dla Dorosłych~~

840-2

~~BIBLIOTEKA PODLASKA
5/19
Czyt. Klub
w Białymstoku~~

A T R É É
E T
T H Y E S T E,
T R A G E D I E.



P R E F A C E .

QUOIQUE je ne connoisse que trop combien il est inutile de répondre au Public , cette tendresse si naturelle aux hommes pour leurs ouvrages l'a emporté sur mes réflexions. Toute la prudence humaine est un frein léger pour un Auteur qui se croit lésé. Ce n'est pas que je ne sache qu'il n'y a plus de salut à faire dans quelque Préface que ce soit. Le Public semble être devenu d'airain pour nous : inaccessible désormais à tous ces petits traités de paix que nous faisons autrefois avec lui dans nos Préfaces , il nous fait de sa critique une espèce de Religion incontestable , & veut nous forcer de reconnoître en lui une infaillibilité , dont nous ne conviendrons que quand il nous louera : cela n'empêche pas

qu'avec les meilleures raisons du monde ; nous n'ayions souvent tort. Plus nous voulons nous justifier, plus on nous croit entêtés. Si nous sommes humbles, on nous trouve rampans ; si nous sommes modestes, hypocrites ; si nous répondons avec fermeté, nous manquons de respect. Un Auteur est précisément comme un esclave qui dépend d'un maître capricieux, qui le maltraite souvent sans sujet, & qui veut pourtant le maltraiter sans réplique. Que le Lecteur ne me sache point mauvais gré si je me trouve aujourd'hui entre ses mains : ce n'est assurément point par ma faute. Je proteste, avec toute la bonne foi qu'on peut exiger de moi en pareille occasion, que j'avois renoncé pour jamais à la tentation de me faire mettre sous la presse. Il y a près de trois ans que je refusois constamment mon Atrée ; & je ne l'aurois effectivement jamais donné, si on ne me l'eût fait voir imprimé en Hollande avec tant de fautes, que les entrailles de pere s'émurent : je ne pus sans pitié le voir ainsi mutilé. Les fautes d'un Imprimeur, avec celles d'un Au-

teur, c'en est trop de moitié : c'est ce qui me déterminâ en même temps à donner Electre, pour qui je craignois un sort semblable ; & avec une Preface, qui pis est. Pour Idoménee, ce fut une témérité de jeune homme, qui ne connoit point le risque de l'impression. Mais ce n'est pas cela dont il s'agit ; c'est d'Atrée. Il n'y a presque personne qui ne se soit soulevé contre ce sujet. Je n'ai rien à répondre, si ce n'est que je n'en suis pas l'inventeur. Je vois bien que j'ai eu tort de concevoir trop fortement la Tragédie comme une action funeste qui devoit être présentée aux yeux des spectateurs sous des images intéressantes ; qui doit les conduire à la pitié par la terreur : mais avec des mouvemens & des traits qui ne blessent ni leur délicatesse, ni les bienséances. Il ne reste plus qu'à sçavoir si je les ai observées ces bienséances si nécessaires. J'ai cru pouvoir m'en flater. Je n'ai rien oublié pour adoucir mon sujet, & pour l'accommoder à nos mœurs. Pour ne point offrir Atrée sous une figure desagréable, je fais enlever Ærope aux Autels même, & je mets ce

Prince (s'il m'est permis d'en faire ici la comparaison) justement dans le cas de la Coupe enchantée de la Fontaine :

L'étoit-il ? Ne l'étoit-il point ?

J'ai altéré par tout la Fable, pour rendre sa vengeance moins affreuse ; & il s'en faut bien que mon Atrée ne soit aussi cruel que celui de Seneque. Il m'a suffi de faire craindre pour Thyeste toutes les horreurs de la Coupe que son frere lui prépare ; & il n'y porte pas seulement les levres. J'avoueraï cependant que cette Scene me parut terrible à moi-même : elle me fit frémir ; mais ne m'en sembla pas moins digne de la Tragédie. Je ne vois pas qu'on doive plutôt l'en exclure que celle où Cleopatre dans Rodogune, après avoir fait égorger un de ses fils, veut empoisonner l'autre aux yeux des Spectateurs. De quelque indignation qu'on se soit armé contre la cruauté d'Atrée, je ne crois pas qu'on puisse mettre sur la Scene tragique un tableau plus parfait que celui de la situation où se trouve le malheureux Thyeste, livré sans secours à la fureur du plus barbare de tous les hommes.

hommes. Quoiqu'on se fût laissé attendrir aux larmes & aux regrets de ce Prince infortuné, on ne s'en éleva pas moins contre moi. On eut la bonté de me laisser tout l'honneur de l'invention : on me charge de toutes les iniquités d'Atrée ; & l'on me regarde encore dans quelques endroits comme un homme noir, avec qui il ne fait pas sûr de vivre ; comme si tout ce que l'esprit imagine devoit avoir sa source dans le cœur. Belle leçon pour les Auteurs, qui ne peut trop leur apprendre avec quelles circonspectons il faut comparoître devant le Public. Une jolie femme, obligée de se trouver parmi des prudes, ne doit pas s'observer avec plus de soin. Enfin, je n'aurois jamais cru que dans un pays où il y a tant de maris maltraités, Atrée eût eu si peu de partisans. Pour ce qui regarde la double réconciliation qu'on me reproche, je déclare par avance que je ne me rendrai jamais sûr cet article. Atrée élève Plithene pour faire périr un jour Thyeste par les mains de son propre fils ; surprend un serment à ce jeune Prince, qui défobéit ce-

pendant à la vûe de Thyeste. Atrée n'a donc plus de ressource que dans la dissimulation : il feint une pitié qu'il ne peut sentir : il se sert ensuite des moyens les plus violens pour obliger Phisthene à exécuter son serment , ce qu'il refuse de faire. Atrée , qui veut se venger de Thyeste d'une maniere digne de lui , ne peut donc avoir recours qu'à une seconde réconciliation. J'ose dire que tout ce qu'un fourbe peut employer d'adresse est mis en œuvre par ce Prince cruel. Il est impossible que Thyeste lui-même , fût-il aussi fourbe, que son frere , ne donne dans le piège qui lui est tendu. On n'a qu'à lire la piece sans prévention , l'on verra que je n'ai point tort ; & si cela est , plus Atrée est fourbe , & mieux j'ai rempli son caractère ; puisque la trahison & la dissimulation sont presque toujours inséparables de la cruauté.

Cette Préface ne concerne que la premiere édition de mes Œuvres , & j'ai cru devoir la laisser telle qu'elle est entre les mains de tout le monde : mais , comme le Public , à l'égard d'Atrée , ne s'est point pi-

qué dans ses jugemens de cette prétendue infailibilité que j'ai osé lui reprocher , il est bien juste , puisqu'il a changé de sentimens , que je change de style , & que je fasse succéder la reconnoissance aux plaintes : bien entendu que je ne les lui épargnerai pas , s'il s'avise jamais de ne prendre plus à quelques-unes de mes Pieces le même plaisir qu'il y a pris autrefois.



A C T E U R S .

ATRE'E, Roi d'Argos.

THYESTE, Roi de Mycenes, frere
d'Atrée.

PLISTHENE, fils d'Ærope & de
Thyeste, cru fils d'Atrée.

THEODAMIE, fille de Thyeste.

EURISTHENE, Confident d'Atrée.

ALCYMEDON, Officier de la Flotte.

THESSANDRE, Confident de Plifthene.

LEONIDE, Confidente de Theodamie.

SUITE D'ATRE'E.

GARDES.

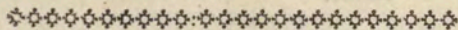
*La Scene est à Chalcis, Capitale de l'Isle
d'Eubée, dans le Palais d'Atrée.*



A T R É E

E T

T H Y E S T E ,
T R A G E D I E .



A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

A T R E ' E , E U R I S T H E N E ,
A L C Y M E D O N , G A R D E S .

A T R E ' E .



VEC l'éclat du jour, je vois enfin
renaître

L'espoir & la douceur de me venger
d'un traître.

118 ATRE'E ET THYESTE;

Les vents, qu'un Dieu contraire enchaînoit loin de nous,

Semblent avec les flots exciter mon courroux.
Le calme, si long-temps fatal à ma vengeance,
Avec mes ennemis n'est plus d'intelligence.
Le soldat ne craint plus qu'un indigne repos
Avilisse l'honneur de ses derniers travaux.
Allez, Alcymedon: que la flotte d'Atrée,
Se prépare à voguer loin de l'Isle d'Eubée.
Puisque les Dieux jaloux ne l'y retiennent plus,
Portez à tous ses Chefs mes ordres absolus.

A ses Gardes.

Que tout soit prêt. Et vous, que l'on cherche
Plithene:

Je l'attends en ces lieux. Toi demeure, Euristhene.

SCENE II.

ATRE'E, EURISTHENE.

ATRE'E.

ENFIN ce jour heureux, ce jour tant souhaité,

Ranime dans mon cœur l'espérance & la fierté:
Athenes, trop long-temps l'asyle de Thyeste,
Eprovera bientôt le sort le plus funeste.

TRAGEDIE.

119

Mon fils, prêt à servir un si juste transport,
Va porter dans ses murs & la flamme & la mort,

EURISTHENE.

Ainsi, loin d'épargner l'infortuné Thyeste,
Vous détruisez encor l'asyle qui lui reste.
Ah, Seigneur! si le sang, qui vous unit tous deux,
N'est plus qu'un titre vain pour ce Roi malheureux,
Songez que rien ne peut mieux remplir votre envie,

Que le barbare soin de prolonger sa vie.
Accablé des malheurs qu'il éprouve aujourd'hui,
Le laisser vivre encor, c'est se venger de lui.

ATRE'E.

Que je l'épargne, moi! lassé de le poursuivre,
Pour me venger de lui que je le laisse vivre!
Ah! quels que soient les maux que Thyeste ait soufferts,

Il n'aura contre moi d'asyle qu'aux enfers:
Mon implacable cœur l'y poursuivroit encore,
S'il pouvoit s'y venger d'un traître que j'abhorre.
Après l'indigne affront que m'a fait son amour,
Je serai sans honneur tant qu'il versa le jout.
Un ennemi qui peut pardonner une offense,
Ou manque de courage, ou manque de puissance.

Rien ne peut arrêter mes transports furieux.
 Je voudrois me venger, fût-ce même des Dieux;
 Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance:
 Je le sens au plaisir que me fait la vengeance.
 Enfin mon cœur se plaît dans cette inimitié;
 Et s'il a des vertus, ce n'est pas la pitié.
 Ne m'oppose donc plus un sang que je déteste.
 Ma raison m'abandonne au seul nom de Thyeste:

Instruit par ses fureurs à ne rien ménager,
 Dans les flots de son sang je voudrois le plonger.

Qu'il n'accuse que lui du malheur qui l'accable.
 Le sang qui nous unit me rend-il seul coupable?
 D'un criminel amour le perfide enivré
 A-t-il eu quelque égard pour un nœud si sacré?
 Mon cœur, qui sans pitié lui déclare la guerre,
 Ne cherche à le punir qu'au défaut du tonnerre.

EURISTHENE.

Depuis vingt ans entiers ce courroux affoibli
 Sembloit pourtant laisser Thyeste dans l'oubli.

ATRE'E.

Dis plutôt, qu'à punir mon ame ingénieuse
 Méditoit dès ce temps une vengeance affreuse:
 Je n'épargnois l'ingrat que pour mieux l'accabler.
 C'est un projet enfin à te faire trembler.

Instruit

Instruit des noirs transports où mon ame est livrée,

Lis mieux dans le secret & dans le cœur d'Atre'e.
 Je ne veux découvrir l'un & l'autre qu'à toi;
 Et je te les cacheis sans soupçonner ta foi.
 Ecoute. Il te souvient de ce triste hyménée,
 Qui d'Ærope à mon sort unit la destinée:

Cet hymen me mettoit au comble de mes vœux;
 Mais à peine aux Autels j'en eus formé les nœuds,

Qu'à ces mêmes Autels, & par la main d'un frere,

Je me vis enlever une épouse si chere.

Tes yeux furent témoins des transports de mon cœur:

A peine mon amour égaloit ma fureur:

Jamais Amant trahi ne l'a plus signalée.

Mycenes, tu le sçais, sans pitié défolée,

Par le fer & le feu vit déchirer son sein.

Mon amour outragé me rendit inhumain.

Enfin, par ma valeur Ærope recouvrée

Revint après un an entre les mains d'Atre'e;

Quoique déjà l'hymen, ou plutôt le dépit,

Eussent depuis ce temps mis un autre en mon lit;

Malgré tous les appas d'une épouse nouvelle,

Ærope à mes regards n'en parut que plus belle:

Mais en vain mon amour brilloit de nouveaux

feux:

Elle avoit à Thyeste engagé tous ses vœux:

Et liée à l'ingrat d'une seclette chaîne,

Tome I.

L

122 ATRE'E ET THYESTE,
Ærope, le dirai-je ! en cur pour fruit Plifsthene.

EURISTHENE.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ! quoi Plifsthene,
Seigneur,
Reconnu dans Argos pour votre successeur !
Pour votre fils enfin !

A T R E' E.

C'est lui-même, Euristhene,
C'est ce même Guerrier, c'est ce même Plifsthe-
ne,
Que ma Cour aujourd'hui croit encor sous ce
nom,
Frere de Menelas, frere d'Agamemnon.
Tu sçais, pour me venger de sa perfide mere,
A quel excès fatal me porta ma colere :
Heureux, si le poison, qui servit ma fureur,
De mon indigne amour eût étouffé l'ardeur !
Celui de l'infidelle éclatoit pour Thyeste,
Au milieu des horreurs du sort le plus funeste :
Je ne puis, sans frémir, y penser aujourd'hui :
Ærope, en expirant, brûloit encor pour lui.
Voilà ce qu'en un mot surprit ma vigilance,
A ceux qui de l'ingrate avoient la confidence.
Il lui montre en ce moment une lettre d'Ærope.

LETTRE D'ÆROPE.

D'Atree en ce moment j'éprouve le courroux,

TRAGEDIE.

123

*Cher Thyeste, & je meurs sans regretter la vie ;
Puisque je ne l'aimois que pour vivre avec vous,
Je ne murmure point qu'elle me soit ravie.
Plifsthene fut le fruit de nos tristes amours :
S'il passe jusqu'à vous, prenez soin de ses jours.
Qu'il fasse quelquefois ressouvenir son pere,
Du malheureux amour qu'avoit pour lui sa mere.
Juge de quels succès les soins furent suivis.
Je retins à la fois son billet & son fils :
Je voulus étouffer ce monstre en sa naissance ;
Mais mon cœur plus prudent l'adopta par ven-
geance :*
Et méditant dès lors le plus affreux projet,
Je le fis au Palais apporter en secret.
Un fils venoit de naître à la nouvelle Reine :
Pour remplir mes projets je le nommai Plifsthe-
ne,
Et mis le fils d'Ærope au berceau de ce fils,
Dont depuis m'ont privé les Destins ennemis.
C'est sous un nom si cher qu'Argos l'a vû profi-
tér.
Je fis pétrir tous ceux qui pouvoient le connoître :
Et laissant ce secret entre les Dieux & moi,
Je ne l'ai jusqu'ici confié qu'à ta foi.
Après ce que tu sçais, sans que je te l'apprenne,
Tu vois à quel dessein j'ai conservé Plifsthene ;
Et puisque la pitié n'a point sauvé ses jours,
A quel usage enfin j'en destine le cours.

L *

EURISTHENE.

Quoi, Seigneur! sans frémir du transport qui
vous guide,

Vous pourriez réserver Plifthene au parricide!

A T R E'E.

Où, je veux que ce fruit d'un amour odieux,
Signale quelque jour ma fureur en ces lieux;
Sous le nom de mon fils, utile à ma colere,
Qu'il porte le poignard dans le sein de son pere;
Que Thyeste en mourant, de son malheur in-

struit,

De ses lâches amours reconnoisse le fruit.

Où, je veux que baigné dans le sang de ce traître,

Plifthene verse un jour le sang qui l'a fait naître;

Et que le sien après, par mes mains répandu,
Dans sa source à l'instant se trouve confondu.

Contre Thyeste enfin tout paroît légitime.

Je n'arme contre lui que le fruit de son crime:

Son forfait mit au jour un Prince malheureux;

Il faut par un forfait les en priver tous deux.

Thyeste est sans soupçons, & son ame abusée

Né me croit occupé que de l'Isle d'Eubée.

Je ne suis en effet descendu dans ces lieux,

Que pour mieux dérober mon secret à ses yeux.

Athenes, disposée à servir ma vengeance,

Avec moi dès long-temps agit d'intelligence;
Et son Roi, craignant tout de ma juste fureur,
De son nom seulement cherche à couvrir l'honneur.

Du jour que mes Vaisseaux menaceront Athenes;
De ce jour tu verras Thyeste dans mes chaînes.
Ma flotte me répond de ce qu'on m'a promis:
Je répondrai bientôt & du pere & du fils.

EURISTHENE.

Eh bien! sur votre frere épuisez votre haine:
Mais du moins épargnez les vertus de Plifthene.

A T R E'E.

Plifthene, né d'un sang au crime accoutumé,
Ne démentira point le sang qui l'a formé:

Et comme il a déjà tous les traits de sa mere,

Il auroit quelque jour les vices de son pere.

Quel peut être le fruit d'un couple incestueux?

Moi-même j'avois cru Thyeste vertueux;

Il m'a trompé: son fils me tromperoit de même:

D'ailleurs il lui faudroit laisser mon diadème:

Le titre de mon fils l'assure de ce rang;

En faudra-t-il pour lui priver mon propre sang?

Que dis-je? pour venger l'affront le plus funeste,

En dépouiller mes fils pour le fils de Thyeste?

C'est ma seule iureur qui prolonge ses jours;

126 **ATRE'E ET THYESTE,**
Il est temps désormais qu'elle en tranche le
cours :

Je veux, par les forfaits où ma haine me livre,
Me payer des momens que je l'ai laissé vivre.
Que l'on approuve ou non un dessein si fatal,
Il m'est doux de verser tout le sang d'un rival.
Mais Plisthene paroît. Songe que ma vengeance,

Renferme des secrets consacrés au silence.

SCENE III.

ATRE'E, PLISTHENE, EURISTHENE,

THESSANDRE, GARDES.

A T R E ' E.

PRINCE, cet heureux jour, mais si lent à
mon gré,

Presse enfin un départ trop long-temps différé :
Tout semble en ce moment proscrire un infi-
delle.

La Mer mugit au loin, & le vent vous appelle :
Le Soldat, dont ce bruit a réveillé l'ardeur,
Au seul nom de son Chef se croit déjà vain-
queur ;

Il n'en attend pas moins de sa valeur suprême,

TRAGEDIE.

127

Que ce qu'en vit Elis, Rhodes, cette Isle mé-
me ;

Et moi, que ce Héros ne fert point à demi,
J'en attends encor plus que n'en craint l'enne-
mi.

Je connois de ce Chef la valeur & le zele ;
Je sçai que je n'ai point de sujet plus fidele.
Aujourd'hui cependant souffrez sans murmurer,
Que votre pere encor cherche à s'en assurer ;
L'affront est grand, l'ardeur de s'en venger ex-
trême :

Jurez-moi donc, mon fils, par les Dieux, par
moi-même,

(Si le Destin pour nous se déclare jamais)
Que vous me vengerez au gré de mes souhaits :
Oui, je puis m'en flater, je connois trop Plif-
thene.

Plus ardent que moi-même, il servira ma haine.
A peine mon courroux égale son grand cœur.
Il vengera son pere.

P L I S T H E N E.

En doutez-vous, Seigneur !
Eh ! depuis quand ma foi vous est-elle suspecte ?
Avez-vous des desseins que mon cœur ne res-
pecte ?

Ah ! si vous en doutiez, de mon sang le plus
pur...

Liiij

A T R E' E.

Mon fils, sans en douter, je veux en être sûr.
Jurez-moi qu'à mes loix votre main asservie
Vengera mes affronts au gré de mon envie.

P L I S T H E N E.

Seigneur, je n'ai point cru que pour servir mon
Roi

Il fallût exciter ni ma main, ni ma foi.

Faut-il par des sermens que mon cœur vous rassure ?

Le soupçonner, Seigneur, c'est lui faire une injure.

Vous me verrez toujours contre vos ennemis

Remplir tous les devoirs de sujet & de fils.

Oui, j'atteste des Dieux la majesté sacrée,

Que je serai soumis aux volontés d'Atrée ;

Que par moi seul enfin son courroux assouvi

Fera voir à quel point je lui suis asservi.

A T R E' E.

Ainsi, prêt de punir l'ennemi qui m'offense,

Je puis tout espérer de votre obéissance ;

Et le lâche, à mes yeux par vos mains égorgé,

Ne triomphera plus de m'avoir outragé.

Allez : que votre bras, à l'Attique funeste,

S'apprête à m'immoler le perfide Thyeste.

P L I S T H E N E.

Moi, Seigneur ?

A T R E' E.

Oui, mon fils. D'où naît ce changement ?

Quel repentir succède à votre empressement ?

Quelle étoit donc l'ardeur que vous faisiez paroître ?

Tremblez-vous lorsqu'il faut me délivrer d'un traître ?

P L I S T H E N E.

Non. Mais daignez m'armer pour un emploi plus beau.

Je serai son vainqueur, & non pas son bourreau.
Songez-vous bien quel nœud vous unit l'un & l'autre ?

En répandant son sang je répandrais le vôtre.

Ah, Seigneur ! est-ce ainsi que l'on surprend ma foi ?

A T R E' E.

Les Dieux m'en sont garans : c'en est assez pour moi.

P L I S T H E N E.

Juste Ciel !

A T R E ' E.

J'entrevois, dans votre ame interdite,
 De secrets sentimens dont la mienne s'irrite.
 Etouffez des regrets désormais superflus :
 Partez, obéissez, & ne répliquez plus.
 Des bords Athéniens j'attends quelque nouvelle.
 Vous cependant volez où l'honneur vous appelle.
 Que ma flotte avec vous se dispose à partir ;
 Et quand tout sera prêt, venez m'en avertir :
 Je veux de ce départ être témoin moi-même.

S C E N E I V.

PLISTHENE, THESSANDRE,

PLISTHENE.

QU'AI-JE fait, malheureux ! quelle imprudence extrême !
 Je ne sçai quel effroi s'empare de mon cœur :
 Mais tout mon sang se glace, & je frémis d'horreur.
 Dieux ! que dans mes sermens, malgré moi, j'intéressé ;
 Perdez le souvenir d'une indigne promesse ;
 Ou recevez ici le serment que je fais,

En dussé-je périr, de n'obéir jamais.
 Mais pourquoi m'allarmer d'un serment si funeste ?
 Que peut craindre un grand cœur quand sa vertu lui reste ?
 Athènes me répond d'un trépas glorieux ;
 Et j'y cours m'affranchir d'un serment odieux.
 Survivre aux maux cruels dont le Destin m'acable,
 Ce seroit plus que lui m'en rendre un jour coupable :
 Haï, persécuté, chargé d'un crime affreux,
 Dévoté sans espoir d'un amour malheureux,
 Malgré tant de mépris que je chéris encore,
 La mort est désormais le seul Dieu que j'implore ;
 Trop heureux de pouvoir arracher en un jour
 Ma gloire à mes sermens, mon cœur à son amour.

THESSANDRE.

Que dites-vous, Seigneur ? Quoi, pour une inconnue . . .

PLISTHENE.

Peux-tu me condamner, Thessandre ? Tu l'as vué.
 Non, jamais plus de grace, & plus de majesté,
 N'ont distingué les traits de la divinité.
 Sa beauté, tout enfin, jusqu'à son malheur même,

N'offre en elle qu'un front digne du diadème :
 De superbes débris , cette noble fierté ,
 Tout en elle du sang marque la dignité.
 Je te dirai bien plus : cette même inconnue
 Voit mon ame à regret dans ses fers retenue.
 Et qui peut dédaigner mon amour & mon rang.
 Ne peut être formé que d'un illustre sang.
 Quoi qu'il en soit , mon cœur , charmé de ce qu'il
 aime ,

N'examine plus rien dans son amour extrême.
 Quel cœur n'eût-elle pas attendri , justes Dieux !
 Dans l'état où le sort vint l'offrir à mes yeux ?
 Déplorable jouet des vents & de l'orage ,
 Qui même , en l'y poussant , l'envioient au ri-
 vage ;

Roulant parmi les flots les morts , & les débris ,
 Des horreurs du trépas les traits déjà flétris ;
 Mourante entre les bras de son malheureux pere ,
 Tout prêt lui-même à suivre une fille si chere ...
 J'entends du bruit : on vient : peut-être c'est le
 Roi ;

Mais non , c'est l'Etrangere. Ah ! qu'est-ce que
 je voi ?

Thessandre , un soin pressant semble occuper
 son ame.



SCENE V.

THEODAMIE , PLISTHENE ;
 THESSANDRE , LEONIDE.

PLISTHENE

O U portez-vous vos pas ? Me cherchez-vous,
 Madame ?
 Du trouble où je vous vois ne puis-je être
 éclairci ?

THEODAMIE.

C'est vous-même , Seigneur , que je cherchois
 ici.
 D'Athenes , dès long-temps , embrassant la con-
 quête ,
 On dit qu'à s'éloigner votre flotte s'apprête ;
 Que chaque instant d'Atrée excitant le cour-
 roux ,
 Pour sortir de Chalcis elle n'attend que vous :
 Si ce n'est pas vous faire une injuste priere ,
 Je viens vous demander un vaisseau pour mon
 pere.
 Le sien , vous le sçavez , pérît presque à vos
 yeux ;

Et nous n'avons d'appui que de vous en ces lieux.

Vous sauvâtes des flots & le pere & la fille :
Achevez de sauver une triste famille.

PLISTHENE.

Voyez ce que je puis, voyez ce que je dois.
D'Atrée, en ces climats, tout respecte les loix ;
Il n'est que trop jaloux de son pouvoir suprême.
Je ne puis rien ici, si ce n'est par lui-même :
Il reverra bientôt ses vaisseaux avec soin,
Et du départ lui-même il doit être témoin.
Voyez-le. Il vous souvient comme il vous a reçû,

Le jour que ce Palais vous offrit à sa vue ;
Il plaignit vos malheurs, vous offrit son appui.
Son cœur ne fera pas moins sensible aujourd'hui.

Vous n'en éprouverez qu'une bonté facile.
Mais qui peut vous forcer à quitter cet azyle ?
Quel déplaisir secret vous chasse de ces lieux ?
Mon amour vous rend-il ce séjour odieux ?
Ces bords font-ils pour vous une terre étrangère ?

N'y reverra-t-on plus ni vous ni votre pere ?
Quel est son nom, le vôtre, où portez-vous vos pas ?

Ne connoîtrai-je enfin de vous que vos appas !

THEODAMIE.

Seigneur, trop de bonté pour nous vous intéresse.

Mon nom est peu connu, ma patrie est la Grece ;
Et j'ignore en quels lieux, sortant de ces climats.
Mon pere infortuné doit adresser ses pas.

PLISTHENE.

Je ne vous presse point d'éclaircir ce mystere :
Je soufcriis au secret que vous voulez m'en faire.
Abandonnez ces lieux, ôtez-moi pour jamais
Le dangereux espoir de revoir vos attraits.
Fuyez un malheureux, punissez-le, Madame,
D'oser brûler pour vous de la plus vive flamme.
Et moi, prêt d'adorer jusqu'à votre rigueur,
J'attendrai que la mort vous chasse de mon cœur.

C'est dans mon sort cruel mon unique espérance.

Mon amour cependant n'a rien qui vous offense :

Le Ciel m'en est témoin ; & jamais vos beaux yeux

N'ont peut-être allumé de moins coupables feux.

Ce cœur, à qui le vêtre est toujours si sévere,
N'offrit jamais aux Dieux d'hommage plus sincere.

Inutiles respects , reproches superflus !
 Tout va nous séparer : je ne vous verrai plus.
 Adieu , Madame , adieu : prompt à vous satisfaire ,
 Je reviendrai , pour vous , m'employer près d'un
 pere.
 Quel qu'en soit le succès , je vous réponds du
 moins ,
 Malgré votre rigueur , de mes plus tendres soins.

S C E N E V I.

THEODAMIE , LEONIDE

THEODAMIE.

OU sommes-nous ? hélas ! ma chere Leonide ,
 Quel astre injurieux en ces climats nous guide ?
 O vous , qui nous jettez sur ces bords odieux ,
 Cachez-nous au Tyran qui regne dans ces
 lieux ,
 Dieux puissans ! sauvez-nous d'une main enne-
 mie.
 Quel séjour pour Thyeste & pour Theodamie !
 Du sort qui nous poursuit vois quelle est la ri-
 gueur.
 Atrée , après vingt ans rallumant sa fureur ,
 Sous

Sous d'autres intérêts déguisant ce mystere ,
 Arme pour désoler l'asyle de son frere.
 L'infortuné Thyeste , instruit de ce danger ,
 A son tour en secret arme pour se venger.
 Flaté du vain espoir de rentrer dans Mycenes ,
 Tandis que l'ennemi vogueroit vers Athenes ,
 Ou pendant que Chalcis , par de puissans efforts ,
 Retiendrait le Tyran sur ces funestes bords.
 Inutiles projets , inutile espérance !
 L'Euripe a tout détruit : plus d'espoir de ven-
 geance ;
 Et c'est ce même amant , ce Prince généreux ,
 Sans qui nous périssions sur ce rivage affreux ;
 Ce Prince , à qui je dois le salut de mon pere ,
 Qui la foudre à la main va combler sa misere.
 Athenes va tomber , si , pour comble de maux ,
 Thyeste dans ces murs n'accable ce Héros :
 Trop heureux cependant , si de l'Isle d'Eubée
 Il pouvoit s'éloigner sans le secours d'Atrée.
 Sauvez-l'en , s'il se peut , grands Dieux ! Votre
 courroux
 Pourrait-il des mortels si semblables à vous ?
 Ciel ! puisqu'il faut punir , venge-toi sur son
 frere.
 Atrée est un objet digne de ta colere.
 Je tremble à chaque pas que je fais en ces lieux.
 Hélas ! Thyeste en vain s'y cache à tous les
 yeux :
 Quoiqu'absent dès long - temps , on peut le re-
 connoître ;
 Tome I. M.

138 ATRE'E ET THYESTE ;
Heureux que sa langueur l'empêche d'y paroître.

LEONIDE.

Espérez du Destin un traitement plus doux ;
Que craindre du Tyran quand son fils est pour
vous ?

Attendez tout d'un cœur & généreux & tendre.
La main qui nous sauva peut encor vous défendre.

Tout n'est pas contre vous dans ce fatal sé-
jour,

Puisque déjà vos yeux y donnent de l'amour.

THEODAMIE.

Ne comptes-tu pour rien un amour si funeste ?
Le fils d'Atrée aimer la fille de Thyeste !
Hélas ! si cet amour est un crime pour lui ,
Comment nommer le feu dont je brûle aujourd'hui ?

Car enfin ne crois pas que j'y sois moins livrée.

La fille de Thyeste aime le fils d'Atrée.
Contre tant de vertus mon cœur mal affermi
Craint plus en lui l'Amant qu'il ne craint l'En-
nemi,

Mais mon pere m'attend : allons lui faire enten-
dre ,

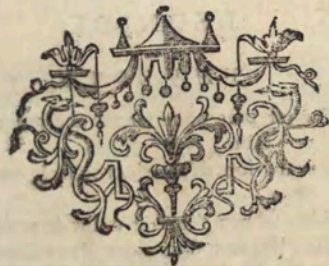
Pour un départ si prompt, le parti qu'il faut
prendre.

TRAGEDIE.

139

Heureuse cependant, si ce funeste jour
Ne voit d'autres malheurs que ceux de notre
amour.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THYESTE, THEODAMIE;

LEONIDE.

THYESTE.

CE n'est plus pour tenter une grace inertaine;

Mais avant son départ je voudrois voir Plistene.

Leonide, sachez s'il n'est point de retour.

Ma fille, il faut songer à fuir de ce séjour.

Tout menace à la fois l'asyle de Thyeste;

Défendons, s'il se peut, le seul bien qui nous reste.

D'un pere infortuné que prétendent vos pleurs?

Voulez-vous dans ces lieux voir combler mes malheurs?

Pourquoi sur mes desirs cherchant à me contraindre,

Ne point voir le Tyran? Qu'en avez-vous à craindre?

Sans lui, sans son secours, quel sera mon espoir?

Vous voyez que Plisthene est ici sans pouvoir,

Qu'il va bientôt voguer vers le port de Pyrée;

Voulez-vous qu'à ma fuite il en ferme l'entrée?

La voile se déploie, & flotte au gré des vents:

Laissez-moi profiter de ces heureux instans.

Voyez, puisqu'il le faut, l'inexorable Atrée:

Si sa flotte une fois abandonne l'Eubée,

Par quel autre moyen me sera-t-il permis

De sortir désormais de ces lieux ennemis?

THEODAMIE.

Ne précipitez rien: quel intérêt vous presse?

Pourquoi, Seigneur, pourquoi vous exposer sans cesse?

A peine enfin sauvé de la fureur des eaux,

Ne vous rejetez point dans des périls nouveaux:

A partir de Chalcis le Tyran se prépare,

Les vents vont de cette Isle éloigner ce Barbare:

D'un secours dangereux sans tenter le hazard.

Cachez-vous avec soin jusques à son départ.

THYESTE.

Ma fille, quel conseil! Eh quoi! vous pouvez croire

Que je veuille à mes jours sacrifier ma gloire?

Non, non, je ne puis voir déferer sans secours

Des Etats si long-temps l'asyle de mes jours,
Moi, qui ne prétendois m'emparer de Mycenes,
Que pour forcer Atrée à s'éloigner d'Athènes;
Je l'abandonnerois lorsqu'elle va périr!
Non, je cours dans ses murs la défendre ou
mourir.

Vous m'opposez en vain l'impitoyable Atrée.
Peut-il me soupçonner d'être en cette contrée?
Sans appui, sans secours, sans fuite dans ces
lieux,

Sans éclat qui sur moi puisse attirer les yeux,
Dans l'état où m'a mis la colere céleste,
Hélas! & qui pourroit reconnoître Thyeste?
Voyez donc le Tyran: quel que soit son cour-
roux,

C'est assez que mon cœur n'en craigne rien pour
vous:

Ma fille, vous sçavez que sa main meurtriere
Ne pourfuit point sur vous le crime d'une mere.
C'est moi seul, c'est Ærope enlevée à ses vœux:
Et vous ne sortez point de ce sang malheureux.
Allez: votre frayeur, qui dans ces lieux m'arrête,
Est le plus grand péril qui menace ma tête.
Demandez un vaisseau: quel qu'en soit le dan-
ger,

Mon cœur au désespoir n'a rien à ménager.

THEODAMIE.

Ah! périsse plutôt l'asyle qui nous reste,
Que de tenter, Seigneur, un secours si funeste.

THYESTE.

En dussé-je périr, songez que je le veux:
Sauvez-moi par pitié de ces bords dangereux:
Du Soleil à regret j'y revois la lumiere.
Malgré moi le sommeil y ferme ma paupiere.
De mes ennuis secrets rien n'arrête le cours:
Tout à de tristes nuits joint de plus tristes jours.
Une voix, dont en vain je cherche à me dé-
fendre,

Jusqu'au fond de mon cœur semble se faire en-
tendre:

J'en suis épouvanté. Les songes de la nuit
Ne se dissipent point par le jour qui les suit:
Malgré ma fermeté, d'infortunés présages
Asservissent mon ame à ces vaines images.
Cette nuit même encor j'ai senti dans mon cœur
Tout ce que peut un songe inspirer de terreur.
Près de ces noirs détours, que la rive infernale
Forme à replis divers dans cette Isle fatale,
J'ai cru long-temps errer parmi des cris affreux,
Que des Mânes plaintifs pouvoient jusques aux
Cieux.

Parmi ces tristes voix, sur ce rivage sombre,
J'ai cru d'Ærope en pleurs entendre gémir l'om-
bre;

Bien plus, j'ai cru la voir s'avancer jusqu'à
moi;

Mais dans un appareil qui me glaçoit d'effroi,

Quoi ! tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste ?
Suis-moi, m'a-t-elle dit, infortuné Thyeste.
Le Spectre, à la lueur d'un triste & noir flambeau,

A ces mots m'a traîné jusque sur son tombeau.
J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,
Le geste menaçant, & la vûe égarée,
Plus terrible pour moi dans ces cruels momens,
Que le tombeau, le Spectre, & ses gémissimens.

J'ai cru voir le Barbare entouré de Furies :
Un glaive encor fumant armoit ses mains impies ;

Et sans être attendri de ses cris douloureux,
Il sembloit dans son sang plonger un malheureux.

Ærope, à cet aspect plaintive & défolée,
De ses lambeaux sanglans à mes yeux s'est voilée :

Alors j'ai fait pour fuir des efforts impuissans ;
L'horreur a suspendu l'usage de mes sens.
A mille affreux objets l'ame entiere livrée,
Ma frayeur ma jetté sans force aux pieds d'Atrée ;

Le cruel d'une main sembloit m'ouvrir le flanc,

Et de l'autre à longs traits m'abreuver de mon sang.

Le flambeau s'est éteint, l'Ombre a percé la terre.

Et

Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

THEODAMIE.

D'un songe si cruel quelle que soit l'horreur,
Ce phantôme peut-il troubler votre grand cœur ?
C'est une illusion

THYESTE.

J'en croirois moins un songe,
Sans les ennuis secrets où ma douleur me plonge.

J'en crains plus du Tyran qui regne dans ces lieux,
Que d'un songe si triste, & peut-être des Dieux.
Je ne connois que trop la fureur qui l'entraîne,

THEODAMIE.

Vous connoissez aussi les vertus de Plisthene

THYESTE.

Quoiqu'il soit né d'un sang que je ne puis aimer,
Sa générosité me force à l'estimer :
Ma fille, à ses vertus je sçai rendre justice.
Des fureurs du Tyran son fils n'est point complice.

Je sens bien quelquefois que je dois le haïr ;
Mais mon cœur sur ce point a peine à m'obéir :

Tome I.

N

Hélas ! & plus je vois ce généreux Plithene,
Plus j'y trouve des traits qui désarment ma haine.

Mon cœur, qui cependant craint de lui trop devoir,

Ni ne veut, ni ne doit compter sur son pouvoir.

Quoique sur sa vertu vous soyez rassurée,
Je suis toujours Thyeste, & lui le fils d'Atrée.
Je crois voir le Tyran: je vous laisse avec lui;
Ma fille, devenez vous même notre appui:
Tentez tout sur le cœur de mon barbare frere:
Songez qu'il faut sauver & vous & votre pere.



SCÈNE II.

ATRE'E, THEODAMIE;

EURISTHENE, ALCIMEDON,

LEONIDE, GARDES.

ALCIMEDON.

VOUS tenteriez, Seigneur, un inutile effort:

Je le sçai d'un Vaisseau qui vient d'entrer au Port.

On ne sçait s'il a pris la route de Mycenes:

Mais depuis près d'un mois il n'est plus dans Athenes.

Vous en pourrez vous-même être mieux éclairci:
Le Chef de ce Vaisseau sera bientôt ici.

ATRE'E.

Qu'il vienne, Alcimedon: allez: qu'on me l'amene:

Je l'attends: avec lui faites venir Plithene:
Il doit être déjà de retour en ces lieux.

à Theodamie,

Madame, quel dessein vous présente à mes yeux ?

Nij

THEODAMIE.

Prête à tenter, Seigneur, la route du Bosphore,
Souffrez qu'une Etrangere aujourd'hui vous im-
plore.

J'éprouve dès long-temps qu'un Roi si géné-
reux

Ne voit point sans pitié le sort des malheureux.
Sur ces bords échappée au plus cruel naufrage,
Les flots de mes débris ont couvert ce rivage.
Sans appui, sans secours dans ces lieux écartés,
J'attends tout désormais de vos seules bontés.
Vous parûtes sensible au destin qui m'accable;
Puis-je espérer, Seigneur, qu'un Roi si redou-
table

Daigne, de mes malheurs plus touché que les
Dieux,

M'accorder un Vaisseau pour sortir de ces lieux.

A T R E'E.

Puisque la Mer vous laisse une libre retraite,
Ordonnez, & bientôt vous serez satisfaite;
Disposez de ma flotte avec autorité.

Un Vaisseau suffit-il pour votre sûreté?

Prête à sortir des lieux qui sont sous ma puis-
sance,

Où vous conduira-t-il?

THEODAMIE.

Seigneur, c'est à Byzance,
Où je prétends bientôt, aux pieds de nos Au-
tels,
Du prix de vos bienfaits charger les Immortels.

A T R E'E.

Mais Byzance, Madame, est-ce votre patrie?

THEODAMIE.

Non: j'ai reçu le jour non loin de la Phrygie.

A T R E'E.

Par quel étrange sort, si loin de ces climats,
Vous retrouvez-vous donc dans mes nouveaux
Etats?

Ce Vaisseau, que les vents jetterent dans l'Eubée,
Sortoit-il de Byzance, ou du port de Pyrée?
En vous sauvant des flots, mon fils, je m'en
souviens,

Ne trouva sur ces bords que des Athéniens.

THEODAMIE.

Peut-être, comme nous le jouet de l'orage,
Ils furent comme nous poussés sur ce rivage:
Mais ceux qu'en ce Palais a sauvé votre fils,
Ne sont point nés, Seigneur, parmi vos enne-
mis.

A T R E' E.

Mais, Madame, parmi cette troupe étrangere,
 Plifthen sur ces bords rencontra votre pere:
 Dédaigne-t-il un Roi qui devient son appui?
 D'où vient que devant moi vous paroissez sans
 lui?

THEODAMIE.

Mon pere infortuné, sans amis, sans patrie,
 Traîne à regret, Seigneur, une importune vie,
 Et n'est point en état de paroître à vos yeux.

A T R E' E.

Gardes, faites venir l'Etranger en ces lieux.

THEODAMIE.

On doit des malheureux respecter la misere.

A T R E' E.

Je veux de ses malheurs consoler votre pere;
 Je ne veux rien de plus: mais quel est votre
 effroi?

Votre pere, Madame, est-il connu de moi?
 A-t-il quelques raisons de redouter ma vûe?
 Quelle est donc la frayeur dont je vous vois
 émue?

THEODAMIE.

Seigneur, d'aucun effroi mon cœur n'est agité.
 Mon pere peut ici paroître en sûreté.
 Hélas! à se cacher qui pourroit le contraindre?
 Etranger dans ces lieux, eh! qu'auroit-il à crain-
 dre?

A ses jours languissans le péril attaché
 Le retenoit, Seigneur, sans le tenir caché.
 Le voilà: je succombe, & me soutiens à peine.
 Dieux! cachez-le au Tyran, ou ramenez Pli-
 sthene.



SCENE III.

ATRE'E, THYESTE, THEODAMIE,

EURISTHENE, LEONIDE,

GARDES.

ATRE'E.

ETRANGER malheureux, que le fort en
courroux,
Lassé de te poursuivre, a jetté parmi nous,
Quel est ton nom, ton rang? quels humains
l'ont vû naître?

THYESTE.

Les Thraces.

ATRE'E.

Et ton nom?

THYESTE.

Pourriez-vous le connoître?

Philoclete.

ATRE'E.

Ton rang?

THYESTE.

Noble, sans dignité,

Et toujours le jouet du Destin irrité.

ATRE'E.

Où s'adrescoient tes pas, & de quelle contrée
Revenoit ce Vaisseau brisé près de l'Eubée?

THYESTE.

De Sestos : & j'allois à Delphes implorer
Le Dieu dont les rayons daignent nous éclairer.

ATRE'E.

Et tu vas de ces lieux? . . .

THYESTE.

Seigneur, c'est dans l'Asie;

Où je vais terminer ma déplorable vie;
Espérant aujourd'hui que de votre bonté
J'obtiendrai le secours que les flots m'ont ôté.
Daignez

ATRE'E.

Quel son de voix a frappé mon oreille?
Quel transport tout-à-coup dans mon cœur se
réveille!
D'où naissent à la fois des troubles si puissans?
Quelle foudaine horreur s'empare de mes sens!

174 A T R E' E ET T H Y E S T E ,

Toi , qui pourfuis le crime avec un foïn extrême ,

Ciel ! rends vrais mes foupçons , & que ce foit lui-même .

Je ne me trompe point , j'ai reconnu fa voix ;
Voilà fes traits encor . Ah ! c'est lui que je vois .
Tout ce déguifement n'est qu'une adrefle vaine :
Je le reconnoîtros feulement à ma haine .
Il fait pour fe cacher des efforts fuperflus .
C'est Thyefte lui-même , & je n'en doute plus .

T H Y E S T E .

Moi Thyefte , Seigneur !

A T R E' E ,

Oui , toi-même , perfide :

Je ne le fens que trop au transport qui me guide ;
Et je hais trop l'objet qui paroît à mes yeux ,
Pour que tu ne fois point ce Thyefte odieux .
Tu fais bien de nier un nom fi méprifable .
En eft-il fous le Ciel un qui foit plus coupable ?

T H Y E S T E .

Eh bien ! reconnois-moi : je fuis ce que tu veux ,
Ce Thyefte ennemi , ce frere malheureux .
Quand même tes foupçons & ta haine funefte
N'euffent point découvert l'infortuné Thyefte ,
Peut-être que la mienne , efclave malgré moi ,
Aux dépens de tes jours m'eût découvert à toi .

T R A G E D I E .

155

A T R E' E .

Ah ! traître , c'en eft trop : le courroux qui m'anime

T'apprendra fi je fçai comme on punit un crime .
Je rends graces au Ciel qui te livre en mes mains .

Sans doute que les Dieux approuvent mes deffeins ;

Puifqu'avec mes fureurs leurs foïns d'intelligence

T'amènent dans des lieux tous pleins de ma vengeance .

Perfide , tu mourras : Oui , c'est fait de ton fort .
Ton nom feul en ces lieux eft l'arrêt de ta mort .
Rien ne t'en peut faver , la foudre eft toute prête :

J'ai fufpendu long-temps fa chute fur ta tête .
Le temps , qui t'a fuvé d'un vainqueur irrité ,
A groffi tes forfaits par leur impunité .

T H Y E S T E .

Que tardes-tu , cruel , à remplir ta vengeance ?
Attends tu de Thyefte une nouvelle offense ?
Si j'ai pû quelques temps te déguifer mon nom ,
Le foïn de me venger en fut feul la raifon .
Ne crois pas que la peur des fers ou du fupplice
Ait à mon cœur tremblant dicté cet artifice .
Ærope par ta main a vû trancher fes jours ;

156 ATRE'E ET THYESTE,

La même main des miens doit terminer le cours ;
 Je n'en puis regretter la triste destinée
 Précipite, inhumain, leur course infortunée ;
 Et fois sûr que contr'eux l'attentat le plus noir
 N'égale point pour moi l'horreur de te revoir.

A T R E' E.

Vil rebut des mortels, il te sied bien encore
 De braver dans les fers un frere qui t'abhorre ?
 Hola, Gardes, à moi.

T H E O D A M I E.

Que faites-vous, Seigneur ?
 Dieux ! sur qui va tomber votre injuste rigueur !
 Ne suivrez-vous jamais qu'une aveugle colere ?
 Ah ! dans un malheureux reconnoissez un frere.
 Que sur ses noirs projets votre cœur combattu
 Ecoute la nature, ou plutôt la vertu.
 Immolez donc, Seigneur, & le pere, & la fille ;
 Baignez-vous dans le sang d'une triste famille.
 Thyeste, par vous seul accablé de malheurs,
 Peut-il être un objet digne de vos fureurs ?

A T R E' E.

Vous prétendez en vain que mon cœur s'atten-
 drisse.
 Qu'on lui donne la mort : Gardes, qu'on m'o-
 béisse.
 De son sang odieux qu'on épuise son flanc....

T R A G E D I E.

157

Mais non : une autre main doit verser tout son
 sang.
 Oubliois-je ?... Arrêtez ; qu'on me cherche
 Plisthene.

S C E N E I V.

ATRE'E, THYESTE, PLISTHENE ;
 THEODAMIE, EURISTHENE,
 THESSANDRE, LEONIDE,
 GARDES.

P L I S T H E N E.

CIEL ! qu'est-ce que j'entends ? quelle fureur
 foudaine
 De votre voix, Seigneur, a rempli tous ces
 lieux ?
 Qui peut causer ici ces transports furieux ?

T H E O D A M I E.

Ces transports, où l'emporte une injuste colere,
 Ne menacent, Seigneur, que mon malheureux
 pere.
 Sauvez-le, s'il se peut, des plus funestes coups.

PLISTHENE.

Votre pere, Madame! ô Ciel! que dites vous?

à Atrée.

A l'immoler, Seigneur, quel motif vous engage?

De quoi l'accuse-t-on? quel crime, quel outrage

De l'hospitalité vous fait trahir les droits?

Auroit-il à son tour violé ceux des Rois?

Etranger dans ces lieux, que vous a-t-il fait craindre,

A le priver du jour qui puisse vous contraindre?

A T R É E.

Etranger dans ces lieux! Que tu le connois mal!

De tous mes ennemis tu vois le plus fatal.

C'est de tous les humains le seul que je déteste,

Un perfide, un ingrat: en un mot, c'est Thyeste.

PLISTHENE.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux! lui, Thyeste, Seigneur?

Eh bien! en doit-il moins fléchir votre rigueur?

Calmez, Seigneur, calmez cette fureur extrême.

A T R É E.

Que vois-je? quoi! mon fils armé contre moi-même!

Quoi! celui qui devoit m'en venger aujourd'hui,

Ose à mes yeux encor s'intéresser pour lui!

Lâche, c'est donc ainsi qu'à ton devoir fidele,

Tu disposes ton bras à servir ma querelle?

PLISTHENE.

Plutôt mourir cent fois: je n'ai point à choisir.

Dans mon sang, s'il le faut, baignez-vous à loisir.

Seigneur, par ces genoux que votre fils embrasse,

Accordez à mes vœux cette dernière grace.

Après l'avoir sauvé des ondes en courroux,

M'en coûtera-t-il plus de le sauver de vous?

A mes justes desirs que vos transports se rendent.

Voyez quel est le sang que mes pleurs vous demandent:

C'est le vôtre, Seigneur, non un sang étranger.

C'est en lui pardonnant qu'il faut vous en venger.

A T R É E.

Le perfide! si prêt d'éprouver ma vengeance,

Daigne-t-il seulement implorer ma clémence!

T H Y E S T E.

Que pourroit me servir d'implorer ton secours,

Si ton cœur qui me hait veut me haïr toujours ?
 Eh ! que n'ai-je point fait pour fléchir ta colere ?
 Qui de nous deux , cruel , poursuit ici son frere ?
 Depuis vingt-ans entiers que n'ai-je point tenté
 Pour calmer les transports de ton cœur irrité ?
 Surmonte comme moi la vengeance & la haine :
 Regle tes soins jaloux sur les soins de Plifthene ;
 Et tu verras bientôt , si j'en donne ma foi ,
 Que tu n'as point d'ami plus fidele que moi.

A T R E' E.

Quels seront tes garans , lorsque le nom de frere
 N'a pû garder ton cœur d'un amour téméraire ?
 Quand je t'ai vû fouiller par tes coupables feux
 Les Autels où l'Hymen alloit combler mes
 vœux :

Que peux-tu m'opposer qui parle en ta défense ?
 Les droits de la nature , ou bien de l'innocence ?

T H Y E S T E.

Ne me reproche plus mon crime ni mes feux :
 Tu m'as vendu bien cher cet amour malheu-
 reux.

Pour t'attendrir enfin , auteur de ma misere ,
 Considera un moment ton déplorable frere.

Que peux-tu souhaiter qui te parle pour moi ?
 Regarde en quel état je paroïs devant toi.

PLISTHENE.

PLISTHENE.

Ah ! rendez-vous , Seigneur. Je vois que la
 Nature
 Dans votre cœur sensible excite un doux mur-
 mure.
 Ne le combattez point par des soins odieux.
 Elle n'inspire rien qui ne vienne des Dieux.
 C'est votre frere enfin : que rien ne vous ar-
 tete.
 De sa fidélité je réponds sur ma tête.

A T R E' E.

Plifthene , c'en est fait , je me rends à ta voix ,
 Je me sens attendri pour la premiere fois :
 Je veux bien oublier une sanglante injure.
 Thyeste , sur ma foi que ton cœur se rassure :
 De mon inimitié ne crains point les retours.
 Ce jour même en verra finir le triste cours :
 J'en jure par les Dieux , j'en jure par Plifthene.
 C'est le sceau d'une paix qui doit finir ma hai-
 ne.

Ses soins & ma pitié te répondront de moi ,
 Et mon fils à son tour me répondra de toi.
 Je n'en demande point de garant plus sincere.
 Prince , c'est donc sur vous que s'en repose un
 pere :

Allez , & que ma Cour , témoin de mon cour-
 roux ,

Soit témoin aujourd'hui d'un entretien plus
doux.

Toi, fais-les avec soin observer, Euristhene;
Disperse les Soldats les plus chers à Plisthene;
Ecarte les amis de cet audacieux,
Etyiens sans t'arrêter me rejoindre en ces lieux,

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ATRE'E, EURISTHENE.

ATRE'E.

ENFIN, graces aux Dieux, je tiens en ma
puissance

Le perfide ennemi que poursuit ma vengeance.

On l'observe en ces lieux: il ne peut échaper,

La main qui l'a sauvé ne sert qu'à le tromper.

Vengeons-nous: il est temps que ma colere
éclate.

Profitons avec soin du moment qui la flate;

Et que l'ingrat Thyeste éprouve dans ce jour,

Tout ce que peut un cœur trahi dans son amour,

EURISTHENE.

Et qui vous répondra que Plisthene obéisse?

Que de cette vengeance il veuille être complice?

Ne vous souvient-il plus que prêt à la trahir

Il n'a point balancé pour vous défobéir?

O ij

Il est vrai qu'au refus qu'il a fait de s'y rendre,
Je me suis vu contraint de n'oser l'entreprendre.

D'en différer enfin le moment malgré moi :
Mais qui l'a pu porter à me manquer de foi ?
N'avoit-il pas juré de servir ma colere ?
Tant de soins redoublés pour la fille & le pere
Ne sont-ils les effets que d'un cœur généreux ?
Non, non, la source en est dans un cœur amoureux :

Tant d'ardeur à sauver cette race ennemie
Me dit trop que Plifthe ne aime Theodamie.
Je n'en puis plus douter : il la voit chaque jour ;
Il a pris dans ses yeux ce détestable amour.
Et je m'étonne encor d'une ardeur si funeste !
Que pouvoit-il sortir d'Ærope & de Thyeste,
Qu'un sang qui dût un jour assouvir mon courroux ?

Le crime est fait pour lui, la vengeance pour nous.

Livrons-le aux noirs forfaits où son penchant le guide ;

Joignons à tant d'horreurs l'horreur d'un parricide.

Puis-je mieux me venger de ce sang odieux,
Que d'armer contre lui son forfait & les Dieux ?
Heureux qu'en ce moment le crime de Plifthe-

ne

Me laisse sans regret au courroux qui m'entraîne.
Qu'il vienne seul ici.

SCENE II.

A T R E' E *seul.*

LE Soldat écarté

Permet à ma fureur d'agir en liberté.
De son amour pour lui ma vengeance allarmée
Déjà loin de Chalcis a dispersé l'Armée.
Tout ce que ce Palais rassemble autour de moi
Sont autant de sujets dévoués à leur Roi.
Mais pourquoi contre un traître exercer ma puissance ?

Son amour me répond de son obéissance.
Par un coup si cruel je m'en vais l'éprouver,
Et de si près encor je m'en vais l'observer,
Que malgré tous ses soins ma vengeance assurée

Lavera par ses mains les injures d'Atrée.
Je le vois ; & pour peu qu'il ose la trahir,
Je sçai bien le secret de le faire obéir.



SCENE III.

ATRE'E, PLISTHENE.

ATRE'E.

LASSE' des soins divers dont mon cœur
est la proie,
Prince, il faut à vos yeux que mon cœur se
déploie.

Tout semble offrir ici l'image de la paix ;
Cependant ma fureur s'accroît plus que jamais.
L'Amour, qui si souvent loin de nous nous en-
traîne,

N'est point dans ses retours aussi prompt que la
haine.

J'avois cru par vos soins mon courroux étouffé :
Mais je sens qu'ils n'en ont qu'à demi triomphé.
Ma fureur désormais ne peut plus se contrain-
dre :

Ce n'est que dans le sang qu'elle pourra s'étein-
dre ;

Et j'attends que le bras chargé de la servir,
Loin d'arrêter son cours, soit prêt à l'affouvir.
Plisthene, c'est à vous que ce discours s'adresse.
J'avois cru, sur la foi d'une sainte promesse,
Voir tomber le plus fier de tous mes ennemis :

Mais Plisthene tient mal ce qu'il m'avoit pro-
mis,

Et bravant sans respect & les Dieux & son
pere,

Son cœur pour eux & lui n'a qu'une foi légère.

PLISTHENE.

Où sont vos ennemis ? J'avois cru que la paix
Ne vous en laissoit point à craindre en ce Pa-
lais.

Je n'y vois que des cœurs pour vous remplis de
zélé,

Et qu'un fils pour son Roi respectueux, fidele,
Qui n'a point mérité ces cruels traitemens :

Où sont vos ennemis, & quels sont mes ser-
mens ?

ATRE'E.

Où sont mes ennemis ? Ciel ! que viens-je den-
tendre !

Thyeste est dans ces lieux, & l'on peut s'y mé-
prendre !

Vous deviez l'immoler à mon ressentiment :
Voilà mon ennemi, voilà votre serment.

PLISTHENE.

Quelle que soit la foi que je vous ai jurée,
J'aurois cru que la vôtre eût été plus sacrée ;
Qu'un frere dans vos bras, à la face des Dieux,

M'eût assez acquitté d'un ferment odieux.
 D'un pareil souvenir ma vertu me dispense.
 Je ne me souviens plus que de votre clémence.
 Mon devoir à ses droits : mais ma gloire a les
 siens ;
 Et vos derniers sermens m'ont dégagé des miens.

A T R E ' E.

Sans vouloir dégager un ferment par un autre,
 Veux-tu que tous les deux nous remplissions le
 nôtre ?

Et tu verras bientôt, si j'explique le mien,
 Que ce dernier ferment ajoute encore au tien.
 J'ai juré par les Dieux, j'ai juré par Plisthène,
 Que ce jour qui nous luit mettroit fin à ma haine.
 Fais couler tout le sang que j'exige de toi ;
 Ta main de mes sermens aura rempli la foi.
 Regarde qui de nous fait au Ciel une injure ?
 Qui de nous deux enfin est ici le parjure ?

P L I S T H E N E.

Ah ! Seigneur, puis-je voir votre cœur aujourd'hui
 Descendre à des détours si peu dignes de lui ?
 Non, par de feints sermens je ne crois point
 qu'Atrée
 Ait pu braver des Dieux la majesté sacrée,
 Se jouer de la foi des crédules humains,
 Violent en un jour tous les droits les plus saints.
 Enchanté

Enchanté d'une paix si long-temps attendue,
 Je vous louois déjà de nous l'avoir rendue ;
 Et je m'applaudissois, dans des momens si doux,
 D'avoir pu d'un Héros défarmer le courroux.
 J'admirois un grand cœur au milieu de l'of-
 fense,

Qui maître de punir méprisoit la vengeance :
 Thyeste est criminel : voulez-vous l'être aussi ?
 Sont-ce là vos sermens ? Pardonnez-vous ainsi ?

A T R E ' E.

Qui moi, lui pardonner ! Les fiers Euménides
 Du sang des malheureux font cent fois moins
 avides,

Et leur farouche aspect inspire moins d'horreur,
 Que Thyeste aujourd'hui n'en inspire à mon
 cœur.

Quels que soient mes sermens, trop de fureur
 m'anime :

Perfide, il te sied bien d'oser m'en faire un cri-
 me :

Laisse là ces sermens : si j'ai pu les trahir,
 C'est au Ciel d'en juger, à toi de m'obéir.
 Dans un fils qui faisoit ma plus chère espérance,
 Je ne vois qu'un ingrat qui trahit ma vengeance ;
 Plisthène est un Héros, son père est outragé ;
 Il a de la valeur, je ne suis pas vengé.
 Ah ! ne me force point dans ma fureur extrême,
 Que sçai-je ; hélas ! peut-être à t'immoler toi-
 même :

Tome I,

Car enfin, puisqu'il faut du sang à ma fureur,
Malheur à qui trahit les transports de mon cœur.

PLISTHENE.

Versez le sang d'un fils, s'il peut vous satisfaire;
Mais n'en attendez rien à sa vertu contraire,
S'il faut voir votre affront par un crime effacé,
Je ne me souviens plus qu'on vous ait offensé:
Oui, Seigneur; & ma main, loin d'être meur-
trière,
Défendra contre vous les jours de votre frere.
Seconder vos fureurs ce seroit vous trahir:
Votre gloire m'engage à vous défobéir.

A T R E' E.

Enfin j'ouvre les yeux: ta lâcheté, perfide,
Ne me fait que trop voir l'intérêt qui te guide:
Tu trahis pour Thyeste & les Dieux & ta foi.
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il est connu de toi.
Ose encor me jurer que pour Theodamie
Ton cœur ne brûle point d'une flamme enne-
mie?

PLISTHENE.

Ah! si c'est-là trahir mon devoir & ma foi,
Non, jamais on ne fut plus coupable que moi.
Oui, Seigneur, il est vrai, la Princesse m'est
chère:
Jugez si c'est à moi d'assassiner son pere.

Vous connoissez le feu qui dévore mon sein;
Et pour verser son sang vous choisissez ma
main.

A T R E' E.

Ce n'est pas la vertu, c'est donc l'amour, par-
jure,
Qui te force au refus de venger mon injure?
Voyons si cet amour, qui t'a fait me trahir,
Servira maintenant à me faire obéir.
Tu n'auras pas en vain aimé Theodamie:
Venge-moi dès ce jour, ou c'est fait de sa vie.

PLISTHENE.

Ah! grands Dieux!

A T R E' E.

Tu frémis: je t'en laisse le choix,
Et te le laisse, ingrat, pour la dernière fois.

PLISTHENE.

Ah! mon choix est tout fait dans ce moment
funeste.
C'est mon sang qu'il vous faut, non le sang de
Thyeste.

A T R E' E.

Quand l'amour de mon fils semble avoir fait le
fien,

Il ne m'importe plus de son sang ou du tien.
 Obéis cependant, acheve ma vengeance.
 L'instant fatal approche, & Thyeste s'avance:
 S'il n'est mort lorsqu'enfin je reverrai ces lieux,
 J'immole sans pitié ton Amante à tes yeux.
 Rappelle tes esprits : avec lui je te laisse.
 Au secours de ta main appelle ta Princeſſe.
 Le ſoin de la ſauver doit exciter ton bras.

PLISTHENE.

Quoi ! vous l'immolerez ! je ne vous quitte pas.
 Je crois voir dans Thyeste un Dieu qui m'épou-
 vante.
 Ah ! Seigneur ?

ATRE'E.

Viens donc voir expirer ton Amante.
 Du moindre mouvement ſa mort ſera le fruit.

PLISTHENE *ſeul.*

Dieux ! plongez-moi plutôt dans l'éternelle nuit.
 Non , cruel , n'attends pas que ma main meur-
 triere
 Faſſe couler le ſang de ton malheureux frere.
 Affouviſ, ſi tu veux, ta fureur ſur le mien :
 Mais, duſſé-je en périr, je défendrai le ſien.

SCENE IV.

THYESTE, PLISTHENE.

THYESTE.

PRINCE, qu'un tendre ſoin dans mon fort
 intéreſſe,
 Héros dont les vertus charment toute la Grece,
 Qu'il m'eſt doux de pouvoir embraffer aujour-
 d'hui
 De mes jours malheureux l'unique & ſûr appui.

PLISTHENE.

Quel appui, juſte Ciel ! Quel cœur impitoyable
 Ne ſeroit point touché du fort qui vous accable ?
 Ah ! plutôt aux Dieux pouvoir, aux dépens de mes
 jours,
 D'une ſi chere vie éterniſer le cours !
 Que je verrois couler tout mon ſang avec joie,
 S'il terminoit les maux où vous êtes en proie !
 Ce n'eſt point la pitié qui m'attendrit, Seigneur :
 Je ſens des mouvemens inconnus à mon cœur.

THYESTE.

Seigneur, ſoit amitié, ſoit raifon qui m'inspire,
 Piiij

174 ATRE'E ET THYESTE,

Tout m'est cher d'un Héros que l'Univers admire.

Que ne puis-je exprimer ce que je sens pour vous !

Non, l'amitié n'a pas de sentimens si doux.

PLISTHENE.

Ah ! si je vous suis cher, que mon respect extrême

M'acquitte bien, Seigneur, de ce bonheur suprême :

On n'aima jamais plus, le Ciel m'en est témoin :

A peine la Nature iroit-elle aussi loin ;

Et ma tendre amitié, par vos maux consacrée,

A semblé redoubler par les rigueurs d'Atrée.

Vous m'aimez : le Ciel sçait si je puis vous haïr.

Ce qu'il m'en coûteroit s'il falloit obéir.

THYESTE.

Seigneur, que dites-vous ? qui fait couler vos larmes ?

Que tout ce que je vois fait renaître d'allarmes !

Vous soupirez, la mort est peinte dans vos yeux ;

Vos regards attendris se tournent vers les Cieux.

Quel malheur si terrible à pû troubler Plisthene ?

Jusqu'au fond de mon cœur je ressens votre peine.

TRAGEDIE.

175

Voulez-vous dérober ce secret à ma foi ?

Quand je suis tout à vous, n'êtes-vous point à moi ?

Cher Prince, ignorez-vous à quel point je vous aime ?

Ma fille ne m'est pas plus chere que vous-même.

PLISTHENE.

Faut-il la voir périr dans ces funestes lieux ?

THYESTE.

Quel étrange discours ! cher Prince, au nom des Dieux,

Au nom d'une amitié si sincere & si tendre, Daignez m'en éclaircir.

PLISTHENE.

Ah ! dois-je vous l'apprendre ?

Mais, dût tomber sur moi le plus affreux courroux,

Je ne puis plus trahir ce que je sens pour vous. Fuyez, Seigneur, fuyez.

THYESTE.

Quel est donc ce mystere,

Cher Prince, & qu'ai-je encor à craindre de mon frere ?

Ah ! Ciel.

SCENE V.

ATRE'E, THYESTE, PLISTHENE;

ATRE'E.

C'EST donc ainsi que fidele à son
Roi...

Mais je sçai de quel prix récompenser la foi...

PLISTHENE,

Ah ! Seigneur, si jamais...

ATRE'E.

Que voulez-vous me dire ?

Sortez : en d'autres lieux vous pourrez m'en in-
struire.

Votre frivole excuse exige un autre temps ;

Et mon cœur est rempli de soins plus impor-
tans.

SCENE VI.

ATRE'E, THYESTE.

THYESTE.

DE ce transport, Seigneur, que faut-il que
je pense ?

Qui peut vous emporter à tant de violence ?

Qu'a fait ce fils ? qui peut vous armer contre lui ?

Ou plutôt contre moi qui vous arme aujourd'hui ?

Ne m'offrez-vous la paix...

ATRE'E.

Quel est donc ce langage ?

A me l'oser tenir quel soupçon vous engage ?

Quelle indigne frayeur a troublé vos esprits ?

Quel intérêt enfin prenez-vous à mon fils ?

Ne puis-je menacer un ingrat qui m'offense,

Sans aigrir de vos soins l'injuste défiance ?

Allez : de mes desseins vous ferez éclairci ;

Et d'autres intérêts me conduisent ici.



SCENE VII.

ATRE'E *seul.*

Q U O I même dans des lieux soumis à ma
puissance,

J'aurai tenté sans fruit une juste vengeance !

Et le lâche, qui doit la servir en ce jour,

Trahit pour la tromper jusques à son amour !

Ah ! je le punirai de l'avoir différée,

Comme fils de Thyeste, ou comme fils d'A-
trée.

Mériter ma vengeance est un moindre forfait,

Que d'oser un moment en retarder l'effet :

Perfide, malgré toi, je t'en ferai complice.

Ton Roi pour tant d'affronts n'a pas pour un
supplice.

Je ne punirois point vos forfaits différens,

Si je ne m'en vengeois par des forfaits plus
grands.

Où Thyeste paroît, tout respire le crime.

Je me sens agité de l'esprit qui l'anime.

Je suis déjà coupable. Etoit-ce me venger,

Que de charger son fils du soin de l'égorger ?

Qu'il vive : ce n'est plus sa mort que je mé-
dite.

La mort n'est que la fin des tourmens qu'il mé-
rite.

Que le perfide, en proie aux horreurs de son sort,

Implore comme un bien la plus affreuse mort :

Que ma triste vengeance, à tous les deux cruelle,

Etonne jusqu'aux Dieux qui n'ont rien fait pour
elle.

Vengeons tous nos affronts ; mais par un tel for-
fait,

Que Thyeste lui-même eût voulu l'avoir fait.

Lâche & vaine pitié, que ton murmure cesse :

Dans les cœurs outragés tu n'es qu'une foiblesse.

Abandonne le mien : qu'exiges-tu d'un cœur

Qui ne reconnoît plus de Dieux que sa fureur ?

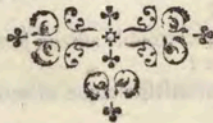
Courons tout préparer, & par un coup funeste

Surpassons, s'il se peut, les crimes de Thyeste.

Le Ciel, pour le punir d'avoir pû m'outrager,

A remis à son sang le soin de m'en venger.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PLISTHENE, THESSANDRE.

THESSANDRE.

O courez-vous, Seigneur? qu'allez-vous entreprendre?

PLISTHENE

D'un cœur au désespoir tout ce qu'on peut attendre.

THESSANDRE.

Quelle est donc la fureur dont je vous vois épris?

Ciel! dans quel trouble affreux jettez-vous mes esprits?

D'où naît ce désespoir que chaque instant irrite?

Pour qui préparez-vous ces Vaisseaux, cette fuite?

Quel intérêt enfin arme ici votre bras,
Et ces amis tout prêts à marcher sur vos pas?
Parlez, Seigneur: le Roi désormais plus sé-
vere....

PLISTHENE.

Qu'avois-je fait aux Dieux pour naître d'un tel
pere?

O devoir, dans mon cœur trop long-temps res-
pecté,

Laisse un moment l'Amour agir en liberté.

Les rigoureuses loix qu'impose la Nature

Ne font plus que des droits dont la vertu mur-
mure:

Secrets persécuteurs des cœurs nés vertueux,

Remords, qu'exigez-vous d'un Amant malheu-
reux?

THESSANDRE.

Que dites-vous, Seigneur? quelle douceur vous
presse?

PLISTHENE.

Thessandre, il faut périr, ou sauver ma Prin-
cesse.

THESSANDRE.

La sauver! & de qui?

PLISTHENE.

Du Roi, dont la fureur
Va lui plonger peut-être un poignard dans le
cœur:

C'est pour la dérober au coup qui la menace,
Que je n'écoute plus qu'une coupable audace.
Non, cruel, ce n'est point pour la voir ex-
pirer,

Que du plus tendre amour je me sens inspirer.

Croirois-tu que du Roi la haine sanguinaire

A voulu me forcer d'assassiner son frere ?

Que pour mieux m'obliger à lui percer le flanc,

De sa fille au refus il doit verser le sang ?

Ah ! je me sens saisir d'une fureur nouvelle.

Courons pour la sauver où mon amour m'ap-
pelle.

Mais où la rencontrer ? eh quoi ! les justes
Dieux

M'ont-ils déjà puni d'un projet odieux ?

Que fait Thyeste ? hélas ! qu'est-elle devenue ?

Qui peut dans ce Palais la soustraire à ma vûe ?

Je frémis : retournons les chercher en ces lieux,

Les en sauver, Thessandre, ou périr à leurs
yeux.

Allons : ne laissons point, dans l'ardeur qui l'a-
nime,

Un cœur comme le mien réfléchir sur un cri-
me.

Etouffons des remords que j'avois dû prévoir,
Lorsque je n'attends rien que de mon désepoir.
Suis-moi ; c'est trop tarder, & d'un péril ex-
trême

On doit moins balancer à sauver ce qu'on ai-
me :

Ce n'est point un forfait, c'est imiter les Dieux,
Que de remplir son cœur du soin des malheu-
reux.

Mais que vois-je, Thessandre ! ô Ciel ! quelle est
ma joie !

SCENE II.

PLISTHENE, THEODAMIE,

THESSANDRE, LEONIDE.

PLISTHENE.

SE peut-il qu'en ces lieux Plisthene vous
revoie ?

Unique objet des soins de mon cœur éperdu,
Hélas ! par quel bonheur nous êtes-vous rendu ?
Quoi ! c'est vous ma Princesse ! Ah ! ma fureur
calmée

Fait place à la douceur dont mon ame est char-
mée.

Dieux, qu'allois-je tenter ? Mais quel est votre effroi ?

Qui fait couler vos pleurs ? & qu'est-ce que je voi ?

THEODAMIE.

Seigneur, vous me voyez les yeux baignés de larmes,

Et le cœur agité des plus vives allarmes.

Thyeste va bientôt ensanglanter ces lieux,

Si vous ne retenez ce Prince furieux.

Trop sûr que votre mort, que la sienne est jurée,

Il veut la prévenir par la perte d'Atrée :

Il erre en ce Palais dans ce cruel dessein,

Tout prêt de lui plonger un poignard dans le sein.

Il est perdu, Seigneur, ce Prince qui vous aime,

Si vous ne le sauvez d'Atrée, ou de lui-même.

Il voit de tous côtés qu'on observe ses pas :

Le péril cependant ne l'épouvante pas.

Si la pitié pour nous peut émouvoir votre ame,

Si moi-même en secret j'approuvai votre flamme,

S'il est vrai que l'Amour ait pû vous attendrir ;

Au nom de cet amour daignez le secourir.

Je vous dirois qu'un cœur plein de reconnoissance

D'un

D'un service si grand fera la récompense.
S'il avoit attendu que tant de soins pour nous
Vinssent justifier ce qu'il sentoit pour vous.

PLISTHENE.

Dissipez vos frayeurs, & calmez vos allarmes.
Vos yeux pour m'attendrir n'ont pas besoin de larmes :

Hélas ! qui plus que moi doit plaindre vos malheurs ?

Ne craignez rien : mes soins ont prévenu vos pleurs.

De ces funestes lieux votre fuite assurée
Va vous mettre à couvert des cruautés d'Atrée ;

Et je vais, s'il le faut, aux dépens de ma foi,
Prouver à vos beaux yeux ce qu'ils peuvent sur moi.

Oui, croyez-en ces Dieux que mon amour atteste ;

Croyez-en ces garans du salut de Thyeste.

Il m'est plus cher qu'à vous : sans me donner la mort

Le Roi ne sera point l'arbitre de son fort.

Votre pere vivra : vous vivrez ; & Plisthene

N'aura point eu pour vous une tendresse vaine.

Je sauverai Thyeste. Eh que n'ai-je point fait !

Hélas ! si vous sçaviez d'un barbare projet

A quel prix j'ai déjà tenté de le défendre.....

Venez : pour lui, pour vous je vais tout entreprendre.

Tome I.

Q

Heureux si je pouvois, en vous sauvant tous
deux,

Prêt de ne vous voir plus, expirer à vos yeux.
Mais Thyeste paroît: quel bonheur est le nôtre!
Quel favorable sort nous rejoint l'un & l'autre!

SCENE III.

THYESTE, PLISTHENE,

THEODAMIE, THESSANDRE,

LEONIDE.

THYESTE *apercevant Plisthene.*

QUE vois-je! Dieux puissans, après un si
grand bien,

Non, Thyeste de vous ne demande plus rien.
Quoi, Prince, vous vivez! Eh! comment d'un
perfide,

Avez-vous pu fléchir le courroux parricide?

Que faisiez-vous, cher Prince? & dans ces mê-
mes lieux

Qui pouvoit si long-temps vous cacher à nos
yeux?

Essayé des fureurs où mon ame est livrée.

Je vous croyois déjà la victime d'Atrée:
Plisthene dans ces lieux n'étoit plus attendu.
Je l'avoue à mon tour, je me suis cru perdu:
J'allois tenter.....

PLISTHENE.

Calmez le soin qui vous dévore:
Vous n'êtes point perdu, puisque je vis encore.
Tant que l'Astre du jour éclairera mes yeux,
Il n'éclairera point votre perte en ces lieux.
Malgré tous mes malheurs, je vis pour vous dé-
fendre:
De ces bords cependant fuyez sans plus atten-
dre;

Et sans vous informer d'un odieux secret,
Croyez-en un ami qui vous quitte à regret.
Adieu, Seigneur, adieu: mon ame est satisfaite
D'avoir pu vous offrir une sûre retraite.
Thessandre doit guider, au sortir du Palais,
Des pas que je voudrois n'abandonner jamais.

THYESTE.

Moi fuir, Prince! qui moi, que je vous aban-
donne!

Ah! ce n'est pas ainsi que ma gloire en ordonne.
Instruit par vos bontés pour un sang malheu-
reux,

Je n'en trahirai point l'exemple généreux:
Accablé de malheurs où le destin me livre,

Q ij

Je veux mourir en Roi , si je ne puis plus vivre :
Laissez-moi près de vous : j'en puis vous quitter :
De noirs pressentimens viennent m'épouvanter :
Je sens à chaque instant que mes craintes redou-
blent ;

Que pour vous en secret mes entrailles se trou-
blent :

Je combats vainement de si vives douleurs :
Un pouvoir inconnu me fait verser des pleurs.
Laissez-moi partager le sort qui vous menace.
Au courroux du Tyran la tendresse a fait place.
Les noms de fils pour lui font des noms super-
flus ,

Et ce n'est pas son sang qu'il respecte le plus.

PLISTHENE.

Ah ! qu'il verse le mien : plutôt au Ciel que mon
pere

Dans le sang de son fils eût éteint sa colere !
Fuyez , Seigneur , fuyez ; & ne m'exposez pas
A l'horreur de vous voir égorger dans mes bras.
Hélas ! je ne crains point pour votre seule vie :

Ne fuyez pas pour vous , mais pour Theodamie.
C'est vous en dire assez , Seigneur : sauvez du
moins

L'objet de ma tendresse , & l'objet de mes
soins ;

Et ne m'exposez pas à l'horreur légitime
D'avoir sans fruit pour vous osé tenter un crime.
Fuyez : n'abusez point d'un moment précieux,

Cherchez-vous à périr dans ces funestes lieux ?
Theodandre , conduisez

THESSANDRE.

Seigneur , le Roi s'avance ;

PLISTHENE.

Il en est temps encor , évitez sa présence.

SCENE IV.

ATRE'E , THYESTE , PLISTHENE ;

THEODAMIE , EURISTHENE ,

THESSANDRE , LEONIDE ;

GARDES.

A T R E'E.

D'Où vient à mon abord le trouble où je
vous voi ?

Ne craignez rien , les Dieux ont fléchi votre
Roi.

Ce n'est plus ce cruel guidé par sa vengeance ;

Et le Ciel dans son cœur a pris votre défense,

à Thyeste.

Ne crains rien pour des jours par ma rage prof-
crits.

Gardes, éloignez-vous. Rassure tes esprits :
D'une indigne frayeur je vois ton âme atteinte ;
Thyeste, chasses-en les soupçons & la crainte.
Ne redoute plus rien de mon inimitié :

Toute ma haine cede à ma juste pitié :
Ne crains plus une main à te perdre animée :
Tes malheurs sont si grands, qu'elle en est de-
farmée ;

Et les Dieux, effrayés des forfaits des humains,
Jamais plus à propos n'ont trahi leurs desseins.
Quelle étoit ma fureur ! & que vais-je t'ap-
prendre ?

Ton cœur déjà tremblant va frémir de l'enten-
dre.

Je le répète encor, tes malheurs sont si grands,
Qu'à peine je les crois, moi qui te les apprends.

Il lui montre un Billet d'Ærope.

Ce Billet seul contient un secret si funeste.....
Mais, avant que l'ouvrir, écoute tout le reste.
Tu n'as pas oublié les sujets odieux
D'un courroux excité par tes indignes feux :
Souviens-t-en ; c'est à toi d'en garder la mé-
moire ;

Pour moi, je les oublie ; ils blessent trop ma
gloire.

Cependant contre-toi que n'ai-je point tenté ?
J'en sens encor frémir mon cœur épouvanté.
En vain sur mes sermens ton âme rassurée.

Comptoit sur une paix que je t'avois jurée ;
Car dans l'instant fatal où j'attefois les Cieux,
Je me jurois ta mort, & j'imposois aux Dieux.
Je n'en veux pour témoin que ce même Plis-
thene

Par de pareils sermens qui sçut tromper ma hai-
ne.

C'étoit lui qui devoit me venger aujourd'hui
D'un crime dont l'affront rejaillissoit sur lui :
Et pour mieux l'engager à t'arracher la vie,
J'en devois, au refus, priver Theodamie.
De ce récit affreux ne prends aucun effroi :
Tu dois te rassurer en le tenant de moi.

à Plisthene.

Et toi, dont la vertu m'a garanti d'un crime,
Ne crains rien d'un courroux peut-être légitime.
Si c'est un crime à toi de ne le point servir,
Quelle eût été l'horreur d'avoir pu l'assouvir ?
Enfin, c'eût été peu que d'immoler mon frere ;
Le malheureux auroit assassiné son pere.

THYESTE.

Moi son pere !

ATRE'E.

Ces mots vont t'en instruire. Lis.
Il lui donne la Lettre d'Ærope.

THYESTE.

Dieux, qu'est-ce que je vois ! c'est d'Ærope. Ah, mon fils !
 La nature en mon cœur éclaircit ce mystère.
 Thyeste t'aimoit trop pour n'être point son père.
 Cher Plisthène, mes vœux sont enfin accomplis.

PLISTHÈNE.

Ciel, qu'est-ce que j'entends ! Moi, Seigneur, votre fils !
 Tout sembloit réserver, dans un jour si funeste,
 Ma main au parricide, & mon cœur à l'inceste.
 Grands Dieux ! qui m'épargnez tant d'horreurs en ce jour,
 Dois-je bénir vos soins, ou plaindre mon amour ?
à Atrée.
 Vous, qui, trompé long-temps dans une injuste haine,
 Du nom de votre fils honorâtes Plisthène ;
 Quand je ne le suis plus, Seigneur, il m'est bien doux
 D'être du moins sorti d'un même sang que vous.
 Je ne suis consolé de perdre en vous un père,
 Que lorsque je deviens le fils de votre frère :
 Mais ce fils, près de vous privé d'un si haut rang,
 L'est toujours par le cœur, s'il ne l'est par le sang.

ATRE'E.

ATRE'E.

C'eût été pour Atrée une perte funeste,
 S'il eût fallu te rendre à d'autres qu'à Thyeste.
 Le destin ne pouvoit, qu'en te donnant à lui,
 Me consoler d'un bien qu'il m'enleve aujourd'hui.

Euristhène, sensible aux larmes de ta mère,
 Est celui qui me fit de son bourreau ton père :
 Instruit de mes fureurs, c'est lui dont la pitié
 Vient de vous sauver tous de mon inimitié.

à Thyeste.

Thyeste, après ce fils que je viens de te rendre,
 Tu vois si désormais je cherche à te surprendre.
 Reçois-le de ma main pour garant d'une paix,
 Que mes soupçons jaloux ne troubleront jamais.
 Enfin, pour t'en donner une entière assurance,
 C'est par un fils si cher que ton frère commence :

En faveur de ce fils, qui fut long-temps le mien,
 De mon Sceptre aujourd'hui je détache le tien.
 Rentre dans tes Etats sous de si doux auspices,
 Qui de notre union ne font que les prémices.
 Je prétends que ce jour, qui souilloit ma fureur,
 Acheve de bannir les soupçons de ton cœur.
 Thyeste, en croiras-tu la Coupe de nos Pères ?
 Est-ce offrir de la paix des garans peu sincères ?
 Tu sçais qu'aucun de nous, sans un malheur sou-

dain,
Tome I.

R

Sur ce gage sacré n'osé jurer en vain :
C'est sa perte, en un mot ; cette Coupe fatale
Est le serment du Styx pour les fils de Tantale :
Je veux bien aujourd'hui, pour lui prouver ma
foi,

En mettre le péril entre Thyeste & moi.
Veut-il bien, à son tour, que la Coupe sacrée
Acheve l'union de Thyeste & d'Atre'e ?

THYESTE.

Pourriez-vous m'en offrir un gage plus sacré,
Que de me rendre un fils ? Mon cœur est ras-
suré ;

Et je ne pense pas que le don de Plisthene
Soit un présent, Seigneur, que m'ait fait votre
haine.

J'accepte cependant ces garans d'une paix,
Qui fait depuis long-temps mes plus tendres
souhais.

Non, que d'aucun détour un frere vous soup-
çonne ;

A la foi d'un grand Roi Thyeste s'abandonne :
S'il en reçoit enfin des gages en ce jour,
C'est pour vous rassurer sur la sienne à son tour.

ATRE'E.

Pour cet heureux moment qu'en ces lieux tout
s'apprete :
Qu'un pompeux sacrifice en precede la fête.

Trop heureux, si Thyeste, assuré de la paix,
Daigne la regarder comme un de nos bienfaits :
Vous qui de mon courroux avez sauvé Pli-
sthene,

C'est vous, de ce grand jour que je charge,
Euristhene ;

J'en remets à vos soins la fête & les apprêts.
Courez tout préparer au gré de mes souhais.
Mon frere n'attend plus que la Coupe sacrée :
Offrons-lui ce garant de l'amitié d'Atre'e.
Puisse le nœud sacré, qui doit nous réunir,
Effacer de son cœur un triste souvenir !
Pourra-t-il oublier ? . . .

THYESTE.

Tout, jusqu'à sa misere.
Il ne se souvient plus que d'un fils & d'un frere.

PLISTHENE à *Thesandre*.

Dès ce moment au Port précipite tes pas :
Que le Vaisseau sur-tout ne s'en écarte pas.
De mille affreux soupçons j'ai peine à me dé-
fendre.
Cours ; & que nos amis viennent ici m'attendre.

Fin du quatrieme Acte.

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

PLISTHENE *seul.*

THESANDRE ne vient point, rien ne
l'offre à mes yeux.

Tout m'abandonne-t-il dans ces funestes lieux ?
Tristes pressentimens que le malheur enfante,
Que la crainte nourrit, que le soupçon aug-
mente;

Secrets avis des Dieux, ne pressez plus un
cœur,

Dont toute la fierté combat mal la frayeur ;
C'est en vain qu'elle veut y mettre quelque ob-
stacle ;

Le cœur des malheureux n'est qu'un trop sûr
oracle.

Mais pourquoi m'allarmer, & quel est mon es-
froi ?

Puis-je sans l'outrager me défier d'un Roi,
Qui semble désormais, cédant à la Nature,
Oublier qu'à sa gloire on ait fait une injure ?

L'oublier ! ah, moi-même oublié - je aujour-
d'hui

Ce qu'il vouloit de moi, ce que j'ai vu de lui ?
Puis-je en croire une paix déjà sans fruit jurée ?
Dès qu'il faut pardonner, n'attendons rien d'A-
trée.

Je ne connois que trop ses transports furieux ;
Et sa fausse pitié n'éblouit point mes yeux.
C'est en vain de sa main que je reçois un pere ;
Tout ce qui vient de lui cache quelque mystere :
J'en ai trop éprouvé de son perfide cœur,
Pour ofer sur sa foi déposer ma frayeur.
Je ne sçai quel soupçon irrite mes allarmes ;
Mais du fond de mon cœur je sens couler mes
larmes.

Thessandre ne vient point : tant de retardemens
Ne confirment que trop mes noirs pressenti-
mens.

Mais je le vois.



SCENE II.

PLISTHENE, THESSANDRE.

PLISTHENE.

EH bien, en est-ce fait, Thessandre ?
 Sur les bords de l'Euripe est-il temps de nous
 rendre ?
 Pour cet heureux moment as-tu tout préparé ?
 De nos amis secrets t'es-tu bien assuré ?

THESSANDRE.

Il ne tient plus qu'à vous d'éprouver leur cou-
 rage.
 Je les ai dispersés, ici, sur le rivage.
 Tout est prêt : cependant, si Plisthene aujour-
 d'hui
 Veut en croire des cœurs pleins de zèle pour lui,
 Il ne partira point : ce dessein téméraire
 Pourroit causer sa perte & celle de son pere.

PLISTHENE.

Ah ! je ne fuïrois pas, quel que fût mon effroi,
 Si mon cœur aujourd'hui ne trembloit que pour
 moi.

Thessandre, il faut sauver mon pere & la Prin-
 cesse ;
 Ce n'est plus que pour eux que mon cœur s'inté-
 resse.
 Cherche Theodamie, & ne la quitte pas.
 Moi, je cours retrouver Thyeste de ce pas.

THESSANDRE.

Eh ! que prétendez-vous, Seigneur, lorsque son
 frere
 Semble de sa présence accabler votre pere ?
 Il ne le quitte point ; ses longs embrassemens
 Sont toujours resserrés par de nouveaux ser-
 mens :
 Un superbe festin par son ordre s'apprete ;
 Il appelle les Dieux à cette auguste fête ;
 Mon cœur, à cet aspect qui s'est laissé charmer,
 Ne voit rien dont le vôtre ait lieu de s'allar-
 mer.

PLISTHENE.

Et moi, je ne vois rien dont le mien ne frémissé.
 De quelque crime affreux cette fête est com-
 plice :
 C'est assez qu'un Tyran la consacre en ces lieux ;
 Et nous sommes perdus s'il invoque les Dieux.
 Va, cours avec ma sœur nous attendre au ri-
 vage.
 Moi, je vais à Thyeste ouvrir un sûr passage.
 R iiii

200 ATRE'E ET THYESTE;
Dieux puissans ! secondez un si juste dessein,
Et dérobez mon pere aux coups d'un inhumain.

SCENE III.

ATRE'E, PLISTHENE, GARDES.

A T R E'E.

DEMEURE, digne fils d'Ærope & de
Thyeste;
Demeure, reste impur d'un sang que je déteste;
Pour remplir de tes soins le projet important,
Demeure, c'est ici que Thyeste t'attend;
Et tu n'iras pas loin pour rejoindre, perfide,
Les traîtres qu'en ces lieux arme ton parricide.
Prince indigne du jour, voilà donc les effets
Que dans ton ame ingrate ont produit mes bien-
faits!
A peine le Destin te redonne à ton pere,
Que ton cœur aussitôt en prend le caractère;
Et plus ingrat que lui, puisqu'il me devoit
moins,
L'attentat le plus noir est le prix de mes soins.
Va, pour le prix des tiens, retrouver tes compli-
ces;
Va périr avec eux dans l'horreur des supplices.

TRAGÉDIE.
PLISTHENE.

201

Pourquoi me supposer un indigne forfait ?
Est-ce pour vos pareils que le prétexte est fait ?
Vos reproches honteux n'ont rien qui me sur-
prenne,
Et je ne sçai que trop ce que peut votre haine.
Aurois-je prétendu, né d'un sang odieux,
Vous être plus sacré que n'ont été les Dieux ?
A travers les détours de votre ame parjure,
J'entrevois des horreurs dont frémit la nature.
Dans la juste fureur dont mon cœur est épris.....
Mais non, je me souviens que je fus votre fils.
Malgré vos cruautés, & malgré ma colere,
Je crois encor ici m'adresser à mon pere :
Quoique trop assuré de ne point l'attendrir,
Je sens bien que du moins je ne dois point l'ai-
gir ;
Dans l'espoir que ma mort pourra vous satis-
faire ;
Que vous épargnerez votre malheureux frere.
Le crime supposé qu'on m'impute aujourd'hui,
Tout, jusqu'à son départ, est un secret pour lui.
Sur la foi d'une paix si faintement jurée,
Il se croit sans péril entre les mains d'Atre'e.
J'ai pénétré moi seul au fond de votre cœur ;
Et mon malheureux pere est encor dans l'erreur.
Je ne vous parle point d'une jeune Princesse ;
A la faire périr rien ne vous intéresse.

A T R E' E.

Va, tu prétends en vain t'éclaircir de leur sort :
 Meurs dans ce doute affreux plus cruel que la
 mort.
 De leur sort aux enfers va chercher qui t'in-
 struise.
 Où l'on doit l'immoler, Gardes, qu'on le con-
 duise.
 Versez à ma fureur ce sang abandonné,
 Et songez à remplir l'ordre que j'ai donné.

S C E N E I V.

A T R E' E *seul.*

VA périr, malheureux ; mais dans ton sort
 funeste
 Cent fois moins malheureux que le lâche Thyeste.
 Que je suis satisfait ! que de pleurs vont couler
 Pour ce fils qu'à ma rage on est prêt d'immoler !
 Quel que soit en ces lieux son supplice barbare,
 C'est le moindre tourment qu'à Thyeste il prépare.
 Ce fils infortuné, cet objet de ses vœux,
 Va devenir pour lui l'objet le plus affreux.

Je ne te l'ai rendu que pour te le reprendre,
 Et ne te le ravis que pour mieux te le rendre.
 Oui, je voudrois pouvoir, au gré de ma fureur,
 Le porter tout sanglant jusqu'au fond de ton cœur.
 Quel qu'en soit le forfait, un dessein si funeste,
 S'il n'est digne d'Atree, est digne de Thyeste.
 De son fils tout sanglant, de son malheureux fils,
 Je veux que dans son sein il entende les cris.
 C'est en toi-même, ingrat, qu'il faut que ma
 victime,

Ce fruit de tes amours, aille expier ton crime.
 Je frissonne, & je sens mon ame se troubler.
 C'est à mon ennemi qu'il convient de trembler.
 Qui cede à la pitié, mérite qu'on l'offense :
 Il faut un terme au crime, & non à la vengeance.

Tout est prêt, & déjà dans mon cœur furieux
 Je goûte le plaisir le plus parfait des Dieux :
 Je vais être vengé. Thyeste, quelle joie !
 Je vais jouir des maux où tu vas être en proie.
 Ce n'est de ses forfaits se venger qu'à demi,
 Que d'accabler de loin un perfide ennemi :
 Il faut, pour bien jouir de son sort déplorable,
 Le voir dans le moment qu'il devient misérable ;
 De ses premiers transports irriter la douleur,
 Et lui faire à longs traits sentir tout son malheur.

204 ATRE'E ET THYESTE;
Thyeste vient : seignons. Il semble, à sa tristesse,
Que de son sort affreux quelque soupçon le presse.

SCENE V.

ATRE'E, THYESTE, EURISTHENE,

GARDES.

ATRE'E.

CHER Thyeste, approchez : d'où naît cette frayeur ?

Quel déplaisir si prompt peut troubler votre cœur ?

Vous paraissez saisi d'une douleur secrète,

Et ne me montrez plus cette ame satisfaite,

Qui sembloit respirer la douceur de la paix :

Ne seroit-elle plus vos plus tendres souhaits ?

Quoi ! de quelques soupçons votre ame est-elle atteinte ?

Ce jour, cet heureux jour est-il fait pour la crainte ?

Mon frere, vous devez la bannir désormais :

La Coupe va bientôt nous unir pour jamais.

Goûtez-vous la douceur d'une paix si parfaite ?

TRAGEDIE. 205

Et la souhaitez-vous comme je la souhaite ?
N'êtes-vous pas sensible à ce rare bonheur ?

THYESTE.

Qui moi ! vous soupçonner, ou vous haïr, Seigneur !

Les Dieux m'en sont témoins, ces Dieux qu'ici j'atteste,

Qui lisent mieux que vous dans l'ame de Thyeste.

Ne vous offensez point d'une vaine terreur,
Qui semble malgré moi s'emparer de mon cœur :

Je le sens agité d'une douleur mortelle :

Ma constance succombe, en vain je la rappelle ;

Et depuis un moment mon esprit abattu
Laisse d'un poids honteux accabler sa vertu.

Cependant près de vous un je ne sçai quel charme
Suspend dans ce moment le trouble qui m'alarme.

Pour rassurer encor mes timides esprits,

Rendez-moi mes enfans, faites venir mon fils ;
Qu'il puisse être témoin d'une union si chere,
Et partager, Seigneur, les bontés de mon frere.

ATRE'E.

Vous serez satisfait, Thyeste ; & votre fils
Pour jamais en ces lieux va vous être remis.

Oui, mon frere, il n'est plus que la Parque inhumaine

Qui puisse séparer Thyeste de Plithene:
Vous le verrez bientôt: un ordre de ma part
Le fait de ce Palais hâter votre départ.
Pour donner de ma foi des preuves plus certaines,

Je veux vous renvoyer dès ce jour à Mycenes.
Malgré ce que je fais, peu sûr de cette foi,
Je vois que votre cœur s'allarme auprès de moi:
J'avois cru cependant qu'une pleine assurance
Devoit suivre.....

T H Y E S T E.

Ah! Seigneur, ce reproche m'offense.

A T R E' E.

Qu'on cherche la Princesse; allez, & qu'en ces lieux

Plithene sans tarder se présente à ses yeux.
Il faut.....

On apporte la Coupe.

Mais j'aperçois la Coupe de nos Peres:
Voici le nœud sacré de la paix des deux freres:
Elle vient à propos pour rassurer un cœur
Qu'allarme en ce moment une indigne terreur.
Tel qui pouvoit encor se défier d'Atrée,
En croira mieux peut-être à la Coupe sacrée.
Thyeste veut-il bien qu'elle acheve en ce jour

De réunir deux cœurs désunis par l'Amour?
Pour engager un frere à plus de confiance;
Pour le convaincre enfin, donnez, que je commence.

Il prend la Coupe de la main d'Euristhene.

T H Y E S T E.

Je vous l'ai déjà dit, vous m'outragez, Seigneur,

Si vous vous offendez d'une vaine frayeur.
Que voudroit désormais me ravir votre haine,
Après m'avoir rendu mes Etats & Plithene?
Du plus affreux courroux quel que fût le projet,
Mes jours infortunés valent-ils ce bienfait?
Euristhene, donnez, laissez-moi l'avantage
De jurer le premier sur ce précieux gage.
Mon cœur à son aspect de son trouble est remis:
Donnez; mais cependant je ne vois point mon fils.

Il prend la Coupe des mains d'Atrée.

A T R E' E.

à ses Gardes.

Il n'est point de retour? Rassurez-vous, mon frere:

Vous reverrez bien-tôt une tête si chere:
C'est de notre union le nœud le plus sacré:
Craignez moins que jamais d'en être séparé.

T H Y E S T E.

Soyez donc les garans du salut de Thyeste,

Coupe de nos Ayeux, & vous, Dieux que j'atteste :

Puisse votre courroux foudroyer désormais
Le premier de nous deux qui troublera la paix.
Et vous, frere aussi cher que ma fille & Plithene,

Recevez de ma foi cette preuve certaine.

Mais que vois-je, perfide ! Ah ! grands Dieux, quelle horreur !

C'est du sang ! Tout le mien se glace dans mon cœur.

Le Soleil s'obscurcit, & la Coupe sanglante
Semble fuir d'elle-même à cette main tremblante.
Je me meurs. Ah ! mon fils, qu'êtes-vous devenu ?

SCENE DERNIERE.

ATRE'E, THYESTE, THEODAMIE,
EURISTHENE, LEONIDE,
GARDES.

THEODAMIE.

L'AVEZ-vous pu souffrir, Dieux cruels !
Qu'ai-je vu !

Ah ! Seigneur, votre fils ; mon déplorable frere,
Vient d'être pour jamais privé de la lumiere.

THYESTE.

THYESTE.

Mon fils est mort, cruel, dans ce même Palais,
Et dans le même instant où l'on m'offre la paix !
Et pour comble d'horreurs, pour comble d'épouvante,

Barbare, c'est du sang que ta main me présente !
O terre ! en ce moment peux-tu nous soutenir ?
O de mon songe affreux triste souvenir !
Mon fils, est-ce ton sang qu'on offroit à ton pere ?

A T R E' E.

Méconnois-tu ce sang ?

THYESTE.

Je reconnois mon frere.

A T R E' E.

Il falloit le connoître, & ne point l'outrager ;
Ne point forcer ce frere, ingrat, à se venger.

THYESTE.

Grands Dieux ! pour quels forfaits lancez-vous
le tonnerre ?

Monstre, que les Enfers ont vomi sur la terre,
Assouvis la fureur dont ton cœur est épris ;
Joins un malheureux pere à son malheureux fils ;
A ses mânes sanglans donne cette victime,
Et ne t'arrête point au milieu de ton crime.
Barbare, peux-tu bien m'épargner en des lieux
Dont tu viens de chasser & le jour & les Dieux ?

A T R E' E.

Non, à voir les malheurs où j'ai plongé ta vie,
Je me repentirois de te l'avoir ravie.

Tome I.

S

170 ATRE'E ET THYESTE, &c.

Par tes gémissemens je connois ta douleur.
Comme je le voulois tu ressens ton malheur :
Et mon cœur, qui perdoit l'espoir de sa ven-
geance,

Retrouve dans tes pleurs son unique espérance.
Tu souhaites la mort, tu l'implores ; & moi ,
Je te laisse le jour pour me venger de toi.

THYESTE.

Tu t'en flates en vain ; & la main de Thyeste
Sçaura bien te priver d'un plaisir si funeste.

Il se tue.

THEODAMIE.

Ah ! Ciel !

THYESTE.

Consolez-vous, ma fille, & de ces lieux
Fuyez, & remettez votre vengeance aux Dieux.
Contente par vos pleurs d'implorer leur justice,
Allez loin de ce traître attendre son supplice.
Les Dieux, que ce parjure ont fait pâlir d'effroi,
Le rendront quelque jour plus malheureux que
moi.

Le Ciel me le promet, la coupe en est le gage :
Et je meurs.

ATRE'E.

A ce prix, j'accepte le présage.
Ta main en t'immolant a comblé mes souhaits ;
Et je jouïs enfin du fruit de mes forfaits.

F I N.

PYRRHUS,
TRAGÉDIE.

A C T E U R S .

PYRRHUS, Roi d'Epire, élevé sous le
nom d'Hélénus, fils de Glaucias.

GLAUCIAS, Roi d'Illyrie.

NEOPTOLEME, usurpateur de l'E-
pire, Prince du sang de Pyrrhus.

ILLYRUS, fils de Glaucias.

ERICIE, fille de Néoptoleme.

ANDROCLIDE, Officier des Armées
de Glaucias, & sujet de Pyrrhus.

CYNEAS, Confident de Pyrrhus.

ISMENE, Confidente d'Ericie.

GARDES.

SUITE.

*La Scene est à Byzance, dans le Palais
de Lysimachus.*



A MONSIEUR PARIS,

Conseiller du Roi en ses Conseils
d'Etat Privé, ancien Garde
du Trésor Royal.



MONSIEUR,

*Le sort que le Public a daigné faire à Pyr-
rhus, tout brillant qu'il a été, n'est point en-
core aussi touchant pour moi, que le plaisir
de vous offrir un Ouvrage applaudi, & de
pouvoir par ce présent vous donner une mar-
que plus éclatante des sentimens que j'ai pour
vous; sentiment auxquels vous laissez si peu
de carrière à certains égards, qu'il faut mal-*

R iij

EPI T R E.

gré soi se conformer à votre façon de penser ;
trop modeste & trop délicate pour s'accommoder
du style ordinaire d'une Epître dédicatoire.
Vous avez voulu, MONSIEUR, que
celle-ci fût seulement un témoignage authentique
de l'amitié qui nous lie : heureux si par
des preuves plus solides de la mienne, je pour
vois un jour vous convaincre qu'on ne peut
être avec une estime plus respectueuse, & une
vénération plus parfaite,

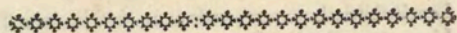
MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, JOLYOT DE CREBILLON.

A Amboise ce 8 Juillet 1726.



PYRRHUS,
TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GLAUCIAS *seul.*



O u s à qui j'offre ici tant de vœux
inutiles,
Dieux vengeurs des forfaits, pro-
tecteurs des asyles,
Que le soin de vous plaire & de
vous imiter

Contre un Roi généreux semble encor irriter ;
Si les pleurs que j'oppose à vos decrets terribles,

Si ma juste douleur vous éprouve inflexibles ;
 Du moins ne laissez pas succomber ma vertu
 Sous les divers transports dont je suis combattu.
 Glaucias ne peut-il , sans cesser d'être pere ,
 Soutenir de son rang l'auguste caractère ?
 O mon fils , cher espoir , malheureux Illyrus ,
 Faut-il livrer ta tête , ou celle de Pyrrhus ?
 Voici le jour fatal qui veut que je décide
 Entre l'ami parjure , ou le pere homicide.
 Il ne m'est plus permis d'accorder dans mon
 cœur.

Les droits de la nature avec ceux de l'honneur.
 L'une attend tout de moi ; ma foi doit tout à
 l'autre.

J'ai rempli mon devoir : Dieux , remplissez le
 votre.

Vous fûtes les garans des sermens que je fis :
 Sauvez-moi du parjure , ou me rendez mon fils,
 Barbare Cassander , traître Néoptoleme ,
 Est-ce à vous que je dois livrer la vertu même ?
 Frappez , Dieux tout-puissans : c'est assez pro-
 téger

Deux Tyrans dont la foudre auroit dû me ven-
 ger.

Laissez - vous Pyrrhus , votre plus digne ou-
 vrage ,

En proie aux noirs projets de leur jalouse rage ?
 Est-ce un crime pour lui que d'avoir mérité
 De jouir comme vous de l'immortalité ?
 Et n'est-ce point assez qu'une main parricide

Ait terminé les jours de l'illustre *Æacide* ?
 Abandonnerez-vous son fils infortuné
 Au malheur qui poursuit le sang dont il est né ?
 Non , il ne mourra point ; le mien en vain l'or-
 donne.

Je dois tout à Pyrrhus , ma gloire , ma couronne,
 Et la vie ; & pour dire encor plus pour un Roi ,
 Je lui dois d'un ami le secours & la foi :
 Il ne l'éprouvera légère , ni perfide.
 Mais qu'est-ce que je vois ! N'est-ce point An-
 droclide ?

Et que viens-tu chercher dans ces funestes lieux,
 Près d'un Roi le jouer du sort injurieux ?

SCENE II.

GLAUCIAS, ANDROCLIDE.

ANDROCLIDE.

SEIGNEUR , un sort plus doux n'a pas ser-
 vi le zele
 D'un sujet malheureux , & cependant fidele ;
 Peu digne des honneurs dont il fut revêtu ,
 Capitaine sans gloire , & soldat sans vertu ,
 Que l'Illyrie a vû de retraite en retraite
 Mendier des secours garans de sa défaite ,
 Réduit à déclarer la honte & le malheur

D'un combat dont un autre a remporté l'honneur.

Cassander m'a vaincu : sa fureur , & ma fuite
N'ont laissé qu'un bucher dans l'Épire détruite,
Tout ce qu'avoit conquis la valeur d'Hélénus ,
Tout ce que j'avois fais en faveur de Pyrrhus ,
A suivi le succès d'une lâche victoire
Que le Tyran obtint & poursuivit sans gloire ;
Et pour comble de maux , Seigneur , je vous
revoi

Parmi des ennemis sans honneurs & sans foi-
Puis-je , sans succomber à ma frayeur extrême ,
Voir le Roi d'Illyrie avec Néoptoleme !

GLAUCIAS.

Calme le vain effroi dont ton cœur est saisi :
Un intérêt plus grand doit le toucher ici.
Mes pertes , mes périls n'ont rien d'assez terrible
Pour un Roi que l'honneur éprouve seul sensible.
Tu ne sçais pas encor jusqu'où va mon malheur :
Apprends tout. Mais , avant que de s'ouvrir mon
cœur ,
Prends garde si quelqu'un ne pourroit nous en-
tendre.
Pyrrhus avec le jour près de moi doit se rendre :
Le soleil va bientôt se montrer à nos yeux ;
Et c'est Pyrrhus surtout que je crains en ces lieux.

ANDROCLIDE.

Vous me parlez toujours d'un Roi que je révere :
Vous sçavez à quel point je fus chéri du pere ,
Lorsque Néoptoleme , armé contre ses jours ,
Par un noir parricide en eut tranché le cours ;
Vous sçavez que c'est moi qui trompant le per-
fide

Sauvai de sa fureur les enfans de d'Æacide.
Je vous remis Pyrrhus encor dans le berceau ,
Qui pour lui , sans vos soins , eût été son tom-
beau.

Pénétré des malheurs qui l'avoient poursuivie ,
Vous jurâtes , Seigneur , de défendre sa vie.
Mais , depuis que Pyrrhus est en votre pouvoir ,
Il ne m'a pas été permis de le revoir :
Et c'est des Immortels le seul bien que j'implore.

GLAUCIAS.

Tu l'as vû mille fois , tu vas le voir encore.
Tes yeux peuvent-ils bien se méprendre à Pyr-
rhus ?

Quoi ! tu peux méconnoître , en voyant Hélénus ,
La majesté des traits du redoutable Achille ,
Sa fierté , sa valeur , son courage indocile !
Un héros , en un mot , si digne de celui
Dont le nom seul encor fait trembler aujourd'hui !

Qui n'a point démenti le sang qui l'a fait naître !
 Il en est digne , autant qu'un mortel le peut être.
 Qui reçut dans son cœur, avec le sang des Dieux,
 Tout l'éclat des vertus que l'on adore en eux !
 Qui fit à l'Univers, dès l'âge le plus tendre ,
 Par un nouvel Achille oublier Alexandre !
 Du nom de ses ayeux, s'il n'est pas informé ,
 Son grand cœur se sent bien du sang qui l'a
 formé.

Il passe pour mon fils ; & ma tendresse extrême
 Redouble chaque jour pour cet autre moi-même,
 Mais hélas ! que lui sert ma funeste amitié ,
 Quand les Dieux , & le sort sont pour lui sans
 pitié !

ANDROCLIDE.

J'ai toujours soupçonné, malgré votre silence ,
 Que Pyrrhus, en secret, élevé dès l'enfance
 Sous le nom d'Hélénus, cachoit dans votre fils
 Le précieux dépôt que je vous ai remis.
 Mais, Seigneur, quel péril si pressant le menace,
 Lui, dont tout l'Univers craint le bras & l'auda-
 ce ?

Pyrrhus est-il de ceux pour qui l'on doit trem-
 bler ?

GLAUCIAS.

Le coup est cependant tout prêt à l'accabler.
 Tu sçais, lorsqu'Hélénus eut reconquis l'Épire ,

Qui fut de ses ayeux le légitime Empire ,
 Que je te confiai le soin de conserver
 Ces Etats qu'en secret j'avois fait soulever,
 Et dont enfin je fis sortir Néoptoleme.
 Hélénus, n'écoutant que son ardeur extrême ,
 Pour suivit l'inhumain qui fuyoit devant lui :
 Cassander le reçut , & devint son appui :
 Cassander, de tout temps ennemi d'Æacide,
 Arma pour soutenir son ami parricide :
 Mais ils crurent en vain arrêter le vainqueur.
 Hélénus remplit tout de carnage & d'horreur ;
 Les atteignit enfin vers les murs d'Ambracie ;
 Lieu fatal ! jour funeste au reste de ma vie !
 Hélénus plein d'ardeur, & l'œil étincelant,
 N'avoit jamais paru ni plus fier, ni plus grand :
 Mais, s'il fit voir alors Achille formidable ,
 Il ne nous fit pas voir Achille invulnérable :
 Il fut blessé. Mon fils, jaloux de sa valeur,
 Crut pouvoir par lui seul réparer ce malheur,
 Et poursuivre sans crainte une sûre victoire
 Dont Hélénus devoit s'attribuer la gloire :
 Mais ce fut pour servir de triomphe au vain-
 queur :

Il fut défait & pris. Juge de ma douleur
 Quand je vis Illyrus tomber en la puissance
 De ceux qu'au désespoir réduisoit ma vengeance,
 A peine je rendis un reste de combat.
 Hélénus languissoit, & manquoit au soldat,
 Qui l'ayant vu couvert de sang & de poussière,
 Et croyant qu'il touchoit à son heure dernière ,

Malgré mes vains efforts plia de toutes parts.
Et je me crus enfin, après mille hazards,
Trop heureux de pouvoir regagner l'Illyrie,
Moi qui me préparois à conquérir l'Asie.

ANDROCLIDE.

L'état où j'ai trouvé votre Peuple réduit
De ce cruel revers ne m'a que trop instruit.
Mais quel que soit ici le fort qui le menace,
Vous pouvez d'Illyrus réparer la disgrâce.
Seigneur, dès qu'Hélénus survit à ce malheur,
Quelles pertes pourroit étonner votre cœur ?
Je ne vois point encor ce que vous devez crain-
dre.

GLAUCIAS.

Ecoute ; & tu verras si mon sort est à plaindre.
Néoptoleme, enflé de ses heureux succès,
Prétend s'en assurer le fruit par une paix.
Il sçait que Pyrrhus vit, & que j'en suis le maî-
tre ;
Que son intérêt seul m'arme contre le traître.
Il m'a fait proposer de lui livrer Pyrrhus ;
Qu'il mettoit à ce pris le salut d'Illyrus :
Mais que, pour épargner mon honneur & ma
gloire,
Et ne me point souiller d'une action si noire,
Qui décréditeroit & mon nom & ma foi,
Cet article seroit entre lui seul & moi.

Dans

Dans ce cruel séjour voilà ce qui m'amène.
Lyfimachus, qui veut terminer notre haine,
S'est de lui-même offert pour garant du traité.
Néoptoleme & moi nous l'avons accepté.
Tous deux depuis huit jours dans les murs de
Byzance,
Nous nous sommes tous deux remis en sa puis-
sance.

Enfin Lyfimachus, garant de notre paix,
A de soldats sans nombre investi ce Palais.
Nul n'en sçauroit sortir sans un ordre suprême
Qui vienne de ma part ou de Néoptolême,
Qu'on laisse cependant disposer de mon fils.
Mais le barbare y met un trop indigne prix.
Il veut plus ; il prétend s'unir à ma famille :
Fier du panchant qu'il voit en mon fils pour sa
fille,

Il prétend qu'elle soit le lien d'une paix
Qu'aux dépens de Pyrrhus on ne verra jamais.
Non, je ne puis souffrir qu'une si belle vie
Serre les nœuds sanglans de l'hymen d'Ericie.
Et ce même Pyrrhus met au rang de ses Dieux
L'objet qui de son sang est le prix odieux.

ANDROCLIDE.

Pourquoi l'amenez-vous en ce séjour funeste ?
Quels sont donc vos desseins ? Et quel espoir
reste ?

Que veux-tu que je fasse ? On me retient mon
fils,

Et Pyrrhus a trop fait trembler mes ennemis.
Néoptolème a craint que fier de mon absence
Ce Héros n'entreprît de surprendre Byzance ;
Enfin il a voulu qu'il me suivît ici.
Mais je mourrois plutôt. . . . Taifons-nous : le
voici.

Garde-toi bien surtout de lui faire connoître
Quel péril le menace, & quel sang l'a fait naître.
Va, ne t'éloigne point de cet appartement.

SCENE III.

GLAUCIAS, HELENUS, CYNEAS.

HELENUS à Cyneas.

ALEZ, cher Cyneas, laissez-nous un
moment.

GLAUCIAS.

Approchez, Hélénius, venez, fils magnanime,
Unique espoir d'un Roi que le destin opprime.
Voici le jour cruel marqué par sa fureur

Pour éclairer ma honte, ou me percer le cœur.
Il faut livrer Pyrrhus, ou perdre votre frere ;
Et je ne puis livrer qu'une tête bien chere.

HELENUS.

Je ne dois point parler en faveur de Pyrrhus,
Ni prononcer, Seigneur, sur le fort d'Illyrus.
Je vois que tous les deux vous tiennent en ba-
lance ;

Et je dois sur tous deux observer le silence.
L'un ne m'est pas connu ; mais il a votre foi :
L'autre doit m'être cher ; mais doit être mon
Roi :

Et je ne puis servir ni perdre l'un ou l'autre,
Sans trahir mon honneur, ou sans blesser le
vôtre ;

Sans me rendre, Seigneur, suspect d'ambition,
Ou sans vous conseiller une indigne action.
Un Roi né généreux, un pere né sensible
Peut lui seul prononcer sur un choix si terrible,
Où l'honneur & le sang doivent seuls vous guider,

Où le pere & l'ami doivent seuls décider.
Daignez me dispenser d'en dire davantage
Sur ces combats affreux où votre cœur s'engage :
Seigneur, dès qu'il s'agit de si grands intérêts,
Hélénius craint surtout les reproches secrets.
J'avouerai cependant que ce Pyrrhus m'étonne.
Est-il digne des soins qu'un si grand Roi se don-
ne ?

Vous faites tout pour lui : que fait-il donc pour vous ?

Et quel déguisement le cache parmi nous ?
Peut-il être en ces lieux, si voisin d'un perfide,
Sans le sacrifier aux manes d'*Æacide* ?
Sans faire pour mon frere un généreux effort ?
Un descendant d'*Achille* a-t-il peur de la mort ?

GLAUCIAS.

Mon fils, n'insultez point au malheur qui l'opprime :

Pyrrhus n'en est pas moins digne de notre estime :

Dans l'état où je suis pourroit-il me venger
Sans mettre mon honneur & mes jours en danger ?

Le fier *Lysimachus* nous tient tous pour otages :
Mais ma foi suffisoit sans ces précieux gages.
Mon ennemi lui-même ose s'y confier,
Sûr qu'à sa foi mon cœur sçait tout sacrifier.
Adieu : je vais revoir ce Tyran que j'abhorre,
Le fléchir, s'il se peut, ou le tenter encore.
Que n'offrirai-je point pour Pyrrhus & mon fils !
Mon cœur pour les sauver ne connoît point de prix.



SCENE IV.

HELENUS *seul.*

O Roi trop vertueux ! un exemple si rare
Puisse-t-il désarmer un ennemi barbare,
Et servir de leçon aux Rois peu généreux
A ne pas délaïsser leurs amis malheureux !
Hélas ! que je vous plains, & que je vous admire !

Sentimens de vertu que la pitié m'inspire,
Mon frere peut périr, mon frere est mon rival,
Ne vous devrois-je point à mon amour fatal ?
Ah ! n'est-ce point à lui que l'honneur sacrifie ?
Mon frere ainsi que moi brûle pour *Ericie*.
Prends garde qu'en ton cœur, trop sensible *Hélenus*,

Ericie aujourd'hui ne parle pour Pyrrhus.
Fais-toi d'autres vertus dont le choix légitime
N'offre point avec lui l'apparence du crime.
Quand du moindre intérêt le cœur est combattu,
Sa générosité n'est plus une vertu.
Mon frere est dans les fers d'un ennemi perfide,
Monstre nourri de sang, & de meurtres avide ;
Voilà ce qui me doit parler pour *Illyrus*.
Laiïsons aux Dieux le soin du malheureux *Pyrrhus*.

Trop de pitié pour lui me touche & m'intéresse.
J'entends du bruit, on vient. O Ciel ! c'est la
Princesse.

SCENE V.

HELENUS, ERICIE, ISMENE.

HELENUS.

MADAME, & quel bonheur vous présente
à mes yeux,
Lors qu'à peine le jour vient d'éclairer ces lieux ?
Puisse cet heureux jour confirmer l'avantage
Que me fait espérer un si charmant présage.

ERICIE.

S'il dépendoit de moi de le rendre plus doux,
Seigneur, bientôt la paix régneroit entre nous.
J'allois offrir aux Dieux les vœux les plus fin-
ceres,
Les prier de fléchir la haine de nos peres.

HELENUS.

Le vôtre avec la paix offre ici votre main.
Mais hélas ! qu'il en fait un présent inhumain ?

Juste Ciel ! se peut-il que d'un objet si rare
Une aveugle fureur fasse un présent barbare !
Et que ce même hymen qui combleroit nos
vœux,
Soit devenu le prix d'un sang d'un malheureux ?

ERICIE.

Seigneur, de ce présent j'ignore le mystere,
Et ne me charge point des secrets de mon pere :
Mais, s'il faut sans détour s'expliquer avec vous,
La paix n'est pas l'objet de vos vœux les plus
doux.

Votre cœur, élevé dans le sein des allarmes,
N'interrompt qu'à regret le tumulte des armes.
Le sang, les cris, les pleurs, cent Peuples gé-
missans,

Voilà pour vos pareils les objets ravissans.
Votre nom n'a-t-il pas assez rempli la terre ?
Qu'a-t-il besoin encor des horreurs de la guerre ?
Mon pere offre la paix, votre frere y consent :
Elle trouve en vous seul un obstacle puissant.
Votre haine pour nous éclate en ma présence,
Sans daigner un moment se contraindre au si-
lence.

Je vois qu'en vain mon pere espéroit aujourd'hui
Vous trouver pour la paix de concert avec lui.
Ne me déguisez point ce qu'il en doit attendre ;
Du moins accordez-lui la grace de l'entendre.
Ce Prince vous demande un moment d'entre-
tien :

J'ose vous en prier. . . . Vous ne répondez rien,
Seigneur ! vous frémissiez au seul nom de mon
pere !

Ah ! je n'exigeois pas un aveu plus sincere.

HELEenus.

D'un reproche cruel accablez moins mon cœur :
Madame , je sens trop à qui j'en dois l'aigreur.
Je vois que pour la paix le vôtre s'intéresse,
Et je crois entrevoir le motif qui le presse.
Illyrus , avec vous de concert pour la paix ,
A remis en vos mains de si chers intérêts :
Mais la guerre pour moi peut seule avoir des
charmes ,

Et je ne me nourris que de sang & de larmes ,
Je suis un furieux que rien ne peut toucher.
Ah ! Madame , est-ce à vous de me le repro-
cher ?

Si j'étois moins suspect de traverser mon frere ,
Vous m'accuseriez moins de haïr votre pere.
Je ne vous nierai pas que peut-être sans vous
Rien n'eût pu le soustraire à mon juste cour-
roux ;

Que ce même Palais , notre commun asyle ,
N'auroit été pour lui qu'un rempart inutile.
Mais peut-il avec vous craindre des ennemis ?
Les plus fiers ne sont pas ici les moins soumis.
Les cœurs , nourris de sang & de projets terri-
bles ,

N'ont

N'ont pas toujours été les cœurs les moins sen-
sibles.

Le mien éprouve enfin que les plus grands ha-
zards

Ne se trouvent pas tous sur les traces de Mars.
Dès mes plus jeunes ans enchaîné par la gloire,
Je n'ai connu d'autels que ceux de la victoire :
Mais vous m'avez appris qu'il n'étoit point de
cœur
Qui ne dût à la fin redouter un vainqueur.

ERICIE.

A cet aveu si prompt j'ai dû si peu m'attendre ;
Que l'étonnement seul m'a forcée à l'entendre.
Mon pere est en ces lieux , Seigneur ; c'est avec
lui

Qu'il falloit sur ce point s'expliquer aujourd'hui.
Je sçais pour vos vertus jusqu'ou va son estime,
Et la mienne jamais ne fut plus légitime :
Ainsi , loin d'affecter cet orgueil éclatant
Dont la fierté s'honore , & le cœur se repent ,
J'avouerais sans détour que j'ai craint votre hai-
ne ,

Et ne vous ai point vû notre ennemi sans peine :
Vous qui nous apprenez par cent faits glorieux
Qu'on peut voir des Mortels aussi grands que les
Dieux ,

Tels enfin qu'à l'amour un grand cœur inflexi-
ble

Tome II.

T

Pourroit les souhaiter pour devenir sensible.
 Mais, malgré cet avcu que j'ai cru vous devoir,
 L'estime est le seul bien qui soit en mon pou-
 voir.

Si votre amour ne peut se soumettre au silence,
 Songez qu'il doit ailleurs porter sa confiance.
 Mon pere veut vous voir : quels que soient ses
 desseins,

Vous sçavez peu fléchir, Seigneur; & je vous
 crains.

Daignez vous souvenir que ce Prince est mon
 pere;

Qu'il m'est cher encor plus que je ne lui suis
 chere;

Que jamais de son rang on ne fut plus jaloux.

Tout dépend de l'accueil qu'il recevra de vous.

Je crois, après ce mot, n'avoir rien à vous dire.
 J'en ai même trop dit, s'il ne peut vous suffire.



SCENE VI.

HELENU S *seul.*

O CIEL ! en quel état me trouvé - je ré-
 duit !

Cher espoir d'un amour qui m'avez trop séduit,
 Vous m'offrez vainement la Princesse que j'ai-
 me :

Mon cœur oubliera tout devant Néoptoleme.
 Qui, lui m'entretenir ! Et que veut-il de moi ?

Je ne sentis jamais tant d'horreur ni d'effroi.
 J'abhorre ce Tyran ; & son aspect farouche

L'emporte dans mon cœur sur l'amour qui le
 touche.

N'importe, il faut le voir : n'allons point en un
 jour

Hazarder le succès d'un malheureux amour.

Quels que soient les transports dont mon ame
 est saisie,

Je sens que les plus grands sont tous pour Ericie.
 Mais Illyrus paroît : sortons.



SCENE VII.

ILLYRUS, HELENUS,

GARDES.

ILLYRUS.

PRINCE, un moment,
J'ai besoin avec vous d'un éclaircissement.
à ses Gardes.

Gardes, éloignez-vous. Répondez - moi, mon frere.

Puis-je avec vous ici m'expliquer sans mystere?

HELENUS.

Oui, Seigneur, vous pouvez parler en liberté,

ILLYRUS,

Calmez donc les soupçons dont je suis agité.
Avec empressement vous cherchez Ericie;
Et je ne puis souffrir vos soins sans jalousie.
Vous sçavez que je l'aime, & vous n'ignorez pas
Que l'Hymen à mon sort doit unir tant d'appas,
Avec elle en ces lieux que faisiez-vous encore?
Parlez,

HELENUS.

Je lui disois, Seigneur, que je l'adore.

ILLYRUS.

Hélénus! songez-vous que vous parlez à moi,
Et qu'Illyrus un jour doit être votre Roi?

HELENUS.

Je vous obéirai quand vous serez mon maître,
Si le destin m'abaisse au point d'en reconnoître.
Jusques - là, mon amour craint peu votre pouvoir.

Je sçais jusqu'où s'étend la regle du devoir:
Mais j'ignore, Seigneur, ces tristes sacrifices
Qui font gémir un cœur en d'éternels supplices.
Le mien, qui ne connoit ni crainte, ni détour,
Regarde d'un même œil & la guerre & l'amour.
Sans le péril affreux dont le fort vous menace,
Vous verriez sur ce point jusqu'où va mon audace.

Mais Hélénus, sensible autant que généreux,
N'a jamais sçu, Seigneur, braver les malheureux.
Si l'amour vous livroit le cœur de la Princesse,
Ma fierté suffiroit pour bannir ma tendresse:
Mais si l'amour aussi daigne me l'accorder,
Jusqu'au dernier soupir je sçaurai le garder.
Adieu, Seigneur.

SCENE VIII.

ILLYRUS, GARDES.

ILLYRUS.

INGRAT, d'un orgueil qui m'offense,
 Je te ferai sentir jusqu'où va l'impuissance.
 Illyrus, tu le vois ce n'est plus un secret:
 On ose t'avouer un amour indiscret,
 Et l'on te brave encore ! Ah ! ma perte est jurée.
 Mon rival m'a fait voir qu'elle étoit assurée.
 Glaucias abandonne un fils infortuné,
 Qu'on ne braverait pas s'il n'étoit condamné.
 On me voit dans les fers avec indifférence ;
 On n'a pour mon rival que de la déférence :
 Glaucias à mes yeux le nomme son appui ;
 C'est son Dieu tutélaire, enfin c'est tout pour lui,
 Cependant, si j'en crois ma juste défiance,
 Mon pere a de ce fils supposé la naissance.
 Le mystere profond qu'il me fait de Pyrrhus,
 Un respect qu'il ne peut cacher pour Hélénus,
 Et sur ce point, malgré sa prévoyance extrême,
 Quelques mots échappés à Glaucias lui-même,
 N'éclaircissent que trop ses funestes secrets.
 Hélénus, tu n'es pas ce que tu nous parois.
 Je vois que c'est à toi que l'on me sacrifie,

Et je pourrais d'un mot mettre au hazard ta vie ;
 Mais un trait si perfide est indigne de moi ;
 Et je veux être encor plus généreux que toi.
 Puisqu'on me l'a permis, allons trouver mon
 pere.

De ses délais enfin je perce le mystere :
 Mais, sans nous prévaloir de son secret fatal,
 Montrons-nous aujourd'hui plus grand que mon
 rival.

Humilions son cœur, en lui faisant connoître
 Des sentimens d'honneur qu'il n'auroit pas peut-
 être.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

NEOPTOLEME, ERICIE.

NEOPTOLEME.

VOUS ne m'apprenez rien de cette vive ardeur,

Que je n'eusse déjà pénétré dans son cœur.

Je n'ai vû qu'une fois ce guerrier invincible,

Qu'on dit partout ailleurs si fier & si terrible:

Mais à votre aspect seul, ma fille, aussi soumis,

Qu'il paroît redoutable à tous ses ennemis.

Ainsi, sur cet amour que je prévois sincere,

Je vais vous découvrir mon ame toute entiere.

Je regne: mais combien m'a coûté ce haut rang!

Et qu'est-ce enfin qu'un Sceptre encor souillé de sang?

Prétexte à mes Sujets de recourir aux armes;

Source pour moi d'ennuis, de remords & d'alarmes.

Illyrus est vaillant; mais il n'est que soldat;

Et la seule valeur défend mal un Etat:
Héritier d'un grand Roi, trop puissant, qui peut-être,

Au lieu d'un défenseur, me donneroit un maître.
J'ai besoin d'un Héros qui, tenant tout de moi,
Trouve en mes intérêts de quoi veiller pour foi.

Hélénus, à la fois Soldat & Capitaine,
N'attend que du destin la grandeur souveraine.
En l'unissant à vous par un sacré lien,

Je m'en fais pour moi-même un éternel soutien,
Il est né généreux; & sa reconnoissance

Ne m'enviera jamais la suprême puissance.
Voilà le successeur que je me suis choisi;

Et c'est pour l'en presser que je l'attends ici.
D'ailleurs, qui mieux que lui peut engager son

pere

A sacrifier tout à ma juste colere?

Chéri de Glaucias, c'est le seul Hélénus

Qui pourra le forcer à me livrer Pyrrhus.

ERICIE.

Seigneur, sur ses projets qu'un grand Roi lui
confie,

Daignera-t-il entendre un moment Ericie?

Je n'examine point quel sera mon époux:

Son choix, vous le sçavez, ne dépend que de
vous.

Ainsi j'obéirai. Ce qui me reste à dire

C'est votre gloire ici qui seule me l'inspire.

D'un cœur rempli pour vous d'amour & de respect

Quel sentiment, Seigneur, pourroit être suspect ?
Souffrez que m'élevant jusqu'à Néoptolème,
J'aïlle, sans l'offenser, le chercher dans lui-même.

C'est l'Univers entier qui parle par ma voix,
Que j'ose interpréter pour la première fois.
Vous vous êtes vengé: le meurtre d'Æacide
Pour tout autre qu'un Roi seroit un parricide:
Mais, si vous répandez le reste infortuné,
De ce sang que les Dieux vous ont abandonné,
Les intérêts d'Etat, le Trône & ses maximes,
La politique enfin, voile de tant de crimes,
Ne feront désormais que de foibles garans
Pour vous sauver des noms qu'on prodigue aux Tyrans.

Quand même à vos desirs son fils pourroit souffrir;

Glaucias voudra-t-il qu'il regne sur l'Épire?
Que du sang de Pyrrhus il achete ma main?
D'un sang que deux grands Rois redemandent en vain?

Lui qui, pour conserver une tête si chère,
Semble avoir étouffé les sentimens d'un père?
Si vous vous attachez le grand cœur d'Hélénus,
Que peut vous importer le trépas de Pyrrhus?
Laissez vivre, Seigneur, un Prince dont la vie
D'aucun malheur pour vous ne peut être suivie.
Æacide, ennemi des Princes de son sang,

Vous força malgré vous de lui percer le flanc.
Si sa mort fut pour vous un crime involontaire,
Que son inimitié vous rendit nécessaire;
Le salut de son fils, qui peut seul l'expier,
Plus nécessaire-encor doit vous justifier:
Et vous vous attachez à la seule victime
Qui pouvoit expier, ou consumer le crime!

NEOPTOLEME.

Tant que Pyrrhus vivra, mes Sujets ennemis
À ce funeste nom se croiront tout permis;
Et le fier Hélénus, fût-il plus grand encore,
Ne me sauveroit point d'un peuple qui m'abhorre.

Les Dieux, en me livrant le superbe Illyrus,
Ont prononcé l'Arrêt du malheureux Pyrrhus.
Il m'a trop fait trembler: il est temps qu'il périsse.

Glaucias m'en refusé en vain le sacrifice.
Je ne peux qu'à ce prix arrêter ses projets,
Et fixer entre nous une constante paix.
Son cœur en gémit: mais votre Hymen, ma fille,

Unissant pour jamais l'une & l'autre Famille,
Calmera la douleur d'un Roi trop généreux,
Qui peut par cet Hymen rendre Hélénus heureux.

Que Glaucias y soit favorable ou contraire,
Du trépas de Pyrrhus rien ne peut me distraire.

Que l'Univers alors éclate contre moi.
Un crime nécessaire est pour nous une Loi.
Voulez - vous , qu'écoutant un discours témé-
raire ,

J'asservisse le Sceptre aux erreurs du vulgaire ?
Heureux , qu'à notre égard son imbécillité
Nous assure du moins de sa docilité.
A tout ce qui nous plaît c'est à lui de souscrire.
Dès que sans le troubler il nous laisse l'Empire ,
Laissons-lui des discours dont il est si jaloux ;
Ce qui fait ses vertus seroit vice pour nous.
Le Peuple , en ce qui flatte ou choque sa manie ,
Trouve de la justice , ou de la tyrannie.
Nous ne nous réglons point au gré de ses er-
reurs.

Les Dieux ont leur justice , & le Trône a ses
mœurs.

Mais Glaucias paroît : ma fille , allez m'atten-
dre.

Quel dessein le conduit ? Et que vient-il m'ap-
prendre ?



SCÈNE II.

GLAUCIAS, NEOPTOLEME.

GLAUCIAS.

SEIGNEUR, vous triomphez : Androclide
est défait.

Je ne sçais si la honte est pour vous un secret :
Mais sous vos Loix l'Épire est désormais réduite ;
Cassander l'a soumise , ou plutôt l'a détruite.

Je ne vous cache point les pertes que je fais ,
Et je vous viens moi-même annoncer vos suc-
cès.

Le Destin vous élève , & le Ciel m'humilie.
J'ai commandé long-temps , aujourd'hui je sup-
plie.

Voyons l'usage enfin , qu'en nos succès divers ,
Vous ferez du triomphe , & moi de mes revers.
L'infortuné Pyrrhus n'est plus pour vous à crain-
dre.

Sans être trop humain , je crois qu'on peut le
plaindre.

La pitié , sur ce point , dans un cœur irrité
N'a pas même besoin de générosité.

J'ai protégé sans fruit ce Prince déplorable.
Tout s'arme contre lui , tout vous est favorable ;

Mais vous connoissez trop ma constance & ma
foi,

Pour croire que le fort soit au-dessus de moi.
Je ne vous parle point d'une vaste puissance
Qui vous fit si long-temps éprouver ma ven-
geance.

A peine votre cœur se feroit satisfait,
Que vous sçauriez assez quel en seroit l'effet.
Regnez donc, puisqu'ainsi le Destin en ordonne:
Sans remords, & sans droit, gardez une Cou-
ronne

Qu'un autre nommeroit le prix de vos forfaits,
Que je vais cependant consacrer par la paix.
Je rends à Cassander la Macedoine entiere:
Tout ce que j'ai conquis sera votre frontiere.
Je n'armerai jamais en faveur de Pyrrhus,
Et je consens enfin à l'hymen d'Illyrus.
Je fais plus: je promets, Seigneur, que votre vie
Jamais de mon aveu ne sera poursuivie;
Qu'à Pyrrhus je tairai son nom & ses ayeux:
J'en jure par ce fer, j'en jure par les Dieux.
J'ai tout dit: répondez.

NEOPTOLEME.

Où donc est l'avantage
D'une paix dont Pyrrhus ne feroit point le gage?
Il est vrai que mon sort, Seigneur, a bien changé:
Mais, pour vous craindre moins, en suis-je plus
vengé?

L'Epire en fera-t-elle à mes Loix plus soumise?
Mes jours plus à couvert d'une lâche entreprise?
Si Pyrrhus se connoît, pourra-t-il oublier
Que son pere fut Roi, qu'il eut un meurtrier;
Qu'il vit, & qu'entre nous un coup irréparable
Doit opposer sans cesse un vengeur au coupable?
Malgré les nœuds du sang dont nous sortions
tous deux,

Il fallut m'immoler un Roi trop soupçonneux:
Je ne m'en cache point. Si c'est un parricide,
On ne doit l'imputer qu'aux rigueurs d'Æacide.
Son Trône, après sa mort, étoit le seul abri
Que je pusse choisir à mon honneur flétri.
Je ne vis qu'un bandeau qui pût sauver ma tête.
La force en fit le droit; un meurtre, la conquête;
Il est vrai: mais combien de Trônes sont rem-
plis

Par les usurpateurs qui s'y font établis?
Votre ayeul en fut un: j'en nommerois mille
autres,
Qui n'eurent pour regner d'autres droits que les
nôtres.
Quoi qu'il en soit, Seigneur, je demande Pyr-
rhus,

Et ne peux qu'à ce prix relâcher Illyrus.
De vos soins vertueux outrez moins la chimere;
Et ressouvenez-vous que vous êtes son pere;
Que s'il périt, c'est vous qui le voulez ainsi;
Que c'est vous, plus que moi, qui l'immolez ici;
Enfin que c'est vous seul qui m'imposez un crime

Que la nécessité va rendre légitime.
 Vous m'entendez, Seigneur : adieu. Point de
 trairés
 Si du sang de Pyrrhus vous ne les cimentez.

GLAUCIAS.

Ah ! cruel, arrêtez : puisqu'il vous faut un gage,
 Si c'est peu de ma foi, prenez-moi pour ôtage.
 Je suis prêt de vous suivre en ces mêmes climats,
 Où j'ai porté cent fois la flamme & le trépas.
 Si ce n'est pas assez de vous céder un Trône,
 Prenez encor le mien, & je vous l'abandonne.
 Mais ne réduisez point un Prince vertueux
 A trahir en Pyrrhus son honneur & ses Dieux.
 Quand je reçus ce Prince échappé de vos ar-
 mes,
 Son berceau fut long-temps arrosé des mes lar-
 mes :
 Je regardai Pyrrhus comme un présent divin
 Que le Ciel m'ordonnoit de cacher dans mon
 sein.
 Enfin, Pyrrhus m'est plus que si j'étois son pere.
 Je répondrois aux Dieux d'une tête si chere.
 Les sermens les plus saints ont répondu de moi ;
 Et je mourrois plutôt que de trahir ma foi.
 Il n'est fils ni sujets que je ne sacrifie
 Au soin de conserver sa déplorable vie.

NEOPTOLEME,

NEOPTOLEME.

Hé bien, vous pouvez donc, au sortir de ce lieu,
 Aller dire à ce fils un éternel adieu.

GLAUCIAS.

Pour dérober ce fils à ta main meurtrière,
 Je me suis abaissé jusques à la prière :
 Mais c'est trop honorer un lâche tel que toi,
 Que de lui témoigner le plus léger effroi.
 Je brave ta fureur, si tu braves ma plainte.
 Un monstre doit causer plus d'horreur que de
 crainte.
 Délivre, ou perds mon fils, je le laisse à ton
 choix.
 Et je cours l'embrasser pour la dernière fois :
 Oui, barbare, je vole à cet adieu funeste.
 Mais toi, tremble en songeant au vengeur qui
 me reste.



SCENE III.

NEOPTOLEME *seul.*

DANS quel étonnement laisse-t-il mes esprits !

Peut-on jusqu'à ce point abandonner un fils !

Est-ce férocité, vertu, devoir, courage ?

De quel nom appeller ce bizarre assemblage !

Quel oubli de soi-même ! Et quel mélange affreux

De père sans tendresse, & d'ami généreux !

Dépouille-t-on ainsi les entrailles de père ?

Quelles sauvages mœurs ! ou plutôt quel mystère !

Je l'ai trop admiré sur sa fausse vertu.

De soins bien différens un père est combattu.

Glaucias m'abusoit ; & son indifférence

Pour un fils sur qui va retomber sa vengeance,

Me fait voir où mon bras doit adresser ses coups.

Je reconnois enfin l'objec de mon courroux.

Il est entre mes mains : le Prince d'Illyrie

N'est autre que Pyrrhus que l'on me sacrifie.

Puis-je en douter encor ? Mais je vois Hélénius.

J'éclaircirai bientôt mes soupçons sur Pyrrhus,

SCENE IV.

HELENUS, NEOPTOLEME.

NEOPTOLEME.

HEROS, dont les exploits font revivre
Alexandre,

Ou plutôt qui semblez renaître de sa cendre ;

Qui, jeune encor, osez faire voir aux humains,

Qu'on peut même prétendre à de plus hauts des-
tins.

Souffrez qu'un ennemi sorti du sang d'Achille,

Sang qui n'offrit jamais un hommage servile,

S'acquitte cependant des innocens tributs

Que tout cœur généreux doit rendre à vos ver-
tus.

Lè mien, quoiqu'irrité d'une guerre inhumaine,

Vous partagera long-temps son estime & sa hai-
ne :

Mais l'estime eut toujours de quoi la surpasser ;

Et ce que l'une a fait, l'autre veut l'effacer.

J'ai proposé la paix, & la main d'Éricie ;

Je l'ai moi-même offerte au Prince d'Illyrie.

Pouvois-je présumer que ses foibles attraits,

D'un triomphe plus beau comblant tous mes
souhais,

Subjuroient, Seigneur, un guerrier intrépide
 Qui de nouveaux lauriers paroît toujours avide.
 C'est à lui que je parle, & je n'ai pas besoin
 De rappeler ses traits & son nom de plus loin.
 Daignez me confirmer un amour qui me flatte.
 Les momens nous sont chers; il est temps qu'il
 éclate.

Seigneur, c'est un aveu que j'exige de vous,
 Et je n'en puis entendre un qui me soit plus doux.

HELENUS.

Les charmes d'Ericie, & tout ce qu'elle inspire
 En disent plus, Seigneur, que je n'en pourrois
 dire.

Heureux si les vertus dont vous m'avez flatté
 Lui paroïssent d'un prix digne de sa beauté.
 Il est vrai que je l'aime, & n'en fais point mystère;

J'ai cru même devoir l'avouer à mon frere:
 Mais Glaucias l'ignore; & du don de ma foi
 Je ne puis disposer sans l'aveu de mon Roi.
 Mon cœur, indépendant du pouvoir arbitraire,
 Se livre sans contrainte à ce qui peut lui plaire:
 Mais cette liberté n'étend pas son pouvoir
 Jusqu'à braver les loix d'un trop juste devoir.
 Je fais gloire du mien; & jamais pour un pere
 Amour ne fut plus grand, ni respect plus sincere:
 Mais c'est moins en sujet que je lui suis soumis,
 Que par des sentimens qui sont plus que d'un fils,

NEOPTOLEME.

S'il est vrai qu'Hélenus brûle pour Ericie,
 Prince, je répons d'elle, & du Roi d'Illyrie.
 Glaucias vous chérit, & verra sans regret
 Le choix que mon estime & votre amour ont
 fait.

Quel successeur plus grand & plus digne d'Achille
 Pouvois-je présenter à l'Epire indocile?
 Qu'il m'est doux de pouvoir, en couronnant vos
 feux,
 Rendre à la fois ma fille & mes sujets heureux!

HELENUS.

Cessez de vous flatter d'une espérance vaine,
 Glaucias à la paix peut immoler sa haine;
 Mais ne souffrira point que je sois possesseur
 D'un Trône dont Pyrrhus est le seul successeur.
 Nos malheurs, il est vrai, vous en ont rendu
 maître,
 Et tant que vous vivrez vous pourrez toujours
 l'être.

Je doute cependant qu'on vous laisse jamais
 Le droit d'en disposer au gré de vos souhaits.
 Mon hymen, ou celui du Prince d'Illyrie,
 Pourra vous garantir & le Sceptre & la vie.
 Mais Pyrrhus, après vous reprenant tous ses
 droits,

A l'Épire, Seigneur, doit seul donner des loix
Qui peut lui disputer alors ce diadème ?

Et malgré mon amour, sçavez-vous si moi-même

Je pourrois consentir à l'en voir dépouiller,
Et d'un Trône usurpé ma gloire se fouiller ?

NEOPTOLEME.

Et quel est donc le but de la paix qu'on demande,

S'il faut que de Pyrrhus ma couronne dépende ?

Je n'aurai donc vaincu que pour être soumis,

Et que pour voir sur moi regner mes ennemis ?

Que pour voir un Hymen qui dépouille ma fille

Comme une grace encor qu'on fait à ma Famille ?

Le fort, en remettant la victoire en nos mains,
Nous a fait concevoir de plus nobles desseins.

HELENU S.

Oui, vous avez vaincu : mais l'honneur & la gloire

Ne suivent pas toujours le char de la victoire :

Il en est qu'on ne doit imputer qu'au hazard.

La vôtre est de ce rang : le fort vous en fit part,

Et l'arracha des mains d'un ennemi terrible,

Dont vous n'aviez pas cru la défaite possible.

Si mon sang répandu vous a fait triompher,

Ce n'est pas vous du moins qui le fîtes couler,

Le fort à mes pareils peut garder un outrage :
Mais l'on n'obtient sur eux de parfait avantage
Qu'on ne les ait privés de la clarté du jour ;
Ou l'on n'en peut trop craindre un funeste retour.

Seigneur, je vous ai dit que j'aimois la Princesse,
Ses charmes peuvent seuls égaler ma tendresse.

Mais je n'ai désiré que son cœur & sa main.

Ma valeur peut lui faire un assez haut destin,

Sans que j'aie à Pyrrhus ravir un diadème,

Qui déshonoreroit votre fille elle-même.

Pour vous, qui vous osez déclarer mon vainqueur,

Montrez des sentimens dignes de tant d'honneur.

NEOPTOLEME.

Je vois bien qu'il est temps que je me fasse entendre,

Et que vous sçachiez, vous, ce que j'ose prétendre.

Je ne sçai de quel prix Ericie est pour vous :

Mais, si de l'obtenir votre amour est jaloux,

Si sa main est un bien qui vous semble si rare,

Il faut qu'à me servir votre cœur se prépare.

Je demande Pyrrhus ; ma fille est à ce prix :

Tout autre n'est pour moi que refus, ou mépris.

Voilà ce que de vous exige ma vengeance.

Vous, qui sur Glaucias avez toute puissance,

Portez-le dès ce jour à remplir mes souhaits ,
Ou déterminez-vous à ne nous voir jamais.

HELENUS.

Vous-même eussiez en vain tenté cette entrevûe ;
Sans les soins d'Ericie à qui seule elle est due.
Mais , sur cet entretien si l'on m'eût pressenti ,
Un mépris éternel m'en auroit garanti.
Barbare , voilà donc le fruit de votre estime ?
Un hymen , qui pour dot m'apporteroit un crime ?

Dès qu'il faut s'allier à vous par un forfait ,
Gardez à Cassander ce funeste bienfait ,
Et ne vous vantez plus d'être du sang d'Achille.
Ce sang , qui fut toujours en Héros si fertile ,
Ne pouvoit inspirer des sentimens si bas.
Vous en êtes souillé ; mais vous n'en sortez pas.
Si je pouvois penser que la jeune Ericie
Eût reçu vos penchans de vous avec la vie ;
Ce ne seroit pour moi qu'un objet plein d'horreur.

Cruel , si vous voulez lui conserver mon cœur ,
Déguisez mieux du moins cet affreux caractère
Qui me seroit rougir de vous nommer mon pere.
Montrez-moi des vertus qui vous fassent aimer ,
Et qui dans mon amour puissent me confirmer.
Ce n'est pas votre rang , c'est la vertu que j'aime :

Sans elle vous m'offrez en vain un diadème.

Duffiez-

Duffiez-vous m'élever à des honneurs divins ,
Je vous préférerois le plus vil des humains.
Je me vois à regret forcé de vous confondre :
Mais vous deviez prévoir ce que j'ai dû répondre.

NEOPTOLEME.

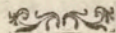
Hé bien , Prince , suivez ces transports généreux :
Mais ressouvenez - vous que pour vous rendre
heureux
J'ai voulu pénétrer jusqu'au fond de votre ame ,
Et voir ce que pour nous oseroit votre flamme ;
Car sans votre secours je serai satisfait.
Vous m'avez de Pyrrhus fait en vain un secret.
Il est en mon pouvoir : c'est Illyrus lui-même ,
Que son triste destin livre à Néoptoleme.

HELENUS.

Qui , lui Pyrrhus , Seigneur ! Mais , non , pensez-y bien.

NEOPTOLEME.

Adieu : vous-même ici pesez notre entretien.
Je n'oublierai jamais un refus qui me blesse ;
Et j'en vais de ce pas instruire la Princesse.



SCENE V.

HELENUS *seul.*

AH! Tyran! de quel trait viens-tu frapper
mon cœur!

Vertu, dont les transports me coûtent mon bon-
heur,

Pour le prix de t'avoir sacrifié ma flamme,
Sauve-moi des regrets qui déchirent mon ame:
Tourne vers mon rival mes soins & ma pitié,
Et ranime pour lui ma première amitié.

Illyrus est Pyrrhus! Mais d'où vient que mon
pere

M'en a fait si long-temps un barbare. mystere?
M'auroit-il soupçonné d'être moins généreux,
Et moins touché que lui du sort d'un malheu-
reux?

Hélas! quoi qu'il ait fait pour défendre sa vie,
Tout ce qu'il a perdu valoit-il Ericie?
C'est Pyrrhus qui me l'ôte, & par un sort fatal
Je suis réduit encor à pleurer mon rival!
Allons trouver mon pere, & cessons de nous
plaindre.

Etrouffons sans regret des feux qu'il faut éteindre,
Voilà des ennemis dignes de mon courroux,

Le triomphe du moins en est beau, s'il n'est
doux.

Héros, qui pour tout bien recherchez la vic-
toire,

Qu'un peu de sang perdu couvrit souvent de
gloire,

Pour en sçavoir le prix, c'est peu d'être guerrier;
Il faut avoir un cœur à lui sacrifier,

Fin du second Acte.

 ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERICIE, ISMENE.

ERICIE.

TU combats vainement mon désespoir funeste.

La plainte, chere Ismene, est tout ce qui me reste.

Laisse-moi le seul bien des cœurs infortunés ;
Que sous d'indignes fers l'Amour tient enchaînés,

Lieux témoins de ma honte & d'un perfide hommage,

Payé de tout mon cœur, & suivi d'un outrage ;
Lieux où j'ai cru soumettre un Héros à mes loix,
Hélas ! je vous vois donc pour la dernière fois,
Pardonne ces transports à mon ame éperdue.

On me méprise, Ismene, & la paix est rompue ;
Nous reverrons bientôt, l'acier cruel en main ;
Fondre dans nos Etats un guerrier inhumain ;

TRAGÉDIE. 245

Et pour comble de maux, il faut partir, Ismene,
Sans pouvoir contre lui faire éclater ma haine.
Je fais pour le trouver des souhaits superflus :
Inutiles transports ! Je ne reverrai plus
Ce cruel Héléus que ma raison abhorre,
Que ma gloire déteste, & que mon cœur adore.
Ismene, je le vois. Ah ! mortelles douleurs !
Je succombe, & n'ai plus que l'usage des pleurs.
Fuyons : n'exposons point au mépris d'un barbare
Les foiblesses d'un cœur où la raison s'égare.

 SCENE II.

HELENUS, ERICIE, ISMENE.

HELENUS.

PRE's de voir succéder, peut-être pour
jamais,
Les horreurs de la guerre aux douceurs de la
paix,
Dans ce triste moment, où votre ame irritée
Contre un infortuné n'est que trop excitée,
M'est-il encor permis d'offrir à vos beaux yeux
Un amant qui ne peut que vous être odieux ?
Si je ne vous croyois généreuse, équitable,
Madame, je craindrois de paroître coupable :

Mais que peut craindre un cœur qui remplit son
devoir ?

Et qu'ai-je à redouter que de ne vous plus voir ?

Je ne vous dirai point que je vous aime encore.

Malgré ce que j'ai fait, mon ame vous adore.

Mes refus m'ont privé de l'espoir le plus doux ;

Mais n'ont point étouffé ma tendresse pour vous.

D'un rigoureux honneur déplorable victime,

Tendre Amant sans foiblesse, & coupable sans
crime,

D'un vertueux effort touché sans repentir,

Mon cœur sent cependant tout ce qu'il peut sen-
tir ;

Et si pour exciter le vôtre à la vengeance,

Ma générosité lui parut une offense,

S'il a pû souhaiter de me voir malheureux ;

Non, jamais le Destin n'a mieux rempli vos
vœux.

ERICIE.

Que parlez-vous ici de haine & de vengeance ?

Non, ne redoutez rien de mon indifférence.

Quel désespoir éclate, ou que soupçonnez-vous,

Pour oser vous flatter d'un instant de courroux ?

Cessez de vous troubler d'une frayeur si vaine.

C'est supposer l'amour que de craindre la haine :

Mais jusques-là mon cœur ne sçait point s'en-
flammer.

C'est aux Amans chéris, Seigneur, à s'allarmer,

HELENUS.

Je sçais que je dois peu ressentir leurs allarmes.
Je craignois d'avoir fait une injure à vos char-
mes :

Mais au ressentiment si mon cœur s'est mépris,

C'est qu'il se crut toujours au-dessus du mépris.

Ce n'est pas se flatter que de craindre, Madame.

Jamais un faux orgueil n'a corrompu mon ame.

La vertu seule y mit une noble fierté,

Que l'amour laisse agir même avec dignité ;

Qui n'a fait aujourd'hui que ce qu'elle a dû faire.

Heureux d'être un objet peu digne de colere,

Qui, n'osant me flatter de l'honneur d'être aimé,

Crois mériter du moins celui d'être estimé.

Madame, je vois trop qu'un récit peu fidele

M'a fait de mon devoir une lâche querelle.

Mais, si votre courroux vous paroît trop pour

moi,

Songez qu'ici le mien doit causer de l'effroi.

Ceux qui de mes refus ont noirci l'innocence

En recevraient bientôt la juste récompense,

Si mon amour pour vous ne daignoit retenir

Un bras qui n'est souvent que trop prompt à

punir.

Malgré tous vos mépris je sens que je vous aime :

Mais je n'ai jamais tant haï Néoptolème.

Si jamais votre cœur a pû trembler pour lui,

Dans les murs de Byfance arrêtez-le aujourd'hui,

Je fouscris à la paix : qu'on me rende mon frere;
 Osez le demander vous-même à votre pere.
 Prévenez sur ce point un Amant furieux,
 Qui hors vous, n'aura rien de sacré dans ces
 lieux.

ERICIE.

Cruel, c'est donc ainsi que votre amour s'ex-
 prime ?

Voilà ce feu si beau qui pour moi vous anime,
 Et l'hommage d'un cœur qui ne se donne à moi,
 Que pour remplir le mien de douleur & d'effroi !
 On m'aime ; & cependant il faut que je fléchisse.
 On m'adore ; & c'est moi qui dois le sacrifier.
 Il faut de mon devoir que j'étouffe la voix,
 Et que de mon Amant je subisse les loix.
 De l'amour suppliant l'orgueil a pris la place ;
 Et je vois à ses soins succéder la menace,
 Les refus, les mépris, la fierté, la terreur.
 Vos transports les plus doux ne sont que de fu-
 reur.

Impétueux Amant, dont l'ardeur téméraire
 Ne déclare les feux qu'en déclarant la guerre,
 Inspira-t-on jamais l'amour par la frayeur ?
 C'est ainsi qu'Hélénus se rend maître d'un cœur.
 Il ordonne en tyran ; il faut le satisfaire.
 Barbare, ma fierté vous devoit le contraire :
 Je devois n'écouter que mon juste courroux :
 Mais je veux me venger plus noblement de vous.

Je veux qu'en gémissant Hélénus me regrette,
 Et qu'il sente du moins la perte qu'il a faite.
 Il ne tenoit qu'à vous de faire mon bonheur :
 L'Amour à cet espoir ouvroit déjà mon cœur :
 Heureuse de pouvoir offrir un diadème,
 Sans rechercher en vous d'autre bien que vous-
 même.

Je ne me vengerai de vos refus honteux,
 Qu'en vous faisant rougir de mes soins géné-
 reux.

Puisque vous le voulez, je vais trouver mon
 pere,

Tenter, pour le fléchir, les pleurs & la priere.
 Je vais pour vous, ingrat, tomber à ses genoux,
 Et faire ce qu'en vain j'attends ici de vous.

SCENE III.

HELENUS seul.

O DEVOIR ! ta rigueur est-elle satis-
 faite ?

Vois ce qui m'est offert, & ce que je rejette.
 Quels bienfaits de ta part me feront oublier
 Ce que tu m'as forcé de te sacrifier ?
 Ah ! Pyrrhus ! que le soin de défendre ta vie
 Sera d'un prix cruel, s'il en coûte Ericie !

Mais on vient : c'est lui-même. Hélas ! pour
m'attendrir,
Que d'objets à la fois viennent ici s'offrir !

SCENE IV.

HELENUS, ILLYRUS;

GARDES.

ILLYRUS.

SEIGNEUR : car je ne sçais si je parle à mon
frere ;

Tant le sort entre nous a jetté de mystere.
Quoi qu'il en soit, avant que de quitter ce lieu,
J'ai cru devoir vous dire un éternel adieu,
Après avoir reçu ceux du Roi d'Illyrie,
Dont je suis plus touché que de sa barbarie.
Quel autre nom donner à sa rigueur pour moi,
Quand je n'y trouve plus mon pere, ni mon
Roi ?

Par quel malheur son fils a-t-il cessé de l'être ?
Ai-je déshonoré celui qui m'a fait naître ?
Quel est donc ce Pyrrhus, pour lui d'un si haut
prix ?
Encor si c'étoit vous, j'en ferois moins surpris.

Seigneur, vous soupirez ; je vois couler vos lar-
mes.

Ces pleurs me causeroient de mortelles allarmes,
Si mon cœur étoit fait pour sentir de l'effroi.
Il s'émeut cependant de tout ce que je voi.
Une douleur si noble a de quoi me surprendre :
Ce n'est pas d'un rival que j'eusse osé l'attendre,
Ni me flatter qu'il dût être si généreux,
Lorsque tout abandonne un Prince malheureux.
Non qu'à votre vertu j'eusse fait l'injustice
De croire votre amour de ma perte complice :
Mais, si je n'ai rien craint de votre inimitié,
Je n'en attendois pas non plus tant de pitié.

HELENUS.

Seigneur, quelques transports qu'une maîtresse
inspire,
La gloire & le devoir ont aussi leur empire.
Entre ce qui me plaît, & ce que je me dois,
L'honneur seul a toujours déterminé mon choix.
J'en'ai pas, dans les soins d'une ardeur qui m'est
chere,
Perdu le souvenir de mon malheureux frere ;
Et dût-il me haïr, même sans m'estimer,
Ses malheurs suffisoient pour me le faire aimer.
Je vois avec douleur le sort qu'on vous prépare,
Sans oser cependant immoler un barbare.
Ce palais est rempli de Chefs & de Soldats,
Qu'un ordre redoutable attache sur mes pas,

Le fier Lyfimachus, jaloux de sa puissance ;
Ne laisse à mon courroux nul espoir de vengeance ;

Et si je n'en craignois un funeste succès,
J'aurois bientôt troublé l'asyle de la paix.
Mais la peur d'exposer la tête de mon pere
Me fait en frémissant étouffer ma colere ;
Et l'horreur de vous voir dans des fers odieux
La porte a des accès quelquefois furieux.
J'ose tout, je crains tout, sans sçavoir qu'entre-

prendre :

Je plains même Pyrrhus, & voudrois le défendre :

Heureux, si son secret fût resté dans l'oubli,

ILLYRUS.

Vous n'êtes pas le seul qui le sçachiez ici,
A qui ce Pyrrhus doit encor plus qu'il ne pense :
Mais on veut lui garder un généreux silence :
Et pour sauver ses jours on fait plus aujourd'hui,
Que jamais Glaucias n'osa faire pour lui,
Lorsque tout engageoit à le faire connoître.

HELENUS.

Ah ! laissons ce Pyrrhus, Seigneur, quel qu'il
puisse être.
Pénétré de son sort jusqu'au saisissement,
Mon cœur n'a pas besoin d'autre éclaircissement.

Je ne connois que vous en ce moment funeste,
Où le rival s'oublie, & l'ami seul vous reste.
Mais Glaucias paroît : retirez-vous, Seigneur.
Votre aspect ne seroit qu'irriter sa douleur.
Daignez la respecter dans un malheureux pere ;
Et me laisser le soin d'une tête si chere.

ILLYRUS.

Non, non, ce seroit trop en exiger de vous,
Je vous exposerois, Seigneur, à son courroux,
Pour la dernière fois souffrez que je le voie.

SCENE V.

GLAUCIAS, ILLYRUS, HELENUS ;

GARDÉS.

GLAUCIAS *dans le fond du Théâtre.*

DI E U X cruels, dont sur moi la rigueur se
déploie,

Si rien à la pitié ne vous peut émouvoir,
Jouissez de mes pleurs & de mon désespoir.
Que vois-je ! quels objets ! les deux Princes en-
semble !

Ah ! que d'infortunés le sort ici rassemble !

à *Illyrus.*

Que cherchez - vous , mon fils , en ces funestes lieux
Où tout doit désormais vous paroître odieux ,
Où vous devez me fuir & m'abhorrer moi-même ?

ILLYRUS.

Vous n'en êtes pas moins , Seigneur , tout ce que j'aime.

A mon frere, il est vrai, je me plaignois de vous,
Et j'en eusse attendu des sentimens plus doux.
Jé suis touché de voir en ce moment terrible,
Que mon rival soit seul à ma perte sensible.
Hélas ! qui fut jamais plus à plaindre que moi ?
Méprisé d'Ericie , & peu cher à mon Roi ;
C'est un Prince sorti d'une race étrangere ,
Qui l'emporte sur moi dans le cœur de mon pere.

Je ne condamne point sa générosité :
Mais l'effort en devoit être plus limité.
La gloire n'admet point de si grands sacrifices ;
Et ce n'est point à moi d'illustrer ses caprices ,
Victime des transports d'un chimérique honneur ,
Sans avoir d'autre crime ici que mon malheur.
Ce reproche cruel, dont votre cœur s'offense,
Ne regarde, Seigneur, que votre indifférence.
Je ne puis voir mon pere abandonner son fils

Sans soupçonner pour moi d'injurieux mépris.
Voilà les seuls regrets dont mon ame est faisie ;
Et j'en suis plus touché que de perdre la vie :
Mais je n'en ai pas moins souhaité vous revoir.

GLAUCIAS.

Illyrus , mon seul bien & mon unique espoir ,
Ah ! si c'est ton amour qui vers moi te rappelle ;
Ne m'en refuse point une preuve nouvelle.
Viens, mon fils , dans les bras d'un pere infortuné ,

Dont le cœur ne t'a point encore abandonné :
Viens te baigner de pleurs qui couleront sans cesse ,

Et ne m'accuse point de manquer de tendresse.
Mon fils , je t'aime encor tout ce qu'on peut aimer ,

Et je te connois trop pour ne pas t'estimer.
Tes reproches honteux, dont ma gloire murmure,
Outragent plus que moi le sang & la nature.
Mon cœur de ses retours n'est que trop combattu ;

Et je n'ai plus d'espoir que ta propre vertu.
Loin de déshonorer mon auguste vieillesse ,
Aide-moi de mon sang à dompter la foiblesse.
Le malheureux Pyrrhus est maître de ma foi :
Je ne suis pas le sien ; & ta vie est à moi.
Fais voir, par les efforts d'une vertu suprême ;
La victime au-dessus du sacrifice même.

Adieu : sois généreux autant que je le suis;
Te pleurer & mourir , est tout ce que je puis.

ILLYRUS.

Oui , je vous ferai voir , par un effort insigne ,
De quel amour , Seigneur , Illyrus étoit digne :
Que ce fils malheureux , sans le faire éclater ,
Des plus rares vertus auroit pu se flatter :
Qu'il sçait du moins mourir & garder le silence ,
Quand son propre intérêt peut - être l'en dis-
pense.

Je pourrois d'un seul mot éviter mon malheur :
Mais ce mot échappé vous perceroit le cœur.
C'est dans le fond du mien qu'enfermant ce my-
stere ,

Je vais sauver Pyrrhus, votre gloire , & me taire.
Adieu , cher Hélénus : vous apprendrez un jour
Si j'avois mérité de vous quelque retour.



SCENE

SCENE VI.

GLAUCIAS, HELENUS.

HELENUS.

SEIGNEUR , de ce discours que faut-il que
je pense ?
Sur quoi le Prince ici vante-t-il son silence ?

GLAUCIAS.

Ah ! mon fils , ce secret ne regarde que moi :
Mais il a d'un seul mot glacé mon cœur d'effroi.
Hélas ! que de son sort mon ame est attendrie !
Pyrrhus , que de vertus ma foi te sacrifie !

HELENUS.

Le Prince va , dit-il , se perdre pour Pyrrhus :
Et c'est lui cependant sous le nom d'Illyrus ,
Si j'en crois les soupçons du Tyran de l'Epire.
Seigneur , de ce secret vous pouvez seul m'inf-
truire.

Mon respect m'a forcé de cacher jusqu'ici
Les desirs que j'avois de m'en voir éclairci :
Mais , s'il a triomphé de mon impatience ,

Je rougis à la fin de votre défiance.
Si jamais votre cœur fut sensible pour moi ;
Si mon amour pour vous a signalé ma foi ;
Si j'ai pu m'illustrer en marchant sur vos traces ,

Et par quelques exploits sçû mériter des grâces,
Du sang que j'ai perdu je n'exige qu'un prix.
Est-il vrai qu'Illyrus ne soit point votre fils ?

GLAUCIAS.

Je ne suis point surpris qu'un lâche cœur soup-
çonne

Qu'Illyrus soit Pyrrhus, dès que je l'abandonne :
Mais vous, jusqu'à ce jour élevé dans mon sein ,
Vous à qui des vertus j'applanis le chemin ,
Que j'instruisis d'exemple , auriez - vous osé
croire

Que d'une lâcheté j'eusse souillé ma gloire ?
Non, mon cher Hélénius : ce fils abandonné
N'en est pas moins celui que les Dieux m'ont
donné.

Et plutôt au fort cruel qu'il eût un autre pere ?

HELENUS.

Vous n'éclaircissez pas , Seigneur , tout le my-
stere.

GLAUCIAS.

Prince , c'est trop vouloir pénétrer un secret.
Offrez à ma douleur un zele plus discret ,
Et n'en exigez pas plus que je n'en veux dire,

HELENUS.

C'en est assez pour moi , Seigneur , je me retire,
Satisfait qu'Illyrus soit toujours votre fils ;
Et je vais de ce pas trouver les ennemis.

GLAUCIAS.

Ah ! cruel ! arrêtez : qu'allez-vous entrepren-
dre ?

HELENUS.

Ce que de ma vertu mon frere doit attendre.
Je cours le dérober à son sort inhumain ,
Ou mourir avec lui les armes à la main ;
Et je n'écoute plus, dans l'ardeur qui me guide,
Que la soif de verser le sang d'un parricide.

GLAUCIAS.

Barbare , immole donc le mien à ta fureur :
Cours exposer ma vie , & me perdre d'hon-
neur.

HELENUS.

Ah ! vous ne craignez pas , Seigneur , pour votre vie.

Ce n'est pas - là l'effroi dont votre ame est saisie :

Elle est trop au-dessus d'une lâche frayeur.

Pyrrhus, le seul Pyrrhus occupe votre cœur.

Indifférent pour nous , pour lui plein de tendresse ,

Voilà pour m'arrêter le motif qui vous presse ,

Et l'unique frayeur qui vous trouble aujourd'hui.

N'avons - nous pas assez versé de sang pour lui ?

S'il est reconnoissant , que veut-il davantage ?

Je sçai qu'à le sauver votre foi vous engage ;

Que vous lui devez même une sainte amitié :

Mais que lui dois-je moi , qu'une simple pitié ,

Qui doit céder aux soins de conserver mon frere ?

Hé bien ! qu'à vos deux fils votre honneur le préfère.

Consacrez à jamais ces transports vertueux ,

Et me laissez le soin de nous sauver tous deux :

Que Pyrrhus avec nous vienne aussi se défendre ,

S'il est digne du sang que vous laissez répandre.

Et de quelle vertu l'ont enrichi les Dieux ,

Pour vous rendre , Seigneur , le sien si précieux ?

Je ne sçais : mais je crains que le grand nom d'Achille

Ne soit pour lui d'un poids plus onéreux qu'utile :

Que sans honneur ses jours ne se soient écoulés.

GLAUCIAS.

Ah ! si vous connoissiez celui dont vous parlez ,
Vous changeriez bientôt de soins & de langage ,

Et je verrois mollir ce superbe courage.

HELENUS.

Seigneur , à ce discours , c'est trop me le cacher :

Je dois de votre sein désormais l'arracher.

GLAUCIAS.

Quoi ! ce même Hélénus que l'Univers admire ,
Et dont les Dieux sembloient lui désigner l'Empire ,

L'ennemi des Tyrans , l'amî des malheureux ,
Flétrit en un seul jour tant de jours si fameux ,
Et me demande à moi le sang d'un misérable !

Ah ! Dieux ! de ces horreurs me croyez - vous capable ?

Non , vous ne m'imputez ces lâches mouvemens,

Que pour vous délivrer de mes empressements.
C'est le droit d'un refus acquis par une offense,
Et dont à vos remords je laisse la vengeance.
Ce jour , qu'on croit des miens avoir flétri le cours ,

Est peut - être , Seigneur , le plus beau de mes jours.

A ce même Pyrrhus j'ai fait un sacrifice ,
Qui fera pour mon cœur un éternel supplice ,
Et dont mon amour seul connoissoit tout le prix.

Mais en vain aux refus vous joignez le mépris.
Si vous voulez calmer la fureur qui m'agite ,
Cessez de retenir un secret qui m'irrite ;
Ou de sang & d'horreurs je vais remplir ces lieux.

Ah ! mon fils ! étouffez ces desirs curieux ;
Et Pyrrhus puisse-t-il pour jamais disparaître.

Je commence, Seigneur, à ne me plus connoître.
Il embrasse avec violence les genoux de Glaucias.
Pour la dernière fois j'embrassé vos genoux.

Ah ! quel emportement ! ç'en est trop , levez-vous.

Reconnoissez Pyrrhus à ma douleur extrême.

Achevez.

Je me meurs. . . malheureux ! c'est vous-même.

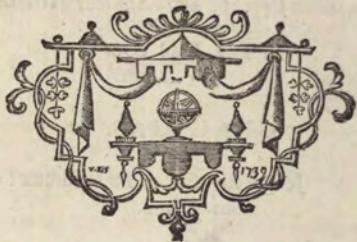
Seigneur , ç'en est assez , & je suis satisfait.

Il veut se retirer , Glaucias l'arrête.
Arrêtez , Prince ingrat : quel est donc le projet
Qu'en ce triste moment votre fureur médite ?
Non , ce n'est pas ainsi , Seigneur , que l'on me quitte.

Je n'en conçois que trop à vos yeux enflam-
més :

Mais je verrai bientôt, cruel, si vous m'aimez.

Fin du troisième Acte.



ACTE

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

PYRRHUS, ANDROCLIDE,

CYNEAS.

ANDROCLIDE.

ENFIN il m'est permis, Seigneur, de vous
connoître,

Et d'oser embrasser les genoux de mon Maître.
Dieux ! quel ravissement ! Quelle douceur pour
moi

De trouver un Héros dans le fils de mon Roi !
Mais de ce bien si doux que vous troublez la
joie,

Par les transports secrets où je vous vois en
proie !

Glaucias à son tour accablé de douleur
Semble plus que jamais ressentir son malheur.
Seigneur, daignez calmer cette douleur cruelle :
Songez qu'un seul instant peut la rendre mor-
telle.

Tome II.

Z

Ne l'abandonnez point en ces tristes momens;

PYRRHUS.

Je puis avoir pour lui d'autres empressements.
Androclide, je sçais que je vous dois la vie;
Que sans vous en naissant ou me l'auroit ravie,
Allez: de ce bienfait je sçaurai m'acquiter.

ANDROCLIDE.

Le Roi m'a commandé de ne vous point quitter;

PYRRHUS.

Glaucias est un Roi que j'estime & que j'aime;
Mais je ne dépends plus ici que de moi-même.
Pour vous, que le Destin a soumis à mes loix,
Respectez-les du moins une première fois,
Et cessez d'écouter une crainte frivole.
Glaucias me connoît: j'ai donné ma parole;
J'ai juré d'épargner un Tyran odieux,
Et de ne point troubler l'asyle de ces lieux.
Que pouvois-je de plus pour le Roi d'Illyrie.
Allez: si vous m'aimez, prenez soin de sa vie.

ANDROCLIDE.

Seigneur...

PYRRHUS.

Obéissez. Profitons des instans
Que j'ai pu dérober à leurs soins vigilans.

SCÈNE II.

PYRRHUS, CYNEAS.

PYRRHUS.

CYNEAS, approchez: l'heure fatale
pressée.
Puis-je encore espérer de revoir la Princesse?
Sçait-elle qu'Hélénus doit se trouver ici?

CYNEAS.

Oui, Seigneur; & bientôt vous l'y verrez aussi.
J'ai laissé la Princesse avec Néoptolème,
Qui m'a paru frappé d'une surprise extrême,
Lorsque je l'ai flatté de l'espoir d'une paix
Qu'il devoit regarder comme un de vos bien-
faits.

Au seul nom de Pyrrhus j'ai vu sa défiance
Balancer ses desirs & son impatience.

» Je douterois, dit-il, qu'on voulût le livrer.

» Si d'autres qu'Hélénus osoient m'en assurer:

» Mais dès que ce Héros soufrit à ma deman-
de...

PYRRHUS.

Ami, c'en est assez; dites lui qu'il m'attende;

SCENE III.

PYRRHUS *seul.*

DESIRS impérieux que je ne puis dompter,

Et qu'en vain mon devoir s'attache à surmonter;

Redoutables momens d'une trop chere vie,

Que vous allez coûter à mon ame éperdue!

Pyrrhus, à quels transports oses-tu te livrer?

Est-ce l'Amour ici qui doit t'en inspirer?

Néoptoleme vit, & le sang d'Æacide

S'enflamme pour le sang d'un lâche parricide!

Mais pour lui mon amour eût en vain combattu,

Si de plus hauts desseins n'occupoient ma vertu.

Infortuné Pyrrhus, il est temps qu'elle éclaire.

Non, de quelque valeur que l'Univers te flatte;

Quels que soient tes exploits & tes honneurs
passés,

Illyrus en un jour les a tous effacés;

Et telle est aujourd'hui ta triste destinée,

Qu'il faut que par toi seul elle soit terminée:

C'est vainement qu'au Ciel tu comptes des ayeux;

Si ta propre vertu ne t'y place avec eux.

Le sang d'Achille est beau; mais l'honneur d'en
descendre

Ne vaut pas désormais celui de le répandre.

Un rival généreux, qui s'immoloit pour toi,

T'en a tracé l'exemple, & prononcé la loi.

Ah! que tant de grandeur me touche & m'humble!

Pere & fils vertueux, que je vous porte envie!
Comment vous surpasser? Dieux! voilà des Mortels

Dignes de partager avec vous les autels:

Non ces barbares, nés pour l'effroi de la terre,

Ces idoles de sang, fiers rivaux du tonnerre,

Qui font de leur valeur un horrible métier,

Et dont je n'ai que trop suivi l'affreux sentier.

Cherchons au-dessus d'eux une gloire nouvelle,

Plus digne des transports que j'eus toujours pour
elle:

Heureux si mon devoir pouvoit les redoubler

A l'aspect d'un objet qui peut seul les troubler.



S C E N E I V.

PYRRHUS, ERICIE,

ERICIE.

JE fors en ce moment d'avec le Roi d'Épire.

En croirai-je, Seigneur, ce qu'il vient de me dire ?

Est-ce bien Hélénius qui nous donne une paix,
Qu'on croit même devoir à mes foibles attraits ?
Mais, loin de rappeler le souvenir funeste
D'un sacrifice affreux que ma vertu déteste,
Je ne veux m'occuper que du soin généreux
De pleurer avec vous un Prince malheureux.
Que n'ai-je point tenté près de Néoptolème ?
J'ai regardé Pyrrhus comme un autre vous-même.

Non, l'horreur de son fort n'égalera jamais
Mes regrets de l'avoir défendu sans succès.
Je sçais trop à quel point Pyrrhus vous intéresse,
Pour ne point partager la douleur qui vous presse.
Jugez combien mon cœur s'est senti pénétrer
De vous voir désormais réduit à le livrer.
Et plût aux Dieux, Seigneur, pour comble d'injustice

Qu'on ne m'imputât point ce cruel sacrifice !
Et qu'au bien de la paix l'Amour trop indulgent

N'eût point pris sur lui-même un si triste présent !
Hélénius eût moins fait pour désarmer ma haine,
S'il sçavoit qu'un remords en triomphe sans peine.

Mais quoi ! vous rougissez, & ne répondez rien !
Pourquoi me demander un secret entretien ?

PYRRHUS.

Je rougis, il est vrai, d'un discours qui m'offense ;

Et jamais mon courroux n'eut plus de violence,
Puis-je voir sans frémir qu'avec un si beau feu,
Ce cœur où j'aspirois m'ait estimé si peu ?
Puis-je voir, sans rougir de honte & de colere,
Qu'Ericie ait de moi pensé comme son pere ?
Et qu'elle ose imputer aux transports d'Hélénius
Le funeste présent qu'il vous fait de Pyrrhus ?
Je ne sçai si l'Amour peut nous rendre excusables ;

Mais il ne doit jamais nous rendre méprisables :
Le crime est toujours crime ; & jamais la beauté
N'a pû servir de voile à sa difformité.
Peut-être que mon cœur, dans l'ardeur qui l'enflamme,

Tout vertueux qu'il est, n'est point exempt de blâme :

PYRRHUS;

Mais ce qu'à mon devoir je vais sacrifier
Aux yeux de l'Univers va me justifier,
Eterniser mon nom, expier ma tendresse,
Et venger ma vertu d'un soupçon qui la blesse.

ERICIE.

Seigneur, daignez calmer un si noble courroux,
Je sçai ce que je dois attendre ici de vous.

PYRRHUS.

Dans un moment du moins vous pourrez le con-
noître;
Et loin de me haïr vous me plaindrez peut-être.
Connoissez mieux, Madame, un cœur où vous
réglez,
Et ne l'outragez point, si vous le dédaignez.
Belle Ericie, enfin croyez que je vous aime:
Mais ne le croyez point comme Néoptoleme.
Mon amour n'a jamais soumis à vos beaux yeux
Qu'un cœur digne de vous, & peut-être des
Dieux;
Qui ne sçait point offrir pour sacrifice un crime
Qui déshonorerait l'Autel & la Victime.
Je vais à son destin livrer un malheureux;
Mais ce ne fera point par un traité honteux:
Ma vertu n'admet point de si lâche injustice,
Et mon cœur vous devoit un autre sacrifice.
Trop heureux si ce cœur, facile à s'enflammer,
Au gré de mon devoir l'avoit pu consumer.

TRAGÉDIE.

Mais, dans l'état cruel où mon malheur me laisse,
On peut me pardonner un instant de foiblesse;
Et vous m'avez offert des soins si généreux,
Qu'ils m'ont fait oublier qui nous étions tous
deux.

Votre pere m'attend : adieu, belle Ericie.
J'ai voulu vous revoir ; mais mon ame attendrie
Ne pourroit soutenir vos pleurs prêts à couler,
Et qu'un fatal instant va bientôt redoubler.

ERICIE.

Ah ! Seigneur, arrêtez ; & si je vous suis chère ;
Daignez de vos adieux m'expliquer le mystère.
Je sens un froid mortel qui me glace le cœur ;
Et la mort n'a jamais causé plus de frayeur.
Hélas ! au trouble affreux dont mon ame est saï-
sie,
Puis-je encor souhaiter de me voir éclaircie ?
Vous allez, dites-vous, livrer un malheureux,
Sans cesser d'être grand, ni d'être généreux.
Ah ! je vous reconnois à ce effort suprême.
Justes Dieux ! c'est Pyrrhus qui se livre lui-même.

PYRRHUS.

Oui, Madame, c'est lui. C'est ainsi qu'Hélénus
Pouvoit du moins livrer l'infortuné Pyrrhus,
Qui sous ce triste nom ne craint plus de paroître,
Dès qu'à de nobles traits on veut le reconnoître,

ERICIE.

Dites plutôt, Seigneur, qu'à ce cœur sans pitié,
 Dont je n'ai jamais pu fléchir l'inimitié,
 J'aurois dû reconnoître une race ennemie
 Qui ne s'immole ici que pour m'ôter la vie.
 Inhumain, conformez vos généreux projets:
 De votre haine enfin voilà les derniers traits.
 Quel ennemi, grands Dieux! offrez-vous à la
 mienne!
 Quel dessein venez-vous d'inspirer à la sienne!
 Ah! si c'est à ce prix que vous donnez la paix,
 Barbare, faites-nous la guerre pour jamais.
 Vous ne démentez point le sang qui vous fit
 naître.
 Ingrat, vous ne pouviez mieux vous faire con-
 noître
 Que par un noir projet qui n'est fait que pour
 vous.
 Je reconnois Pyrrhus à ces funestes coups:
 Quand par des soins trompeurs il a séduit mon
 ame,
 Des plus cruels refus je vois payer ma flamme;
 Et quand je crois jouir d'un destin plus heurteux,
 Je retrouve Pyrrhus dans l'objet de mes vœux.
 Qui vous a dévoilé, Seigneur, votre naissance?
 Glaucias n'a-t-il plus ni vertu ni prudence?
 Devoit-il un moment douter de vos desseins,
 Et méconnoître en vous le plus grand des hu-
 mains?

Il faut, pour mon malheur, que le Roi d'Illyrie
 Vous ait moins estimé que ne fait Ericie.
 Cruel, songez du moins, en courant à la mort,
 Qu'un anéant malheureux me garde un même
 fort.

Ne croyez point en moi trouver Néoptoleme:
 Vous ne voyez que trop à quel point je vous
 aime.

PYRRHUS.

Ah! voilà les transports que j'aurois dû prévoir,
 Si l'amour m'eût laissé maître de mon devoir.
 J'ai voulu consacrer à l'objet que j'adore
 Quelques tristes momens qui me restoient en-
 core.

Je bravois les trépas; mais je sens à vos pleurs
 Qu'il a pour les Amans son trouble & ses hor-
 reurs.

Ne m'offrez-vous les soins d'une ardeur mu-
 tuelle

Que pour me rendre encor ma perte plus cruelle?
 Quel bien à notre amour peut s'offrir désormais?
 Un parricide affreux nous sépare à jamais.
 Songez, si je ne meurs, qu'il faut que je punisse;
 Qu'un coupable avec moi n'est pas loin du sup-
 plice.

Songez enfin, Madame, à ce que je me doi,
 A ce que mon honneur m'impose envers un Roi
 A qui je dois un fils son unique espérance,

Et le plus digne effort de ma reconnoissance.

ERICIE.

Glaucias vous doit-il être plus cher que moi,
Seigneur? Ne pouvez-vous récompenser sa foi
Qu'aux dépens de vos jours & de ma propre vie,
Que vous sacrifiez au Prince d'Illyrie?
Ah! laissez-moi le soin de vous le conserver,
Et par pitié pour moi songez à vous sauver.
C'est Ericie en pleurs qui vous demande grace:
Verrez-vous sans pitié le sort qui la menace?
Est-ce par vous, cruel, qu'elle doit expirer?
Ah! du moins attendez qu'on ose vous livrer.

PYRRHUS.

Non, non, au sang d'Achille épargnez cet ou-
trage.
Je dois d'un sang si beau faire un plus noble
usage.
La mort pour mes pareils n'est qu'un léger in-
fant,
Dont la crainte aux humains a fait seule un
tourment.
Je vous perds pour jamais, adorable Ericie;
C'est-là pour un Amant perdre plus que la vie.
Mais ne présumez pas qu'en lâche criminel,
Je souffre que Pyrrhus soit conduit à l'autel.
D'ailleurs pour Glaucias j'eus toujours trop d'es-
time,

Pour lui laisser jamais la honte d'un tel crime.

ERICIE.

C'est-à-dire, Seigneur, qu'il vous paroît plus
doux
D'en rejeter ainsi l'indignité sur nous;
Et que vous aimez mieux déshonorer mon pere,
Pour m'en laisser à moi la douleur toute entiere,
Et me faire haïr qui m'a donné le jour.
Voilà ce que Pyrrhus gardoit à tant d'amour!
Hé bien, cruel, allez trouver Néoptoleme:
Puisque vous le voulez, je vous rends à vous-
même.
Mais dans tous vos transports de générosité
Je vois moins de vertu que de férocité.

PYRRHUS.

Ne me reprochez point une vertu farouche.
L'honneur ainsi le veut; & l'honneur seul me
touche.
S'il se pouvoit trouver d'accord avec mes jours,
Vous ne m'en verriez point précipiter le cours.
Comme mortel, je sens tout le prix de la vie;
Comme Amant, tout le prix d'être aimé d'E-
ricie:
Mais Pyrrhus, en Héros épris de vos appas,
Se met en immortel au-dessus du trépas.

ERICIE.

Vous prétendez en vain qu'au gré de votre envie

Je vous laisse, Seigneur, maître de votre vie.
Si vous ne rejettez vos projets inhumains,
Je cours à Glaucias découvrir vos desseins.

PYRRHUS.

Si vous m'aimez encor, gardez de l'entreprendre :

Belle Ericie, au nom de l'amour le plus tendre,
N'abusez point ici des secrets d'un Amant
Qui pourroit de dessein changer en un moment,
Confidérez sur qui tomberoit ma colere.
Vous pleurez un Amant ; vous pleureriez un pere.

En faveur de Pyrrhus tâchez de le fléchir ;
J'y consens : mais daignez ne le point découvrir.

Et ne lui faites point mériter votre haine.
Qu'espérez-vous enfin d'une pitié si vaine ?
Songez que dans l'état où m'a réduit le sort,
Il ne me reste plus que l'honneur de ma mort :
Ne me l'enviez point, & respectez ma gloire.
Vivez pour en garder une tendre mémoire,
Et cessez de vouloir partager mes malheurs :
Laissez mourir Pyrrhus digne enfin de vos pleurs.

Adieu, Madame : allez trouver Néoptoleme.
J'irai dans un moment le rejoindre moi-même.
M'exposer plus long-temps à tout ce que je vois,
C'est moins braver la mort que mourir mille fois.

ERICIE.

Pyrrhus sort.

Quoi ! Seigneur, vous iriez vous livrer à mon pere !

Ah ! puisqu'en vos fureurs votre cœur persévère,
L'inflexible Pyrrhus, qui déchire le mien,
Va le voir surpasser la fermeté du sien.
Mais Glaucias paroît. Quel soin ici l'appelle ?
Eclatez, vains transports de ma douleur mortelle,

Et laissez dans mes pleurs lire un triste secret.



SCENE V.

GLAUCIAS, ERICIE.

[GLAUCIAS.]

PRINCESSE, un ennemi qui ne l'est qu'à regret,

Et qui touche peut-être à son heure dernière;

Osera-t-il ici vous faire une prière ?

S'il fut long-temps l'objet de votre inimitié,

Il ne doit plus, hélas ! l'être que de pitié.

Les Dieux viennent sur moi d'épuiser leur colère.

Je n'ai rien oublié pour fléchir votre père :

Mais le cruel qu'il est me redemande un bien

Que ma pitié protège, & qui n'est pas le mien ;

Il veut Pyrrhus, il veut que je lui sacrifie

Le malheureux dépôt que le Ciel me confie.

Il veut, à mon honneur portant le coup mortel,

Couvrir mes cheveux blancs d'un affront éternel,

Et plonger dans l'horreur les restes de ma vie ;

Plaignez mon triste sort, généreuse Ericie.

Vous êtes désormais mon unique recours :

A des infortunés prêtez votre secours.

Je

Je sçai, dans les faveurs dont le Ciel vous partage,

Que la beauté n'est pas votre seul avantage ;

Et que les Dieux, sur vous épuisant leurs bienfaits,

Ont de mille vertus enrichi vos attraits.

Mon cœur, prêt de vous voir unie à ma Famille,

Vous prodiguoit déjà les tendres noms de fille :

Mais, puisque le Destin me ravit la douceur

D'un bien qui m'eût comblé de joie & de bonheur,

Je veux traiter pour vous un plus noble hyménée ;

De vous & de Pyrrhus unir la destinée.

Je sçai que je ne puis former ces tristes nœuds,

Sans outrager les Loix, la Nature & les Dieux :

Mais la paix ne veut pas un moindre sacrifice.

Rendez à cet Hymen votre père propice.

S'il soupçonne ma foi, qu'il emmene Illyrus ;

Et confie à mes soins Ericie & Pyrrhus.

Vous vous ferez tous trois un mutuel ôtage.

Néoptoleme aura l'Epire pour partage ;

Et je l'en laisserai paisible possesseur,

Pourvu que votre Epoux en soit le successeur.

ERICIE.

Ah ! Seigneur, plutôt aux Dieux, & pour l'un & pour l'autre,

Que tous les cœurs ici fussent tels que le vôtre,

Tome II,

A a

Et sçussent comme vous régler sur l'équité
 La vengeance des Rois & leur avidité !
 Qui ne seroit touché de l'état déplorable
 Où vous réduit le soin du sort d'un misérable ?
 Les Dieux , tout grands qu'ils font, en ont - ils
 autant fait ?

Qu'un pere tel que vous est digne de regret !
 Jugez à ma douleur si le cœur d'Ericie
 A pû garder pour vous une haine endurcie.
 Seigneur, tant de vertu trouve peu d'ennemis.
 Hélas ! pour conserver Pyrrhus & votre Fils,
 Vous n'aviez pas besoin d'employer la priere.
 Que n'ai-je point déjà tenté près de mon pere !
 Rien ne peut défarmer sa haine & sa rigueur.
 Je ne vous dirai point quelle en est ma douleur :
 Mais Pyrrhus aujourd'hui m'a coûté plus de lar-
 mes
 Que le soin de ses jours ne vous causa d'allar-
 mes.

Plût au Ciel que celui de nous unir tous deux,
 Pût rendre à vos souhaits ce Prince malheureux !
 Et que de notre Hymen les funestes auspices
 Ne fussent point suivis de plus noirs sacrifices !
 Adieu : puisse le Ciel attendri par mes pleurs
 Les faire avec succès parler dans tous les cœurs !
 Vous ne connoissez pas le plus inexorable.
 Mais, si je n'obtiens point un aveu favorable,
 Seigneur, au même instant fuyez avec Pyrrhus,
 Et me laissez le soin du destin d'Illyrus.
 Emparez-vous surtout d'un guerrier invincible

Dont rien ne peut dompter le courage inflexible.
 Que dis-je ! où mon amour se va-t-il égarer !

GLAUCIAS.

O Ciel ! à quel malheur faut-il me préparer !
 Dans l'état où m'a mis la Fortune cruelle,
 En ai-je à redouter quelqu'atteinte nouvelle ?
 Ah ! Madame, daignez ne me le point cacher,
 Si d'un infortuné le sort peut vous toucher.
 Vous avez vû mon fils : je sçai qu'il vous adore,
 Et j'ai cru près de vous le retrouver encore.
 Je venois m'emparer d'un ingrat qui me fuit,
 Et que partout en vain ma tendresse poursuit.
 Ma vie à ce cruel devoit être assez chere,
 Pour ne point l'arracher à son malheureux pere.
 Mais je vois qu'Hélénus ne s'éloigne de moi,
 Que pour mieux me manquer de parole & de
 foi.

Il a par ses sermens surpris ma vigilance,
 Dissipé mes soupçons, & trompé la prudence
 D'un pere en sa faveur toujours trop prévenu.
 Apprenez-moi du moins ce qu'il est devenu.
 Veut-il nous perdre tous, ou se perdre lui-mê-
 me ?

Grands Dieux ! faudra-t-il voir périr tout ce que
 j'aime ?

Madame, ayez pitié de l'état où je suis.

Ah ! que demandez - vous ? Et qu'est-ce que je puis ?

N'ajoutez rien vous-même au trouble qui m'agite.

Les momens nous sont chers: souffrez que je vous quitte.

Seigneur , il n'est pas temps d'interroger mes pleurs ,

Lorsqu'il faut prévenir le plus grand des malheurs.

Fin du quatrieme Acte.



A C T E V.

SCENE PREMIERE.

ISMENE, ERICIE.

ERICIE.

Si je n'ai pu toucher un Amant qui m'a-
dore,

Que pourrai-je obtenir d'un pere qui l'abhorre ?
Malheureuse ! les Dieux ont-ils doué tes pleurs
De ces charmes puissans qui fléchissent les
cœurs ?

Et tu crois attendre un Prince inexorable ,
Que la soif de régner va rendre impitoyable ;
Qui , maître du plus fier de tous ses ennemis ,
Pour ne le craindre plus se croira tout permis.
Funeste ambition , détestable manie ,
Mere de l'injustice & de la tyrannie ,
Qui de sang la premiere as rempli l'Univers ,
Et jetté les humains dans l'opprobre & les fers !
C'est toi , dont les fureurs toujours illégitimes
Firent naître à la fois les sceptres & les crimes.

Sans toi, rien n'eût borné ma gloire & mon bonheur.

Quel fort plus beau pouvoir jamais flatter un cœur !

Et mes yeux effrayés verront fumer la terre
D'un sang qui doit sa source au Maître du tonnerre.

Grand Dieu ! ne souffre point qu'un pere furieux
S'immole sans pitié le plus pur sang des Dieux :
Daigne, loin d'employer la foudre à sa vengeance,

Tonner au fond des cœurs, & prévenir l'offense.

I S M E N E.

Madame, il faut cacher ce mortel désespoir.
Glaucias, disiez-vous, demandoit à vous voir ?

E R I C I E.

Je ne l'ai que trop vû ce Prince déplorable,
Des Rois les plus vantés modele inimitable,
Qui n'a que l'honneur seul pour guide & pour objet ;

Pere moins malheureux encor qu'ami parfait.
Que de son fort cruel mon ame est attendrie !
Qu'il redouble les maux de la triste Ericie !
Et ce Roi généreux, si digne de pitié,
De ses malheurs encor ignore la moitié.
Hélas ! que je le plains ! Que de vertus, Ismene !
Est-ce donc là, Grands Dieux ! l'objet de votre haine ?

Que mon pere n'a-t-il un cœur tel que le sien ?
Qu'il auroit épargné de désespoir au mien !
Himene, il ne vient point ; & mon impatience
Commence à soupçonner une si longue absence.
Quel autre qu'Hélénus pourroit le retenir ?
Sans doute le cruel m'a voulu prévenir :
Et si j'en crois mes pleurs, sa triste destinée
Dans les flots de son sang est déjà terminée.
Je ne sçai quelle horreur me saisit malgré moi ;
Je sens à chaque instant redoubler mon effroi.
Je demande mon pere ; & mon ame éperdue
N'a peut-être jamais tant redouté sa vûe.
Enfin, je l'apperçois. Soutenez-moi, Grands Dieux !

S C E N E I I.

NEOPTOLEME, ERICIE;

ISMENE.

NEOPTOLEME.

HÉLÉNUS que j'attends va paroître en ces lieux.

Ma fille, ç'en est fait ; ce guerrier redoutable,
Loin d'offrir à Pyrrhus une main fecourable,
Lui-même doit bientôt le livrer à mes coups :
Et ce spectacle affreux n'a pas besoin de vous.

Allez. Quoi ! vous pleurez ! Qui fait couler vos larmes ?

D'où peut naître à la fois tant de trouble & d'alarmes ?

Parlez : c'est trop se taire après ce que je voi.
Avez-vous des secrets qui ne soient pas pour moi ?

ERICIE.

Elle se jette aux genoux de Néoptolème.

Non, Seigneur ; mais ce n'est qu'aux genoux de mon pere

Que je puis éclaircir ce funeste mystere.

NEOPTOLEME *la relevant.*

Ma fille, en cet état, que me demandez-vous ?
Et qui peut vous forcer d'embrasser mes genoux ?
Que craignez-vous enfin d'un pere qui vous aime ?

ERICIE.

Ah ! Seigneur, pardonnez à ma douleur extrême.

Je sçai que vous m'aimez ; & ce n'est pas pour moi

Que je viens implorer les bontés de mon Roi,
Ne vous offenez point si les pleurs d'Ericie
Ofent d'un malheureux vous demander la vie.

L'infortuné Pyrrhus va vous être remis.

NEOPTOLEME;

NEOPTOLEME.

Quoi ! c'est du plus cruel de tous mes ennemis
Que vous osez, ma fille, embrasser la défense !
Et ne craignez-vous point vous-même ma vengeance ?

D'où naissent pour Pyrrhus des sentimens si vains ?

Est-ce à vous que je dois compte de mes desseins ?

Vous, que je dois sur eux ou consulter ou croire ?

ERICIE.

Non ; mais vous me devez compte de votre gloire :

Elle est à moi, Seigneur, autant qu'elle est à vous ;

Et ce qui la flétrit se partage entre nous.
Si rien ne peut fléchir votre haine endurcie,
Songez de quels malheurs elle sera suivie.

Vous verrez contre vous armer tout l'Univers,
Et Pyrrhus chaque jour renaître des enfers.

Quoi ! pour faire oublier le meurtre d'Æacide,
Vous méditez encor un double parricide !

Faudra-t-il vous compter au rang des assassins,
Et vous voir devenir l'opprobre des humains,

Lorsque vous en pouviez devenir le modele,
Si votre ambition eût été moins cruelle ?

Le Ciel vous a comblé de ses dons précieux,

Tome II.

B b

Et vos vertus pouvoient vous égaler aux Dieux.
 La noblesse du sang , la valeur , la prudence :
 En faudra-t-il , Seigneur , excepter la clémence ?
 Malgré mille revers vous avez vû cent fois
 L'Univers vous placer parmi ses plus grands
 Rois ;

Et de tant de vertus le parfait assemblage
 Deviendroît d'un Tyran l'inutile partage ?

NEOPTOLEME.

Ma fille , quel discours !

ERICIE.

Je m'égare , Seigneur :
 Mais daignez pardonner ces transports à mon
 cœur.

Mon respect a toujours égalé ma tendresse.
 Loin de me reprocher un discours qui vous blesse,
 A mes larmes , Seigneur , laissez-vous attendrir ;
 Ou du moins écoutez ce qu'on vient vous offrir.
 Glaucias est tout prêt de vous céder l'Epire :
 Pour vous en assurer le légitime Empire ,
 Ce Prince pour Pyrrhus, vous demande ma main.

NEOPTOLEME.

Pour Pyrrhus ! Glaucias croit m'éblouir en vain,
 Je connois mieux que lui le sang des Æacides.
 Rien ne peut arrêter leurs vengeances perfides.
 Loin que cette union dût assurer mon sort ,

Votre Hymen ne seroit que l'arrêt de ma mort.
 C'est mettre sous Pyrrhus ma couronne en tu-
 telle ,

Et nourrir entre nous une guerre éternelle.
 Ce n'est point ma fureur qui demande son sang.
 Je regne ; & je dois tout à ce superbe rang.
 Si de Pyrrhus , enfin , je m'immole la vie,
 C'est au bien de la Paix que je le sacrifie.

ERICIE.

Si jamais vous osiez lui donner le trépas ,
 Quelle guerre , Seigneur , n'allumeriez vous pas ?

NEOPTOLEME.

Hélénus est le seul dont je crains le courage ;
 Et son amour pour vous dissipera l'orage :
 Mais son courroux bientôt retomberoit sur moi ,
 Si j'osois à Pyrrhus engager votre foi.
 Vous voyez qu'Hélénus me le livre lui-même :
 Jugez par ce présent à quel point il vous aime.

ERICIE.

Ah ! ne vous fiez point au présent qu'il vous fait.
 C'est peut-être , Seigneur , quelque piège secret,
 Ce Palais vous met-il à couvert de surprise ?
 Je ne sçai ; mais sur vous je crains quelque en-
 treprise.

Ne vous exposez point à revoir Hélénus ;
 Et si vous m'en croyez , emmenez Illyrus.

NEOPTOLEME.

Qu'aurois-je à redouter d'une ame généreuse ?
 Votre crainte, ma fille, est trop ingénieuse.

ERICIE.

Votre haine, Seigneur, l'est plus que mon effroi,
 Et vous ferme les yeux sur tout ce que je voi.
 L'ardeur de vous venger vous rend tout légitime,
 Et la soif de regner vous déguise le crime.
 Mais, si mes pleurs en vain combattent vos fureurs,
 Vous allez voir ma mort préyenir tant d'horreurs.

NEOPTOLEME.

Ah ! c'en est trop, ma fille ; & ce discours m'outrage.
 Pyrrhus n'auroit osé m'en dire davantage,
 Mais Hélénius paroît.

ERICIE.

Justes Dieux !

NEOPTOLEME.

Laissez-nous,

ERICIE.

Ah ! Seigneur, par pitié souffrez - moi près de vous.
 Je ne vous quitte point.

NEOPTOLEME.

Quels transports !

ERICIE.

Ah ! mon pere,
 Si jamais votre fille a pû vous être chere,
 Daignez à ma douleur accorder un moment.

NEOPTOLEME.

Fuyez, dérobez-vous à mon ressentiment.
 Je me lassé à la fin d'une douleur si vaine.

ERICIE.

De ces funestes lieux ôtez-moi, chere Ismene,
 Si d'un infortuné je veux sauver les jours,
 C'est à d'autres qu'à lui qu'il faut avoir recours.

NEOPTOLEME.

Que de trouble s'éleve en mon ame épordue !



SCENE III.

HYRRHUS, NEOPTOLEME,

GARDES.

NEOPTOLEME.

SEIGNEUR, enfin la paix, si long - temps
attendue,
M'est redonnée ici par ce même Héros
Dont la seule valeur nous causa tant de maux.
Heureux si cette paix, qui tous deux nous rappro-
che,
Pouvoit être entre nous exempte de reproche.
Mais on doit pardonner aux foins de ma gran-
deur
Ce que semble de vous exiger ma fureur.
Je sçais ce qu'il en coûte à des cœurs magnani-
mes,
Lorsqu'il faut immoler d'innocentes victimes.

PYRRHUS.

Ne te sied-t-il pas bien de t'en justifier,
Toi qui nous as contraints à les sacrifier ?
Epargne à ton honneur un discours inutile,
Qui doit faire rougir un descendant d'Achille ;

Et ne nous fais par voir, pour la seconde fois,
Un sujet altéré du meurtre de ses Rois.

NEOPTOLEME.

Ai-je bien entendu ! Quel sinistre langage !
A me l'oser tenir qu'est-ce donc qui t'engage ?
Pourquoi par Cyneas me faire pressentir
Sur un espoir trompeur que tu viens démentir ?
Est-ce en me préparant des injures nouvelles
Que l'on croit terminer de si grandes querelles ?
Tu declares la guerre en demandant la paix.

PYRRHUS.

Non, cruel, avec moi tu ne l'auras jamais ;
Quoique je vienne ici remettre en ta puissance,
Celui dont tu devois éprouver la vengeance,
Cet innocent objet de tes noires fureurs,
Ce Pyrrhus que ta haine accable de malheurs.

NEOPTOLEME.

Hé bien ! puisque c'est toi qui dois me le re-
mettre,
Ne differe donc point, ou cesse de promettre.

PYRRHUS.

Tu me connois, tu peux t'en reposer sur moi,
Et de plus relâcher Illyrus sur ma foi.

PYRRHUS ;
NEOPTOLEME.

Hélénus, tu vas voir combien je m'y confie.
Gardes, faites veuir le Prince d'Illyrie.
Je vais dans un moment te le remettre ici.
Mais commande à ton tour que Pyrrhus vienne
aussi.

PYRRHUS.

Inhumain, ne crains point qu'on te le fasse at-
tendre ;
Crains plutôt un aspect qui pourra te surprendre.
Mais daigne auparavant m'instruire de son sort ;
Sois sincere surtout : quel fera-t-il ?

NEOPTOLEME.

La mort.

PYRRHUS.

S'il ne craignoit que toi, Tyran, ta barbarie
Te coûteroit bientôt & le Trône & la vie.
Voyons donc jusqu'où peut aller ta fermeté.
Mais, pour laisser ta haine agir en liberté,
Je vais te rassurer contre un fer redoutable
Qui rendroit dans mes mains ta perte inévitable.
Il jette son Epée aux pieds de Néoptoleme.
Frappe, voilà Pyrrhus.

SCÈNE IV.

PYRRHUS, NEOPTOLEME,
ILLYRUS.

ILLYRUS *en entrant.*

DIEUX ! qu'est-ce que je vois ?
PYRRHUS.

Je m'acquitte, Illyrus, de ce que je vous dois.

NEOPTOLEME.

Où suis-je ! Quel transport de mon ame s'em-
pare !
Quel soudain mouvement tout à coup s'y dé-
clare,
A l'aspect imprévu de cet audacieux !



SCENE DERNIERE.

GLAUCIAS, PYRRHUS, NEOPTOLEME, ILLYRUS, ERICIE, ANDROCLIDE, CYNEAS, GARDES.

GLAUCIAS *entre avec Ericie.*

QUE vois-je ! Quel objet se présente à mes yeux !
Hélénus désarmé devant Néoptoleme !

NEOPTOLEME.

Tu vois un ennemi qui se livre lui-même,
Et qui, loin d'essayer de fléchir ma rigueur,
Ose par sa fierté défier ma fureur.
Qui me brave, me hait, me méprise & m'offense.

GLAUCIAS.

De quoi va s'occuper ton injuste vengeance ?
Sont-ce les mouvemens qu'il te doit inspirer ?
Il se livre à tes coups : que veux-tu ?

NEOPTOLEME.

L'admirer.

Ne juge point de moi par ce que j'ai pû faire.
Le malheur rend souvent le crime nécessaire ;
Et le panchant des cœurs ne dépend non plus
d'eux,

Qu'il en dépend de naître heureux ou malheureux.

C'est dans le sang des Rois que j'ai puisé la vie :
Mais, quand je serois né des monstres d'Hircanie,
J'aurois été touché d'un trait si généreux.
Pyrrhus, un même sang nous a formés tous deux ;
Mais les mêmes vertus n'ont point fait mon partage.

Si j'ai troublé des jours que t'envioit ma rage,
Je te laisse aujourd'hui maître absolu des miens,
Et je prodiguerois tout mon sang pour les tiens.
Je t'ai ravi le Sceptre, & je te l'abandonne.
Un ami tel que toi vaut mieux qu'une couronne ;
Et je préférerois à l'éclat de mon rang
L'honneur d'être avoué pour Prince de ton sang.

PYRRHUS.

Si j'osois me flatter, malgré la mort d'un pere,
Qu'un repentir si grand fût durable & sincere.....

NEOPTOLEME.

C'est à vous que je dois ce retour vertueux,
Qui me rend à moi-même, à mon Prince, à mes Dieux.

Seigneur, je n'ose encor prétendre votre estime ;
Un bien si glorieux n'est pas le prix d'un crime.

300 PYRRHUS, TRAGEDIE.

Trop heureux que Pyrrhus ne m'en punisse pas,
Et veuille de ma main recevoir ses Etats.

PYRRHUS.

A ce noble retour je sens que ma justice,
Malgré la voix du sang, doit plus d'un sacrifice.
Puisqu'un remords suffit pour apaiser les Dieux,
Les Rois ne doivent pas en exiger plus qu'eux.
Dès qu'il leur plaît ainsi, jouissez de la vie:
Moi, je vous rends le Sceptre en faveur d'Ericie.

NEOPTOLEME *lui présente Ericie.*

Daignez donc accepter ce gage de ma foi.
Seigneur, c'est le seul bien qui soit encore à moi.
à Illyrus.

Prince, sur cet Hymen je n'ai rien à vous dire.
Votre cœur est trop grand pour ne point y souffrir.

à Glaucias.

Et vous, digne mortel, dont les Dieux firent
choix

Pour être le vengeur & l'exemple des Rois,
Généreux Glaucias, à qui je dois la gloire
De pouvoir effacer l'action la plus noire,
Recevez votre fils pour prix d'un si grand bien:
Et vous, mon cher Pyrrhus, daignez être le
mien.

FIN.

LES

TROIS COUSINES,

COMÉDIE;

Représentée pour la première fois, le 18
Octobre 1700.

PROLOGUE



ACTEURS DU PROLOGUE.

BELINDE.

MENONE.

LE BARON.

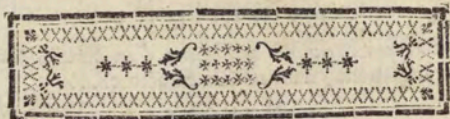
LE CHEVALIER.

L'OUVREUSE DE LOGES.

LE PETIT TERRÉ.

M. TOUVENELLE, Musicien.

PROLOGUE



PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

BELINDE, MENONE.

BELINDE.

Hé bien, commencera-t-elle bien-tôt, cette ennuyeuse, cette plate Comédie? La détestable chose!..... Aurons nous des places?

MENONE.

La Concierge des Loges s'est engagée de nous en garder, ma favorite.

BELINDE.

Oui, ma toute bonne; mais cette Concierge des Loges est une impertinente quelquefois, une ridicule, qui place le monde sans symétrie, & qui vous met inconsidérément dans le même Balcon, de certaines personnes, d'un certain rang, d'un certain mérite, avec

Tome VIII.

A

d'autres certaines personnes d'un certain dérangement, d'un certain caractère.

MENONE.

Oui, très certainement; il est très constant que cela est très désagréable, après ce qui m'arriva l'autre jour.

BELINDE.

Ce n'est rien en comparaison de mon aventure; je vais vous la dire.

MENONE.

Ecoute la mienne.

BELINDE.

Non, ma toute bonne, je t'en prie.

MENONE.

Laisse-moi te conter, ma favorite.

BELINDE.

Tu fais en quels termes j'en suis avec ce beau-nais de Baron de Fonsècq, qui a une rage de m'épouser aussi violente, qu'est celle de ses parents pour empêcher ce mariage.

MENONE.

Hé bien, ma chère?

BELINDE.

Hé bien, ma mignonne, il étoit sur le Théâtre, je me mis vis-à-vis de lui dans une Loge; j'y croyois demeurer seule avec une vieille Présidente de petite Ville, qui est la ver-

tu même: point du tout, cette impertinente Concierge de Loges nous amena, devine qui?

MENONE.

Quelque femme du monde, quelque coquette.

BELINDE.

Une des plus coquettes qu'il y ait au monde: Madame de Saint Blaise.

MENONE.

Madame de Saint Blaise! Ne la connois-tu pas? Je la croyois si fort de tes amies.

BELINDE.

Oui, je la connois en particulier, elle est de mes amies dans la chambre; mais en public, je lui baise les mains; & je ne prétends point afficher ces amitiés-là dans les Loges de la Comédie. Comment, le Baron de Fonsècq en a boudé plus de trois semaines, & j'ai eu toutes les peines du monde à le ramener; il m'est très important de ménager cet imbécille-là, c'est un homme qui me fait beaucoup de bien.

MENONE.

Tu as raison, mais qui est cette Madame de Saint Blaise, je ne croyois pas sa réputation si fort.

BELINDE.

C'est une fort bonne femme; la fille d'un

PROLOGUE

grenetier ; on l'appelle Madame la Marquise ; elle fait la jeune , & elle passe pour veuve d'un Capitaine de Vaisseau qui fut tué au bombardement de Genes. La vérité est , que son mari est encore au monde ; il a une petite commission du côté du Canada , & comme c'est l'autre monde de ce pays-là , en attendant qu'il en revienne , elle a épousé en seconde nôces un vieux garçon de Robe , avec qui elle n'est pourtant pas tout-à-fait mariée ; mais elle le trompe comme un vrai mari , & c'est ce qui la décrie un peu dans le monde.

MENONE.

Ce décri-là n'est pas sans fondement ; & la jeune personne avec qui l'on me plaça dernièrement , est d'un caractère à-peu-près semblable.

BELINDE.

Tu la connois donc ? Qui est-elle ?

MENONE.

Une Mademoiselle Guetremine , jolie fille , bien faite , aimable , d'un air modeste , & qui n'a contre'elle qu'un entêtement ridicule , dont sa tante & sa mere lui ont gâté l'imagination.

BELINDE.

Et qu'est-ce que c'est que cet entêtement ?

MENONE.

D'épouser des étrangers ?

DES TROIS COUSINES.

BELINDE.

Comment , d'épouser des étrangers ? Voilà une plaisante folie.

MENONE.

Avec cela elle est d'une régularité , d'une conduite merveilleuse , elle n'écoute personne que sur le pied de mariage.

BELINDE.

Mais vraiment , ma favorite , il n'y a point de déreglement là-dedans.

MENONE.

Oui , mais elle en épouse autant qu'il en vient ; à mesure qu'ils s'en vont , elle compte qu'ils meurent. Elle se croit presque aussi souvent veuve qu'il retourne d'étrangers dans leurs pays ; ils lui font tous de fort gros présens , & elle pense de bonne foi que c'est le moyen de s'enrichir à force de douaires ; mais au bout du compte , cette bonne foi-là lui fait un peu de tort dans le monde.

BELINDE.

Oui , vraiment , & il est important pour des femmes raisonnables comme nous , ma favorite , de ne pas figurer en public avec ces sortes d'extravagantes-là.

MENONE.

Pour éviter cet inconvénient , plaçons-nous de bonne heure , & choisissons notre monde.

PROLOGUE

BELINDE.

Oui, tu as raison, aussi-bien je m'ennuie si fort dans ces foyers. On n'y voit point de jeunesse polie, point de petit Seigneur qui ait la conversation enjouée ni les manieres galantes. Oh, pour moi, une de mes grandes passions c'est d'aller un de ces jours au Parterre.

MENONE.

Ouvreuse de Loges? Hola, ho, ma bonne.

SCENE II.

BELINDE, MENONE, L'OUVREUSE
DE LOGES.

L'OUVREUSE DE LOGES.

MADAME!

BELINDE.

Ouvre-nous une Loge, mon enfant, place-nous bien. Avec qui nous mettras-tu? Prends bien garde.

L'OUVREUSE DE LOGES.

Oh, ça, ça, venez, ne vous mettez pas en peine.

DES TROIS COUSINES. 7

SCENE III.

BELINDE, MENONE, L'OUVREUSE
DE LOGES, LE PETIT TERRÉ.

LE PETIT TERRÉ.

MADAME Babiche?

L'OUVREUSE DE LOGES.

Qu'est-ce qu'il y a.

LE PETIT TERRÉ.

Mademoiselle Guettemine & Madame de saint Blaise sont ensemble, voilà une piece de trente sols qu'elles vous envoient, afin que vous ne mettiez point ces Madames-là avec elles.

L'OUVREUSE DE LOGES.

Vraiment çamon, vela bien des façons, c'est bien à elles de faire comme ça les difficiles.

LE PETIT TERRÉ.

Elles disent qu'elles sortiront plutôt; que cela seroit dire des sottises d'elles.

BELINDE.

Allons donc, ma Bonne, à quoi t'amuses-tu? dépêche.

8 PROLOGUE

L'OUVREUSE DE LOGES.

Dépêchez, dépêchez : dépêchez vous-même, il y a une heure que je vous attends. Je vous gardois deux places, & ce petit garçon dit qu'on vient de les prendre. Je n'en ai point d'autres.

MENONE.

Tu n'en as point d'autres.

L'OUVREUSE DE LOGES.

Non, à moins que vous ne vouliez être avec cette Madame de saint Blaise que vous connoissez, là.

BELINDE.

Avec cette créature-là, moi !

L'OUVREUSE DE LOGES.

Oui, elle est avec une certaine Mademoiselle Guettemine.

MENONE.

Voilà un bel assemblage ! Elles se sont donné le mot. Oh, non, nous ne nous mettrons point avec ces Dames là.

L'OUVREUSE DE LOGES.

Ce n'est pas ce qu'il vous faut, vous avez raison ; si vous voulez pourtant...

LE PETIT TERRÉ.

Hé non, Madame Babiche, vous n'entendez pas, c'est pour que vous ne mettiez point

DES TROIS COUSINES. 9

ces Dames-ci avec elles, que ces autres Madames que vous dites, vous envoient là piece de trente sols que je vous ai donnée.

BELINDE.

Comment ? quoi ? que dit-il ?

L'OUVREUSE DE LOGES.

Rien, rien, c'est un petit étourdi qui n'a pas le sens commun. Laissez-moi faire, je trouverai quelqu'endroit à vous mettre où vous ferez bien & avec honneur.

MENONE.

J'aime mieux cette Ouvreuse de Loges-là qu'une autre ; elle est prudente, & connoît son monde.

SCENE IV.

LE BARON, BELINDE, MENONE.

LE BARON.

OH ça, ça, nous allons voir beau jeu. J'arrive assez-tôt, Dieu merci, la piece n'est pas encore commencée.

BELINDE.

Comment c'est vous, Monsieur le Baron de Fonseq ? l'heureuse rencontre !

LE BARON.

Ah, ah, Mesdames, quelle rage vous tient de revenir voir encore cette mauvaise pièce ?

MENONE.

On ne fait où aller, ils ont la malice de ne la jouer que les jours où il n'y a point Opera; mais vous, vous avez la même rage à ce qui me semble.

LE BARON.

Je n'ai pas celle de la voir, c'est celle de la décrier qui me possède, & l'on n'a jamais été si fâché que je le suis de voir une mauvaise rapsodie de bagatelles toutes plus plates les unes que les autres usurper le nom de Comédie, & mettre tout Paris en mouvement.

MENONE.

Il a raison, tout le monde en parle mal, & tout le monde y vient.

BELINDE.

Cela est honteux, cela crie vengeance, il faut être bien desœuvré pour venir ici. Je rougis qu'on m'y retrouve, & j'ai quasi envie de m'en retourner.

MENONE.

Nous n'avons point de place, c'est une bonne raison pour n'y pas demeurer.

BELINDE.

Allons-nous-en ma favorite, allons.

LE BARON.

Comment, vous vous en allez parce que je suis ici ? Vous attendiez quelqu'autre personne avec qui vous ne voulez pas que je vous voie apparemment, & ma présence vous embarrasse.

BELINDE.

Pour vous ôter cette pensée nous demeurerons, Monsieur, vous n'avez qu'à dire.

LE BARON.

Oui, je vous en prie, vous me ferez plaisir, & je serai bien-aise que vous voyez de quelle manière je me vais roidir contre le mauvais goût du public. Je le tirerai d'erreur sur ma parole, & l'Auteur aujourd'hui n'aura pas beau jeu.

MENONE.

Il est à plaindre que vous vous déchaîniez ainsi contre lui.

LE BARON.

Je ne me déchaîne point; mais je suis un homme de lettres, connu pour tel, je veux me distinguer, & éviter autant qu'il m'est possible de décider comme fait tout le peuple, & de donner dans des sentimens qui me paroissent généralement reçus.

BELINDE.

Il a raison. Il y a de certaines choses dont tout le monde rit qui me révoltent, moi. De-

mandez-moi pourquoi : je n'en fais rien ; mais au bout du compte elles font rire tout le monde, cela est trop commun, cela me déplaît.

LE BARON.

Mais il y a ici des choses outrées, & qui font souffrir ma pudeur, à moi, une femme qui paroît double, par exemple. Vous qui avez du monde & de l'esprit, dites moi un peu, Madame, qu'est-ce que c'est qu'une femme double, je vous prie ?

MENONE.

C'est un homme ivre qui croit la voir telle.

LE BARON.

Et qui ne se trompe pas peut-être, quelle idée !

BELINDE.

Ah ! pour l'idée elle est naturelle, & je vous l'ai oui dire à vous-même. . . .

LE BARON.

Oui, d'accord, elle est naturelle, & vous m'avez oui dire que mon pere & ma mere avoient souvent des querelles comme cela, mais ce sont des affaires de famille, des choses qui se passent dans un ménage, & qu'il ne faut point mettre sur un Théâtre.

MENONE.

Je suis de son avis, cela n'est point plaisant pour des enfans dont les pere & mere ont

souvent querellé pour de pareilles aventures.

LE BARON.

Cela attaque mille gens qui n'oseroient se déclarer, voyez-vous, il n'y a que moi assez entreprenant pour prendre parti, je suis un honnête homme, un homme franc, je me déclare.

BELINDE *à part.*

Voilà un sot homme, mais j'en ai besoin.

S C E N E V.

LE BARON, LE CHEVALIER,
BELINDE, MENONE, L'OUVREUSE
DE LOGES.

L'OUVREUSE DE LOGES.

ALLONS, Mesdames, voulez-vous venir, j'ai ménagé deux places dans un second balcon ; mais dépêchez-vous ?

LE CHEVALIER *ivre.*

Non, ne vous dépêchez point, Mesdames ; je viens de les prendre moi, ces deux places qu'elle a ménagées.

MENONE.

Comment, Monsieur le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Ah ! votre valet , Madame. Bon jour ,
Monsieur de Fonsecq , comment vous en va ?

LE BARON.

Tu as pris les places que l'on gardoit pour
ces Dames ?

LE CHEVALIER.

Oui , mon ami , j'en suis fâché , je leur
demande pardon , je sais que ce sont des Da-
mes d'une qualité , d'une vertu , d'une distinc-
tion , d'une régularité . . . Ho , mais au bout
du conte entre Dames & Dames , je ne vois
pas , moi , d'autre différence , si ce n'est que
les Dames de ma connoissance doivent avoir
la préférence , ho.

BELINDE.

Mais , Monsieur le Chevalier . . .

LE CHEVALIER.

Cela sera comme cela , Madame , avec
votre permission. Croyez-moi , demeurons
ici dans le foyer , nos petits discours vaudront
mordi mieux que toute la Comédie.

LE BARON.

Il n'a pas tort ; le Chevalier n'est pas en-
nuyeux , Mesdames.

MENONE.

Il est ivre , au moins , Monsieur le Baron ,
il sent le vin.

LE CHEVALIER.

Cela est vrai , j'en ai bû ; quel nez de
femme !

LE BARON.

Et où t'es-tu accommodé comme cela ?

LE CHEVALIER.

Où ? chez l'Auteur de cette mauvaise piece.
C'est un bon vivant qui aime la joie , la bon-
ne chere , bon vin de Champagne ; il nous
a régalez ; . . . mais tout compté , tout rabatu ,
sa Comédie ne vaut pas le diable.

LE BARON.

N'est-il pas vrai ?

LE CHEVALIER.

Cela est pitoyable , abominable ; mais je
n'en dis point de mal , parcequ'il est de mes
amis ; j'ai beaucoup d'égard pour les gens qui
me font bonne chere , moi , c'est ma grande
folie.

BELINDE.

Vous le voyez souvent , Monsieur le Che-
valier ?

LE CHEVALIER.

Si je le vois , Madame , je travaille avec
lui : quand il a quelque ivrogne à mettre ,
c'est ordinairement moi qui sert de modele.
Oh , ce garçon-là copie bien d'après nature. Il
a besoin , dans une piece qu'il fait , d'un carac-
tere de nicaud , de fat , d'imbécille ; je veux

lui donner ta connoissance, Baron, cela lui fera plaisir sur ma parole : il a peine à trouver de nouveaux caractères.

MENONE.

Hé, le moyen qu'il n'en ait pas ? c'est un homme qui ne lit jamais, à ce qu'on dit.

LE CHEVALIER.

Oh, pour cela ce n'est pas sa faute, il n'a pas le tems, nous sommes toujours à table, & puis pour les bagatelles qu'il fait, dit-il, il n'a besoin que du livre du monde, il y fait lire, il le connoît, il pille là-dedans comme tous les diables.

LE BARON.

Qu'il fasse donc voir quelque chose de nouveau, & qu'il ne tourne pas autour de lui-même, comme sur un pivot ; toujours des Procureurs, des Bourgeoises ridicules, des nigauds, des Payfans, des Meuniers, des Meunieres. Cet homme-là est né pour le moulin, il ne le peut quitter.

LE CHEVALIER.

Oh, parbleu, Monsieur de Fonseq, je vous y prends, vous êtes un rude joueur, c'est vous qui avez fait le Quatrain qui court contre lui.

LE BARON.

Moi, point du tout.

LE

LE CHEVALIER.

Oh, sifait, sifait, vous êtes modeste, ne vous en défendez pas. Ce Quatrain-là n'est pas trop mauvais, il feroit deshonneur à tout autre, mais il est joli pour vous, je vous en réponds.

MENONE.

Hé, dites-nous ce Quatrain, Monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Le voici, Madame, je l'ai dans ma poche, car dans ma mémoire je ferois scrupule de l'y mettre.

Le Public est fou, Dieu me damne,
De trouver à l'Auteur un esprit drôle & fin,

Un esprit drôle & fin ! Cela est bien écrit,
au moins, Mesdames.

BELINDE.

Très délicatement, il n'y a rien de plus joli.

LE CHEVALIER.

N'est-il pas vrai ? écoutez la suite.

Le Public est fou, Dieu me damne,
De trouver à l'Auteur un esprit drôle & fin ;
Ce n'est qu'un ignorant je le garantis âne,

Puisqu'il est toujours au Moulin.

Que dites-vous de la chute, elle est piquante, n'est-ce pas ?

Tome VIII.

B

BELINDE.

Ah, toute charmante, toute amoureuse,
je le garantis âne! la jolie tournure de phrase!
 ma favorite! la jolie tournure de phrase!

MENONE.

Elle est vive, je vous l'avoue, & que dit
 le pauvre Auteur de ce Quatrain-là: il est bien
 fâché.

LE CHEVALIER.

Lui! point du tout, il s'en moque, il s'en
 divertit.

BELINDE.

Il s'en divertit?

LE CHEVALIER.

Hé, parbleu oui, tout le monde rit des
 sottises qu'il fait, il rit aussi des sottises que
 font les autres. C'est un garçon fort judi-
 cieux, ho.

LE BARON.

Ce Quatrain n'est pas de moi; mais je le
 trouve bon, du dernier bien, & aussi excel-
 lemment bon que la Comédie est parfaite-
 ment mauvaise.

LE CHEVALIER.

Elle ne vaut pas le diable, te dis-je, je
 pense comme toi; mais je suis jaloux de mes
 sentimens, & comme l'Auteur est de mes
 amis, si tu continues à penser comme moi,
 tu auras affaire à moi, je t'en avertis.

LE BARON.

Oh Dame.

MENONE.

Vous êtes un ardent ami, Monsieur le Che-
 valier.

LE CHEVALIER.

Oui j'aime chaudement, Madame, c'est
 ma maniere, & quand je suis chaud de vin
 sur-tout; l'Auteur m'a fait boire aujourd'hui
 de la Tocane. . . c'est un bon vivant, gra-
 ce pour sa pièce; mais je ne connois point le
 Musicien, je vous abandonne la Musique.

LE BARON.

C'est ce que j'y trouve de plus supporta-
 ble, moi.

LE CHEVALIER.

C'est ce qu'il y a de plus mauvais; vous
 êtes un ignorant, je me connois en musique,
 moi, comme en vin de Champagne. Je veux
 vous chanter un petit air qu'on m'apprit hier
 au soir, Mesdames, vous verrez ce que c'est
 que de bonne musique.

BELINDE.

Volontiers. Je m'y connois un peu, sans
 vanité, & j'ai sur moi un air Italien, que je
 vous chanterois aussi si je n'étois pas si fort
 enrhumée.

MENONE.

Il faut prier le Musicien de la Comédie de vous le chanter. Le voici le plus à propos du monde, approchez Monsieur Touvenelle. C'est un fort habile homme, au moins, & qui chante presque tout à livre ouvert; il a été mon Maître.



SCENE DERNIERE.

LE BARON, LE CHEVALIER,
BELINDE, MENONE, M. TOU-
VENELLE.

M. TOUVENELLE.

Cela est vrai, Madame, & vous me re- devez encore cinq louis d'or, j'ai été je ne fais combien de fois chez vous. . .

MENONE.

Ecoutez la chanson de Monsieur le Che- valier, Monsieur Touvenelle, vous nous en direz votre sentiment.

LE CHEVALIER *chante.*

Plusieurs regardent le bon vin

Comme un remede souverain

Pour guérir la mélancolie;

Pour moi je cours au plus certain,

Et je trouve que l'eau-de-vie

Itourdit bien mieux mon chagrin.

Hé bien, comment la trouvez vous?

MENONE.

Fort agréable, & fort bien traité.

LE CHEVALIER.

Je l'ai un peu chantée à la rencontre ; mais il n'importe , on se prête à cela. Voyons un peu votre Italien ; j'aime les airs Italiens , c'est ma folie.

BELINDE.

Le voilà , Monsieur le Musicien , chantez-le avec attention , je vous prie , nous allons vous écouter de même.

LE CHEVALIER.

Oui , tendrement , là beaucoup de chromatique.

M. TOUVENELLE *chante.*

Vendetta , Cupido , ven detta sù sù ,

Deh scocca strali

Ai colpi mortali ,

Punisci ,

Ferisci ,

Quel impio traditor

Amante infido : si si no tardar più ;

Ma guarda , ô Dio ,

Di non tocar gl' il cor ,

Che quello è mio.

Vendetta , &c.

LE CHEVALIER.

Voilà de belle & bonne musique , & le Musicien qui a fait cela n'est pas un sot.

LE BARON.

Nenni ; vraiment , cela fredonne bien.

LE CHEVALIER.

Ecoutez-moi , après cela , votre musique de la Comédie. Quelle différence !

M. TOUVENELLE.

Elle est du même Auteur , Monsieur.

BELINDE.

Comment , du même !

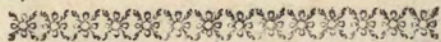
M. TOUVENELLE.

Oui , Madame , l'air qu'a chanté Monsieur le Chevalier , & votre air Italien sont de Monsieur Gilliers , qui a fait les airs de la Comédie. . . .

LE CHEVALIER.

Oh , en ce cas-là , sa musique est bonne , je ne l'abandonne plus. Allons , morbleu , Monsieur de Fonsècq , la musique adoucit les bêtes les plus féroces , laissez-vous adoucir , & allons tous quatre nous mettre dans quelque fond de Loge , où vous écouterez la Comédie , & où je dormirai , moi , sur ma parole.

Fin du Prologue.



ACTEURS DE LA COMEDIE.

LE BAILLI.

LA MEUNIERE.

LOUISON, } Filles de la Meuniere.
MAROTTE, }

DE LORME, pere de Colette, &
beau-frere de la Meuniere.

COLETTE, nièce de la Meuniere.

M. DE LEPINE, } Amans de Louison
M. GIFLOT, } & de Marotte.

BLAISE, amoureux de Colette.

MATHURINE, Payfanne.

Plusieurs Meuniers & Meunieres.

Bohémiens & Bohémiennes.

Pèlerins & Pèlerines.

La Scene est à Creteil.

LES



LES
TROIS COUSINES,
COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LA MEUNIERE, LE BAILLI.

LA MEUNIERE.

OH çà, Monsieur le Bailli, vous êtes bon-homme, honnête homme, vous avez bon esprit, bonne conscience, tout Bailli que vous êtes. Feu mon mari, pendant son vivant, étoit de vos amis, vous bûviez quelquefois ensemble; il vous souvient de ce qu'il vous recommandit en mourant, le pauvre dé-

Tome VIII.

C

font, vous lui promîtes tant que vous aurais
soin de sa famille.

LE BAILLI.

Je lui tiendrai parole, & vous me trouvez
toujours prêt, Madame la Meunier, à
vous rendre tous les services qu'on peut attendre
d'un véritable ami.

LA MEUNIERE.

Je vous suis bien obligée, Monsieur le Bail-
li, je n'ai besoin que d'un bon conseil, comme
je vous ai déjà dit.

LE BAILLI.

C'est ce qu'on donne plus libéralement.

LA MEUNIERE.

Vous avez raison, ça ne coûte rien. Allons
dites-donc, que feriez-vous si vous étiez en
ma place ?

LE BAILLI.

Mais, qu'avez-vous envie de faire ?

LA MEUNIERE.

Tout ce que vous m'en direz.

LE BAILLI.

Je n'aimerois pas à vous conseiller contre
votre volonté.

LA MEUNIERE.

Mais voirement vous moquez-vous, je n'ai
point de volonté. Je suis une pauvre veuve qui

cherche à vivre tout doucement, & qui ne veut
rien faire sans la participation des honnêtes
personnes qui ont la bonté d'entrer un peu
dans les petites raisons qu'on peut avoir... Il
y a deux ans que je suis veuve, Monsieur le
Bailli.

LE BAILLI.

Comment deux ans ! y a-t-il tant que cela ?

LA MEUNIERE.

Oui, tout autant ; veda le treizième mois,
& pour ce qui est d'en cas de ces choses-là,
dès que la deuxième année est une fois com-
mencée, on la compte finie. Oh j'ai bien eu
du regret au pauvre défunt.

LE BAILLI.

Oui, je le vois bien, le tems vous dure.

LA MEUNIERE.

Hé, le moyen qu'il ne dure pas ! j'ai bien
de la charge au moins, deux filles qui deve-
nent grande, une nièce qui l'est itou, un
moulin bien achalandé, beaucoup de tracas,
il est bien mal aisé de prendre garde à ça
toute seule.

LE BAILLI.

Vos filles ni votre nièce n'ont pas besoin
qu'on veille sur leur conduite ; elles sont bien
sages, bien élevées, & c'est ce qui me faisoit
de plus estimer le défunt, que le soin qu'il a
pris de leur éducation.

LA MEUNIÈRE.

Le pauvre homme, Monsieur le Bailli! quand j'y songe, s'il n'étoit pas mort, voyez-vous, je ne serois pas dans l'embaras où je sis.

LE BAILLI.

Non sans doute, mais il est facile de vous en tirer, Votre nièce & vos filles sont grandes, vous êtes riche, il faut leur trouver à chacune un bon parti qui vous en défasse.

LA MEUNIÈRE.

A chacune un, ce seroit trois; & vela bian des nôces. Ne trouveriais vous pas plus à propos de n'en faire qu'une?

LE BAILLI.

Oui-dà, on peut les marier le même jour, cela vous épargnera de la dépense.

LA MEUNIÈRE.

Je ne nous entendons pas, Monsieur le Bailli; vous me donnez des conseils pour elles, & c'est pour moi que je vous en demande,

LE BAILLI.

Comment?

LA MEUNIÈRE.

C'est moi qui sis d'avis de me marier, je crois que ça vaudra mieux.

LE BAILLI.

Oui, mais pour vous soulager des soins

que vous donnent ces filles & cette nièce. . .

LA MEUNIÈRE.

Hé, si donc; les maris que je leur baille- rois n'auroient soin que d'elles, & sti que je prendrai aura soin d'elles & de moi, ce sera faire d'une pierre deux coups, ça est bian plus commode.

LE BAILLI.

D'accord, mais Madame la Meuniere. . .

LA MEUNIÈRE.

Tenez, Monsieur le Bailli, ma résolution est prise, je n'en démordrai point, je veux me remarier, vous avez biau dire.

LE BAILLI.

Vous avez raison, je vous conseille de le faire.

LA MEUNIÈRE.

Et si, je ne veux pas que mes filles ni ma nièce en murmuront la moindre chose.

LE BAILLI.

Vous ferez fort bien de les en empêcher.

LA MEUNIÈRE.

Je prétends qu'elles demeurent filles tant qu'il me plaira.

LE BAILLI.

C'est fort bien prétendre.

LA MEUNIERE.

Et si elles s'avisoient tant seulement d'envisager un homme, je les dévisagerois, moi. Oh je fis une femme d'honneur, Monsieur le Bailli, je n'entends point de raillerie.

LE BAILLI.

Cela est fort louable. Et quel est le mari que vous prenez, Madame la Meunier?

LA MEUNIERE.

Je ne fais pas bien encore, ils sont trois ou quatre: conseillez-moi itou un peu là-dessus, Monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

Très volontiers, vous n'avez qu'à dire, voyons.

LA MEUNIERE.

Il y a déjà le Concierge du Château, premierement.

LE BAILLI.

C'est un fort honnête homme.

LA MEUNIERE.

Et puis Monsieur Giflot, le neveu de notre Curé, qu'on dit qui a de l'esprit, vous savez ce qui en est.

LE BAILLI.

Oui vraiment, celui-là seroit un fort bon parti.

LA MEUNIERE.

Il y a encore le valet de chambre de Monsieur le Président, qui est un bon gros réjoui,

LE BAILLI.

Celui-là ne vous déplaît pas, je gage.

LA MEUNIERE.

Et puis Blaise, le garde-moulin, qui est un franc nigaud. Je n'ai qu'à choisir; lequel prendrais-vous, Monsieur le Bailli?

LE BAILLI.

Mais écoutez, ce valet de chambre. . .

LA MEUNIERE.

Oh! stila a trop bonne protection, Monsieur le Bailli, il me seroit enragé, & je ne serois pas la maîtresse.

LE BAILLI.

C'est une bonne raison. Vous préférerez Monsieur Giflot?

LA MEUNIERE.

Le Ciel m'en préserve! il a trop d'esprit. On n'a que faire d'esprit dans un moulin, le mian suffit pour ça, je n'en veux point d'autre.

LE BAILLI.

Je vois bien que le Concierge. . .

LA MEUNIERE.

Fi, c'est un grand flandrin, un grand sec,

maigre, il est quasi tout comme le défunt, il me seroit avis que ce seroit la même chose; & il vaudroit presque autant n'avoir pas été veuve, que de ne pas s'apercevoir du changement.

LE BAILLI.

Oui, cela est vrai; & ce sera le garde-moulin, selon toutes les apparences.

LA MEUNIÈRE.

Dame acoutez, c'est un bon gros nigaud qui me reviant assez. Voilà ce qu'il faut en ménage; ça va droit en besogne, ça est déjà filé à ma maniere, & je ferai tout ce que je voudrai de ce benais-là.

LE BAILLI.

Oui, mais épouser votre garde-moulin?

LA MEUNIÈRE.

Oh je suis butée à ça, Monsieur le Bailli, je n'en aurai point d'autre. Baillez-moi votre avis là-dessus, je vous en prie.

LE BAILLI.

Mon avis est que vous l'épousez, & tout au plus vite. Vous ne sauriez jamais mieux faire.

LA MEUNIÈRE.

N'est-il pas vrai? Que je suis bien-aise que vous agréais ma résolution; car au bout du compte, j'ai de la confiance en vous, du res-

pect, de la croyance; & si vous m'avais contredit, je n'en aurois toujours rien fait qu'à ma tête, & ça eut été désagréable. En vous remerciant Monsieur le Bailli, je vous prie de la nocce. Je suis votre servante.

LE BAILLI.

Jusqu'au revoir, Madame la Meunière.

SCÈNE II.

LE BAILLI *seul.*

VOICI une commère qui va faire un mauvais marché avec son garde-moulin; & quelque bon esprit qu'elle paroisse avoir, ce n'est assurément pas l'esprit qui la détermine. Elle n'a nullement dessein de pourvoir ses filles, & les pauvres enfans sont en âge, & peut-être dans l'impatience d'être pourvues. Il faut avertir leur oncle de la sortise que médite sa belle-sœur. Le voici le plus à propos du monde.



SCENE III.

DE LORME, LE BAILLI.

DE LORME.

VOTRE valet, Monsieur le Bailli, comment vous en va, je m'en allois cheux vous.

LE BAILLI.

Je suis bien-aïse que vous m'avez rencontré. Me voulez-vous quelque chose?

DE LORME.

Hé, parguenne, si je ne vous voulois rian, je ne vous charcherois pas.

LE BAILLI.

Hé bien ! qu'est-ce ? De quoi s'agit-il ?

DE LORME.

Il s'agit que défunt mon frere, le Meunier d'ici, est trépassé, comme vous savez ; & que Madame sa femme est diablement vivante, à ce qu'il me paroît : cela ne vous paroît-il pas itou comme ça, Monsieur le Bailli ?

LE BAILLI.

Oui vraiment, je voulois aussi vous parler de cela. C'est une bonne femme, fort entendue, mais . . .

DE LORME.

Ce n'est morgué pas de sa bonté, ni de son entendement que je vous parle.

LE BAILLI.

Hé ! de quoi donc, s'il vous plaît, Monsieur de Lorme ?

DE LORME.

Oh ! paffanguenne, c'est de son allure, & au train qu'alle va, j'ai peur qu'alle ne bronche ; je ne vas pas de fois au moulin que je ne trouve la nape mise & du monde au tour, de grandes cruchées de vin par ici, des jambons par ila, un gigot d'un côté, un cochon de lait de l'autre, des Ménétriers dans un batiau, la musette & le hautbois sous l'orme, il est avis que ce sont des nôces parpetuelles, & si parmi tout ça je ne vois ni Curé ni Tabellion. Morgué, cela me baille martel en tête ; car voyez-vous, j'ai de l'honneur, & je fis pour l'ame du défunt presque aussi jaloux de ma belle-sœur, que je l'aye jamais été de ma femme Margot, pendant qu'alle étoit au monde ; & je ne l'étois pas mal, comme vous savez.

LE BAILLI.

Vous ne l'étiez que trop, & vous aviez quelquefois des emportemens. . .

DE LORME.

Oh ! pargué, je ne l'ai rossée qu'une fois,

mais je la roffis bian , & dans le fond j'avois tort ; au moins , n'allez pas croire que j'avois raifon.

LE B A I L L I.

Non , non , je ne fuis point porté à croire le mal.

DE L O R M E.

Je ne fais morgué , comment ça fe fit. Je devois aller ce jour-là à tras lieues d'ici , pour une coupe de bois que j'y avois à vendre , je rencontris le Marchand en fortant du Village , il me ramenit au grand Cerf , j'y tombîmes d'accord . je bûmes le vin du marché , copieufement pour ça : je ne nous quitîmes qu'à minuit. Je retournis chez moi , an ne m'y attandoit pas , je trouvis ma femme dans le lit : Et voyez un peu queu pefte de vilion , Monfieu le Bailli , la carogne me paroiffit double.

LE B A I L L I.

Voilà une vilaine vilion , Monsieur de Lorme.

DE L O R M E.

Je vous laiffe à penfer queu vacarme , j'étois pis qu'un enragé ; mais le lendemain je me rapaifis , & je compris facilement que c'eft que j'étois ivre , & que c'étoit ma faute. Enfin bref , tantia , Margot me pardonnit ma barlue , an nous raccommoît. Et voyez , Monfieu le Bailly , queu bénédiction ! Avant

ça je ne pouviefmes avoir d'enfans , & de ce racommodement là il eft venu cetté petite fille , qui eft votre filiole , & qui a morgué plus d'efprit qu'alle n'eft groffe. Oh je ne lais pas de qui alle tiant , je vous l'avoue.

LE B A I L L I.

Vous aimez bien cet enfant-là , Monsieur de Lorme.

DE L O R M E.

Si je l'aime ! c'eft une petite miévretê agriable , alle a de petites magnieres femillantes , une maleignetê drôle , alle fait pièce à qui alle peut , alle ne penfe bian de perfonne , alle dit du mal de tout le monde , & fi , tout le monde l'aime. Oh c'eft une jolie créature. La voici , je penfe , je lui ai donné charge d'obfervet sa tante la Meuniere , alle viant m'en dire queuque nouvelle.

LE B A I L L I.

Je vous en apprendrai de plus sûres que perfonne.

DE L O R M E.

Bon , tant mieux. Mais accoutons un tatinet ce que Colette aura à me dire.



SCENE IV.

DE LORME , LE BAILLI , COLETTE.

DE LORME.

Hé bien , mon enfant , tu vians du moulin. Qu'est-ce qu'il y a de nouviau ? que fait ta tante ?

COLETTE.

La voilà qui vient d'arriver , & tout en arrivant elle est d'abord allée trouver Blaise le garde moulin , & elle s'est mise à babiller avec lui. Oh , c'est une grande causeuse que cette femme-là. Bon jour , mon parrain.

LE BAILLI.

Bon jour , Colette , bon jour.

DE LORME.

N'as-tu point écouté ce qu'elle disoit.

COLETTE.

Oh , que sifait , vraiment ! mais comme elle est défiante , on ne la fauroit écouter que de loin , on n'entend qu'une partie de ce qu'elle dit , il faut deviner le reste.

DE LORME.

Oh ! parguenne oui , t'es une plaisante devineuse , M. le Bailli ?

LE BAILLI.

Je ne la crois pas fort habile , franchement.

COLETTE.

Hom , je la suis assez pour deviner tout ce que vous disiez hier à notre voisine la belle Cabaretiere , qui étoit avec vous sur sa porte.

LE BAILLI.

Comment , petite fille . . .

Colette contrefait par ses gestes ceux du Bailli & ceux de la voisine.

COLETTE.

Vous faisiez comme ça , mon Parrain : vous la regardiez avec de certains yeux , vous lui preniez la main , & dans ce tems-là , c'est que vous lui disiez que vous étiez amoureux d'elle , & elle vous repoussoit , elle secouoit comme ça la tête , c'est qu'elle répondoit qu'elle n'en croyoit rien. Et vous tout aussi-tôt de faire comme ça : vous lui juriez que ça étoit vrai , & j'entendis un peu le dernier mot , il y avoit , je crois , qu'elle étoit adorable.

DE LORME.

Oh , oh ! Monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

Ah , ah !

COLETTE.

Cela est bien vrai , je vous en répons ; & la voisine faisoit comme ça , & je suis sûre

qu'elle disoit : Paix taisez-vous, ne pariez pas si haut, mon mari est là-dedans.

LE BAILLI.

Voilà une rusée petite filiole, Comperé de Lorme; si elle devine aussi juste en toutes choses, elle est plus habile que vous, sur ma parole.

DE LORME.

Tatigué, quel esprit! ça est merveilleux, n'est-ce pas? Hé, qu'est-ce que c'est que t'as deviné de ta tante: Dis.

COLETTE.

Qu'elle aime Blaise de tout son cœur, & que Blaise ne se soucie gueres d'elle.

LE BAILLI.

Le premier article est vrai, je le fais par elle-même: pour le second, il faut l'éclaircir. Qu'est-ce qui vous le fait soupçonner, voyons?

COLETTE.

C'est ma tante qui le va toujours chercher, & puis quand ils sont ensemble, il n'y a quasi qu'elle qui parle. Elle gesticule, elle devient rouge, & Blaise est comme ça. Il fait une espee de moue, & quand il lâche deux ou trois paroles, c'est en levant le nez, ou en secouant les oreilles. Oh, s'il est amoureux, lui, ce n'est pas de ma tante, je vous en réponds.

LE

LE BAILLI.

Cela pourroit être, & j'ai à vous avertir que la grande folie de votre belle-sœur est de se remarier.

DE LORME.

La dévargondée.

LE BAILLI.

La filiole a fort bien deviné. C'est Blaise à qui elle en veut, & si, il y en a trois autres qui la recherchent.

DE LORME.

Comment trois, Monsieur le Bailli? Est-il possible qu'il y ait tant de foux que ça dans le Village? Et qui sont ces nigauds-là avec votre permission?

LE BAILLI.

Ce ne sont point des nigauds. La Meuniere est riche; le Concierge du Château, le Valet de chambre de Monsieur le Président, & le neveu du Curé ont des vues pour elle.

COLETTE.

Oh, que nenni, mon Parrain, je devine mieux que vous, ce n'est point pour ma tante qu'ils vont au moulin, c'est pour mes cousines.

LE BAILLI.

Pour vos cousines, qui vous a dit cela?

Tome VIII.

D

COLETTE.

Bon, qui me l'a dit. Est-ce qu'on me dit quelque chose ? Ils se défient tous de moi, ils ne me disent rien, mais je fais tout, il n'y a pas jusqu'à Blaise qui est amoureux de moi, & qui n'oseroit me le dire, de peur que je ne me moque de lui.

DE LORME.

Il est amoureux de toi ! Comment fais-tu cela ?

COLETTE.

Voyez, que cela est difficile à deviner ? Je ne l'aime pas, moi, au moins, mais je ne laisse pas de lui faire bonne mine pour l'empêcher d'épouser ma tante. Oh, s'il faisoit cette sottise-là, j'en serois bien fâchée, je vous l'avoue.

LE BAILLI.

Le garde-moulin seroit amoureux de vous ? Allez, vous êtes folle.

COLETTE.

Vous ne le voulez pas croire, il faut vous en donner le plaisir. Le voilà qui vient, cachez-vous tous deux derrière ce buisson, vous entendrez ce qu'il me dira ; je vais lui donner belle ; & tout nigaud qu'il est, je le ferai parler, je vous en réponds.

DE LORME.

La jolie enfant, M. le Bailli ! Est-ce moi qui ai fait ça ?

LE BAILLI.

Voyons, voyons, si elle ne se trompe point ; cela ne sera pas inutile à de certains desseins que j'ai dans la tête.

COLETTE.

Cachez-vous donc vite qu'il ne vous voie point, car c'est un benais qui seroit honteux.

SCENE V.

COLETTE, BLAISE.

COLETTE.

C'EST à moi qu'il en veut assurément, & le nigaud n'approchera point que je ne l'appelle. Hola, Blaise, hola.

BLAISE.

Bon jour, Madame Colette, est-ce que vous voudriez me parler, que vous m'appellez ?

COLETTE.

Mais toi, mon garçon, n'as-tu rien à me dire ?

BLAISE.

Morgue nenni, vous êtes trop moqueuse, queuque sor qui s'y fie, je creverois plutôt

que d'en ouvrir la bouche, à moins que ça ne vienne de vous, je n'oserois vous le dire.

COLETTE.

Hé, quoi dire ?

BLAISE.

Ce qui m'amène envars ici. Vous croyez peut-être que c'est par hasard que j'y viens, ça n'est pargué pas, c'est tout exprès, & si je n'en fais pas semblant, comme vous voyez.

COLETTE.

Tu es un garçon bien dissimulé.

BLAISE.

Parguene, il faut être comme ça. Je ne veux point qu'on se gobarge de moi ; voyez le biau plaisir, on ira dire son secret à une fille, & pis la masque s'en gauffera. Nannin, morgué, nannin, il n'en fera rian, j'ai plus de cœur que ça.

COLETTE.

Tu aurois quelque secret à m'apprendre, à moi ?

BLAISE.

Hé, oui morguene, j'en ai un. Quand vous n'y êtes point, je sis tout prêt à vous le dire, & drès que je vous vois, vous avez une cartaine meine malicieuse qui me renfonce la parole. C'est que je sis timide, voyez-vous, & si pourtant avec les filles, il m'est ayis qu'il faut de la hardiesse.

COLETTE.

Assurément, rassure-toi, va, va, parle.

BLAISE.

Oui, mais si ce secret-là vous est désagréable ? Il y a des secrets qui déplaisoient quelquefois ? Votre tante m'a dit le sian, par exemple, il m'a fâché ; si le mian va vous faire de même ?

COLETTE.

Et qu'est-ce que c'est que son secret à ma tante ?

BLAISE.

Qu'alle est amoureuse de moi.

COLETTE.

Et le tien à toi ?

BLAISE.

Que je sis amoureux de vous, mais vous n'en saurais rian que vous ne le deviniais. Je sens bien ça, je n'aurai jamais l'impertinance de vous le dire.

COLETTE.

Ah, tu feras fort bien de ne m'en point parler.

BLAISE.

Oh, ratigué que je n'ai garde, vous en feriais de biaux contes.

COLETTE.

Oh, oui, je t'en réponds.

BLAISE.

Stanpendant, je crois que ça me fera tourner la çarvelle.

COLETTE.

Cela seroit fâcheux.

BLAISE.

Oui, voirement, & si vous aviais l'esprit de deviner ça, & la bonté d'en être bian-aïse, je ne deviendrais peut-être pas fou, voyez-vous. Hé, allons, allons marguenne, empêchez moi de l'être.

COLETTE.

Hé bien, ya, nous verrons, laissez faire.

BLAISE.

Commencez-vous à deviner un tantinet ?

COLETTE.

Oui, oui, j'entrevois quelque chose.

BLAISE.

Entrevoyez-vous que je creve d'amour, & que c'est vous qui en êtes la cause ?

COLETTE.

Cela me paroît un peu comme tu le dis.

BLAISE.

Oh, morgué, je dis vrai, je joue le franc jeu ; & tenez, je ne bois point de vin queu-que part où je me treuve, que je ne m'enivre tout bas à votre santé, Madame Colette.

COLETTE.

Cela est bien tendre.

BLAISE.

Il ne me vient point de pensée d'amour, que ce ne soit pour vous.

COLETTE.

Fort bien.

BLAISE.

Et quand il m'en vient de mariage, c'est itou pour vous, Madame Colette.

COLETTE.

Mais tu me parles de ton amour bien familièrement, à ce qu'il me semble.

BLAISE.

Parguenne, c'est que vous m'enhardissez ; & quand je sis une fois enhardi, dame, accou-tez, je ne sis plus honteux : il n'y a qu'à me mettre en train & à me laisser faire.

S C E N E V I.

LE BAILLI, DE LORME, COLETTE,

BLAISE.

LE BAILLI.

DOUCEMENT, Monsieur Blaisé, doucement.

BLAISE.

Hé bian, tatigué, ne vela-t-il pas; je n'é-
tions pas seuls; on nous acoutoit, vous m'a-
vez fait jaser pour me faire piece.

DE LORME.

Comme vous vous échaufez, Monsieur le
garde-moulin, prenez garde.

BLAISE.

Oh dame, excusez, Monsieu de Lorme,
la hardiesse que j'ai la libarté de prendre;
mais comme Madame la Meuniere a en fan-
taisie que vous deveniais mon biau-frere; je
me sis fouré dans la mienne, qu'il vaudroit
mieux que ce fût mon biau-pere que vous de-
venissiais; ça dépendra de vous, voyez, il
n'y a pas plus de difficulté à l'un qu'à l'autre.

DE LORME.

Oh, passangué! je vous baise les mains;
il y a de la difficulté des deux côtés, Monsieur
Blaise.

BLAISE.

Hé, oui, ça est vrai. Je ne veux pas l'un,
vous ne velez peut-être pas l'autre, vous,
& c'est ce qui fait que je ne sommes pas d'ac-
cord; mais, Madame Colette accommodera
tout ça, alle n'a qu'à vouloir.

DE LORME.

Alle n'a qu'à vouloir?

BLAISE.

BLAISE.

Hé, parguenne, oui. N'est-il pas vrai,
Monsieu le Bailli. Il y a comme ça queuquefois
des parens boursus, des brutaux, qui ne vou-
lont pas bailler leurs filles en mariage, & les
filles par fois s'y baillont d'alles-mêmes. Com-
me on n'y entend point de mal, on va le
grand chemin, & de queuque part qu'alles
viennent, on ne laisse pas de les prendre, &
le biau-pere est biau-pere maugré ly, mais ne
laisse pas de l'être; vous comprenez bien,
Madame Colette?

DE LORME.

Comment, biau-pere maugré ly! Oh,
parguenne j'y boutrons queuque empêche-
ment, Monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

Sans emportement, Monsieur de Lorme.
Monsieur Blaise est un bon garçon, un hon-
nête garçon, & pourvu qu'il nous promette
de ne point épouser la Meuniere...

BLAISE.

Hé, parguenne, il y a bon moyen de m'en
empêcher, qu'on me baille la niece, il est
bian sûr que je n'épouserai point la Tante.

LE BAILLI.

Il n'y a rien qui ne se puisse faire; mais en
attendant, promettez-nous...

Tome VIII,

E

BLAISE.

Si je vous le promettrai, je sommes déjà trois qui nous sommes baillé parole de ne vouloir point d'alle, & stanpendant je faisons la meine d'en vouloir biauoup : & voyez comme je joue de malheur, Monfieu le Bailli, je fis justement sti dont alle veur le plus.

LE BAILLI.

Je le fais bien.

BLAISE.

Alle vouloit que je fissions aujourd'hui des accordailles, & comme je ne veux point d'époufailles, moi, il m'est avis que ces accordailles-là seraint fuparflus.

DE LORME.

Hé, oui, voirement.

BLAISE.

Je l'amufons tous trois du mieux que je pouvons avec des Menetriers par fois, de petites chanfonnettes par ici, de petits régalemens par là : quand je la trouvois trop bonne, je l'y faisons querelle; je devenons bons quand alle fait la meine, & drès qu'alle se radoucit, je li charchons noife. Alle nous r'aime comme ça tour à tour, & tour à tour je faisons semblant de la r'aimer; mais je ne vouons jamais rian conclure.

LE BAILLI.

Mais à quoi bon ces semblans-là ?

BLAISE.

A quoi bon, Monfieu le Bailli? morgué les semblans ne font que pour alle : mais il y a du tout de bon pour les filles.

DE LORME.

Comment, du tout de bon !

BLAISE.

Oui, Monfieu Giflot en aime l'une, Monfieu de Lepeinc est amoureux de l'autre, & c'est moi qui envars alle manigance tout ça pour eux, fans que leur mere s'en doute, à condition qu'à la pareille ils maniganceront pour moi envars Colette, fans que Monfieu de Lorme s'en aperçoive. Oh, j'avons morgué bian pris nos mefures.

DE LORME.

Oh, oh ! parguenne, vela qui est admirable, Monfieu le Bailli ?

BLAISE.

Vous ferez morgué les dupes de ça, car j'y avons regardé.

DE LORME.

C'est ce qu'il faudra voir.

BLAISE.

Je fis le boudeux aujourd'hui, moi, à caufe

qu'alle vouloit des accordailles. Monsieur de Lepeine est le régaleux, & Monsieur Giflot fera le jaloux. Dame, voyez-vous, je nous divartissons comme des petits Rois. Les jeunes filles qui avont le mot, & qui savent que ça se fait pour l'amour d'elles, prennent leur part du divartissement. La Meuniere qui ne fait rian de rian, se divartit itou tout comme les autres, & par ainssi je sommes tretous en joie.

DE LORME.

Je vous le disois bian, Monsieur le Bailli, ce sont morgué des nôces parpetuelles.

BLAISE.

On entend une symphonie.

Oui, justement... entendez-vous? Vela Monsieur de Lepeine qui va leur bailler un plat de son métier.

LE BAILLI.

Nous parlerons à loisir de tout cela, Monsieur de Lorme, il faut se conduire prudemment dans cette affaire-ci.

BLAISE.

Ils s'en allont envers là-bas, je pense. Hé morguene, que ne venont-ils envars ici, la place est plus belle, & vous trouveriais peut-être ça drôle.

LE BAILLI.

Oui dà, oui dà, j'aime à voir qu'on se réjouisse.

BLAISE.

C'est un tas de filles & de garçons habillés tretous comme des Meuniers & des Meunieres, & Monsieur de Lepeine à leur tête, & tout ça, pour faire voir au monde qu'il ne méprise point le moulinage. Oh! ça est bian galant, voyez-vous.

LE BAILLI.

Affurément. Allez, ma fillole, allez vous joindre à ces jeunes filles, & tâchez de les amener ici.

COLETTE.

Elles ne demanderont pas mieux, mon Parrain, & ma Tante aussi, j'en suis sûre.

BLAISE.

Oh! palsanguenne, j'en répons itou, & j'allons vous amener toute la bande joyeuse.

SCENE VII.

DE LORME, LE BAILLI.

DE LORME.

HÈ bian, Monsieur le Bailli, ne vela-t-il pas ce que je vous disois. Dame, voyez-vous, je devine itou aussi bian que Colette; oh, pour ce qui est de ça, je tenons l'un de l'autre.

34 LES TROIS COUSINES;

LE BAILLI.

Oui, vous avez bon sens, bon esprit.

DE LORME.

La Meuniere bronchera, prenons-y garde, & si elle bronche une fois, ses filles & la mienne broncheront itou, peut-être. Car les filles & les femmes, c'est comme les moutons, voyez-vous; drès que l'une a sauté le fossé, crac, vela les autres après; & la Meuniere est une fauteuse, je vous en avartis.

LE BAILLI.

Il faut examiner la chose avec attention, pour pouvoir prendre des mesures justes.

DE LORME.

C'est bian dit.

LE BAILLI.

Observer la mere & les filles.

DE LORME.

Et la mienne itou, Monsieu le Bailli, c'est une dessalée.

LE BAILLI.

Laissez-moi faire, & ne dites rien à votre belle-sœur, sur-tout.

DE LORME.

Que je ne li dise rian? j'aurois pourtant bian envie de li laver la tête.

COMEDIE.

55

LE BAILLI.

Gardez-vous-en bien, il ne faut pas lui donner soupçon qu'on ait dessein de la contraquarrer.

DE LORME.

Vous avez raison, je ne sonnerai mot.

LE BAILLI.

Voici Colette qui les amene, prenons notre part de leur joie, feignons tous deux d'être fort contents de toutes ces petites parties de plaisirs.

DE LORME.

Oh tâigué, ne vous boutez pas en peine. Que je vas faire semblant de me divartir!





I. INTERMEDE.

Plusieurs Habirans du Village vêtus en Meuniers & en Meunieres, & conduits par Monsieur de Lepine, viennent en dansant prendre sur le Théâtre les places qu'ils doivent occuper pendant le Divertissement que l'on donne à la Meuniere.

M. TOUVENELLE *vêtu en Meunier.*

Pour adoucir le long veuvage
De la Meuniere de ces lieux,
Tout rit sans cesse en ce Village,
Et chacun y fait de son mieux.
Pour adoucir le long veuvage
De la Meuniere de ces lieux.

ENTREE.

Mlle. HORTENSE, Meuniere.

Les plaisirs naissent sous les pas
D'une veuve à jôli visage,
Et le veuvage a ses appas
Quand on en fait un bon usage.

ENTREE.

M. TOUVENELLE, Meunier.

En voyageant avec l'Amour
Telle aura fait cent fois naufrage,
Qui s'y rembarque au premier jour,
Tant agréable est ce voyage.

Celui d'hymen est moins charmant,
Et la veuve prudente & sage,
Ne s'expose que rarement
Aux périls d'un second orage.

ENTREE.

BRANLE.

M. TOUVENELLE, Meunier.

Ici l'Amour & sa mere
Vont d'un air badin,
De la beauté la plus fiere,
Enflammer le sein.
Le jôli, belle Meuniere,
Le jôli Moulin!

Mlle. HORTENSE, Meuniere.

Le Dieu de la bonne chere
Fait à tous festin;
Chacun s'ivre à sa maniere,
D'amour ou de vin.
Le jôli, &c.

M. TOUVENELLE, Meunier.

Tout le long de la riviere
Chacun par la main
Mene en chantant sa Bergere,
Exempt de chagrin.
Le joli, &c.

Mlle. MIMY, Meuniere.

Là, d'une danse légère,
En blanc escarpin,
Thibaut, avec sa commere,
Foule le sain-foin.
Le joli, &c.

M. TOUVENELLE.

Richesse & grandeur pour plaire
Sont un sûr moyen,
Mais mon cœur charmé préfère,
A tout autre bien,
Ton joli, &c.

Je vivrai dans ma chaumiere
Content du destin,
Si j'en puis pour grace entiere
Obtenir enfin,
Ton joli, &c.

Tous les Acteurs & les Actrices du Diver-
tissement sortent du Théâtre en dansant,
comme ils y sont entrés.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLI, DE LORME,
LA MEUNIÈRE.

DE LORME.

PARGUENNE, la belle sœur n'a pas tort ;
Monsieu le Bailli, vela une bonne petite vie,
toujours chanter, danser, boire & manger.
Gagne-t-on biau coup, à ce métier-là ?

LA MEUNIÈRE.

On y gagne du bon tems, biau-frere ;
n'est-ce pas le meilleur proufit de la vie ?

DE LORME.

Hom, masque ?

LE BAILLI.

Monsieur de Lorme ?

DE LORME.

Oh, rian, rian, je sis prudent, vous me

l'avez enchargé , & je m'en vois m'en aller de peur de faire queuque sottise. Sans adieu , Monfieu le Bailli. Nous nous revarrons , Madame la Meuniere.

SCENE II.

LE BAILLI, LA MEUNIERE.

LA MEUNIERE.

A QUI en a cet animal-là , Monfieu le Bailli , & que veut-il donc dire ?

LE BAILLI.

C'est un brutal qui n'aime pas qu'on se réjouiffe.

LA MEUNIERE.

L'impertinent ! De quoi se mêle-t-il ? Sont-ce-là les affaires ? Je veux me réjouir , moi , je veux passer le tems , je n'ai rian de mieux à faire.

LE BAILLI.

Vous le passez fort agréablement ; votre maniere de veuvage a son mérite , & si j'étois à votre place ; je ne me presserois point de me remarier.

LA MEUNIERE.

Oh , voirement , Monfieu le Bailli , ça est

bien aisé à dire ; mais tous ces plaisirs-là , ce n'est que du vent , voyez-vous ; & un mari , c'est du solide.

LE BAILLI.

Il est vrai , vous avez raison , & puisque vous avez pris votre parti , que votre choix est fait . . .

LA MEUNIERE.

Hom , ça n'est pas si déterminé que tantôt , Monfieu le Bailli.

LE BAILLI.

Comment , donc ?

LA MEUNIERE.

Il m'est avis à l'heure qu'il est , que Monfieu de Lepcine vaudra mieux que Blaise.

LE BAILLI.

Et peut-être demain , Monsieur Giflot vous plaira-t-il mieux que Monfieur de Lepcine ?

LA MEUNIERE.

Dame , acoutez , ça se pourroit bien. C'est mon himeur , voyez - vous , je fis un peu changeuse.

LE BAILLI.

Oui , cela est vrai , & du vivant du défunt , vous étiez tout de même.

LA MEUNIERE.

Ce font des inquiétudes qu'on a dans l'es-

prit, des incertitudes, on ne sauroit se résoudre.

LE BAILLI.

Dans ces incertitudes-là, mes avis vous seroient inutiles, quand vous aurez pris votre résolution, je ne manquerai pas de vous conseiller de la suivre: Je vous donne le bon jour, Madame la Meuniere.

LA MEUNIERE.

Je vous baise bian les mains, Monsieur le Bailli.

SCENE III.

LA MEUNIERE *seule.*

JE gouvarne cet homme-là comme je veux, & queuque mari que je prenne il le tiandra en bride. Allons, vela qui est fini, ce sera Monsieur de Lepeine: il s'est habillé en Meunier pour me faire plaisir, stila: il m'est avis qu'il m'aime mieux qu'un autre. Le vela qui revient, c'est moi qu'il charche: ce garçon-là ne sauroit vivre sans moi.



SCENE IV.

LA MEUNIERE, LEPINE.

LEPINE *à part.*

LA désagréable situation que celle où je me trouve!

LA MEUNIERE.

Il se plaint de moi. Ces amoureux-là se plaignons toujours.

LEPINE *à part.*

Quel chagrin d'être réduit à tant de contrainte, & de ressentir tant d'amour!

LA MEUNIERE.

Mais, voirement, il ne fait ce qu'il dit, an ne le contraint point.

LEPINE *à part.*

Il faut pourtant savoir à quoi m'en tenir, faire expliquer cette charmante personne, & m'en assurer la possession.

LA MEUNIERE.

Je ly fais perdre l'esprit. Allez, allez, Monsieur de Lepeine, ne vous chagrazignez point, vous me possederez.

LEPINE *à part.*

La fâcheuse rencontre!

LA MEUNIÈRE.

Je vous le promets, je ne m'en dédirai point : Giffot est un sot, Blaise un nigaud, c'est vous qui aurais la préférence.

LEPINE.

C'est un bonheur que rien ne pourroit égaler, s'il n'étoit point troublé par de certaines réflexions.

LA MEUNIÈRE.

Queux réflexions, Monsieur de Lepeine ; qu'est-ce que ça des réflexions ?

LEPINE.

C'est ce qui empoisonne tous les plaisirs de la vie.

LA MEUNIÈRE.

Vela une vilaine drogue, ne vous savez point de ça.

LEPINE.

On n'en est pas le maître. En vous épousant, par exemple, je me trouverois le plus heureux de tous les hommes, si vous n'étiez pas la mere de deux jeunes filles.

LA MEUNIÈRE.

Comment, qu'est-ce que ça fait, Monsieur de Lepeine ? Hé bien oui, je ne les renie pas, je sis leur mere, on ne vous trompe point, je me baille pour veuve, tredame.

LEPINE.

LEPINE.

Un beau-pere se trouvera chargé du soin de leur conduite ; elles sont aimables, elles seront aimées, c'est une chose embarrassante.

LA MEUNIÈRE.

Ce sera mon affaire, le biau-pere n'aura que voir à ça, ne vous boutez pas en peine.

LEPINE.

Si vous songiez à les pourvoir avant...

LA MEUNIÈRE.

Ah, les pourvoir ! Oh, dans huit ou dix ans je parlerons de ça. J'ai du bien, je sis jeune, j'en prétends jouir, & je ne veux pas que des affamés de gendre me fassent rendre compte.

LEPINE.

Quoi, si quelqu'un songeoit à l'une d'elles...

LA MEUNIÈRE.

Je crois, Dieu me pardonne, que je noyerois celle qui acouteroit ce quequ'un-là, & le quequ'un n'auroit pas biau jeu, je vous en réponds. Ne vous embarrassez point de ça, laissez-moi faire.

LEPINE.

Votre famille m'est trop chere, je ne pourrois me dispenser de m'en embarrasser. Ce sont ces réflexions qui m'affassinent, j'ai fait

Tome VIII.

F

66 LES TROIS COUSINES,
les miennes, faites les vôtres, tout mon bonheur dépend de vous.

SCENE V.

LA MEUNIERE *seule.*

OH bien, je ne le ferai pas, Monsieur de Lepeine, je le disois bien tantôt à Monsieur le Bailli, c'est un obstiné qui a de la protection, & qui me feroit enrager. Il mariroit mes filles en dépit que j'en eusse, je me moque de ça, vela qui est tarminé. Monsieur Giflot me conviendra mieux, je m'en vais le prendre.

SCENE VI.

LA MEUNIERE, DE LORME.

DE LORME.

OUI, c'est bien fait, vela qui est comode, il n'y a qu'à choisir, vous êtes à mesmes. Pargué, Madame la Meuniere, vous êtes une grande bête avec votre esprit, de ne vous appercevoir pas qu'on se gobarge de vous?

67
COMEDIE.

LA MEUNIERE.

Comment, on se gobarge de moi? Que voulez-vous donc dire, Monsieur de Lorme?

DE LORME.

Tatigué, si Monsieur le Bailli ne m'avoit pas défendu de parler; mais je voulons vous faire tomber dans le panniau: car sans ça morguene....

LA MEUNIERE.

Hé bien sans ça?

DE LORME.

Sans ça je vous dirois franchement que vous êtes une folle.

LA MEUNIERE.

Monsieur de Lorme....

DE LORME.

Une sottre, une cruche, une impartinente.

LA MEUNIERE.

Mais, Monsieur de Lorme....

DE LORME.

Une masque, avec votte remariage, que c'est vos filles qu'il faut marier, ou bien qu'elles se mariront toutes seules, je vous en avertis.

LA MEUNIERE.

Elles se mariront toutes seules! Hé! à qui, s'il vous plaît?

DE LORME.

Parguenne à qui ! on manque bien de ça.

LA MEUNIERE.

Mais encore.

DE LORME.

Oh tâtigué j'ai promis de ne rien dire : vous en feriez la dupe, ça sera bien à votre âge de vous laisser attrapper par de jeunes nigauds qui se moquent de vous.

LA MEUNIERE.

Qui se moquent de moi ! Je voudrais bien savoir qui sont ces impertinens-là, Monsieur de Lorme.

DE LORME.

Hé, oui, tâtigué c'est-là le hic. Oh, pour ce qui est de ça, c'est un sot animal qu'une femme ?

LA MEUNIERE.

Il me ferait perdre l'esprit. A qui en avez-vous donc ? qu'est-ce que ça signifie ?

DE LORME.

Et rien, rien. Dès que ce qu'on leur dit leur fait plaisir, allez baillons là-dedans si sottement. . . .

LA MEUNIERE.

Ouais ?

DE LORME.

Et de fins renards comme ceux-ci ne car-

raissent la poule que pour attrapper les pouffins : c'est morgué bien fait au bout du compte.

LA MEUNIERE.

Mais que veut dire tout ça ? qu'est-ce que c'est que la poule, les pouffins, les fins renards ?

DE LORME.

Queul esprit bouché ! la poule c'est vous ; les pouffins, prenez que c'est vos filles ; & Monsieur de Lepeine & Monsieur Giflot, sont les renards qui amadoneont la poule ; mais c'est les pouffins qu'ils veulent prendre.

LA MEUNIERE.

Allez, vous ne savez ce que vous dites avec vos visions.

DE LORME.

Oni, c'est bien dit, ce sont des visions : comme ça ne vous plaît pas, vous n'en croyez rien ; si ça vous plaisoit, vous le croiriez.

LA MEUNIERE.

Mais qui vous a dit ça, biau-frere ?

DE LORME.

Votre garde-moulin qui se gausse itou de vous. Il est amoureux de Colette ; mais morguene je ne veux non plus de ly pour mon gendre, que vous vouliez des autres pour les vôtres ; & si pourtant ils se sont tous trois baillé le mot pour les devenir malgré nous.

LA MEUNIERE.

Oh, pour ce qui est de moi, je l'empêcherai bien; & quoi que je ne croye rien de ça, je ne lairai pas d'y mettre ordre.

DE LORME.

Ce sont vos affaires, Monsieur le Bailli & moi, voyez-vous, je ne serions pas fâchés que vos filles fussent pourvues, & c'est justement ce qui fait que je ne vous avertissons de rien.

LA MEUNIERE.

Fort bien.

DE LORME.

Je sommes convenus de ça par ensemble, si vous aviez quelque doute de la chose, vous feriez du bruit, du vacarme; il vaut mieux que vous n'en sachiez rien, ça se passera plus doucement.

LA MEUNIERE.

Ça se passera en cas que ça soit; sans adieu biau-frere.

SCENE VII.

DE LORME *seul.*

LA vela morgué toute ahurie, alle ne fait ou alle en est, & si je ne lui en ai lâché qu'un

petit mot en passant: oh palsanguenne, sans Monsieur le Bailli je lui en aurais bien dit davantage. Ah, te vela, Colette! acoute mon enfant, j'ai queuque chose à te dire.

SCENE VIII.

DE LORME, COLETTE.

COLETTE.

QUOI, mon pere?

DE LORME.

Tu es gentille, tu as bon esprit, tu devians grande, les filles empiront queuquefois en grandissant.

COLETTE.

Oh je n'empirerai point, moi, je vous en réponds.

DE LORME.

Ces divartissemens du Moulin, ces Ménétriers, ces danses, ces petites chanfonnettes, tout ce train-là, vois-tu, ne mene à rien de bon: on s'accoquine à ça. Ça divartit, ça amuse, des jeunes garçons se mêlent là-dedans, ils vous contons des fariboles, an les acoute, & ça accoquine encore plus que tout le reste. Enfin, bref, tentia, vela qui est fini, je ne veux plus que tu y ailles.

COLETTE.

Et c'est vous qui m'y avez envoyée toutes les fois que j'y ai été, mon pere.

DE LORME.

Oui, ça est vrai, j'ai eu tort, & je veux avoir raison. Quand je t'y envoyois, tu m'obéissais en y allant. Je te défends d'y aller, il faut m'obéir en n'y allant pas, & c'est-là le moyen de ne pas empirer.

COLETTE.

Mais ma Tante, mes Cousines, que diront-elles ?

DE LORME.

Oh, parguenne elles diront ce que leur plaira, mais tu feras ce que je veux, ou... suffit, je m'entends bien.

COLETTE.

Vous m'allez faire passer pour une ridicule.

DE LORME.

Ouais. . .

COLETTE.

Il est arrivé dans le Village je ne sais combien de Bohémiens & de Bohémiennes, Monsieur Giflot les doit amener tantôt au Moulin; ils diront la bonne aventure de tout le monde, vous serez cause que je ne saurai pas la mienne, je meurs d'envie de la savoir.

DE LORME.

Hé si morguenne, est-ce qu'il faut s'affier

à

à ce que disent ces gens-là: Ce sont des ignorans. Tian, mon enfant, quand j'épousis ta mere, ils lui dirent qu'elle auroit des enfans, & ils me dirent à moi que je n'en aurois point, & si j'étions le mari & la femme, queule apparence? Ce sont des fripons qui ne font que mentir. Je ne veux point que tu ailles là.

COLETTE.

Hé, je vous prie.

DE LORME.

Morgué ça n'est pas bien, Colette, t'es défobéissante quand je te défends une chose.

COLETTE.

Ne me la défendez que demain, mon pere, je vous le demande en grace.

DE LORME.

Hé bien vela qui est fait; mais à condition d'une chose, au moins.

COLETTE.

Quelle condition, mon pere!

DE LORME.

Que tu ne parleras point au garde-moulin, & que tu l'envoyeras promener en cas qu'il te parle.

COLETTE.

Lui mon pere? Hélas le pauvre garçon! qu'est-ce qu'il vous a fait?

DE LORME.

Comment ce qu'il m'a fait? Il dit qu'il sera mon gendre malgré moi, ça ne sauroit arriver que par ton moyen; & le moyen que ça

Tome VIII.

G

74 LES TROIS COUSINES,
n'arrive pas, c'est que vous n'avez tant seulement pas de conversation ensemble.

COLETTE.
Mais mon pere. . .

DE LORME.
Or pour stila il n'y a point de demain, je te le défends morgué drès aujourd'hui, je saurai bian ce qui en sera. Je te mets la bride sur le cou, je ne te contraints en rian; mais pour ce qui est d'en cas du garde-moulin, il vaudroit autant que tu te fusses noyée que de ly parler. Je t'en avartis, baille-t-en de garde.

SCENE IX.

COLETTE seule.

Ouais, qu'est-ce que cela veut dire? Pourquoi mon pere me fait-il cette défense-là; & pourquoi cette défense-là me fâche-t-elle?

SCENE X.

MAROTTE, COLETTE, LOUISON.

MAROTTE.

MA chere cousine, ne savez-vous point à qui en a ma mere?

COMEDIE.

75

COLETTE.

Comment à qui elle en a?

LOUISON.

Elle est de la plus mauvaise humeur du monde.

COLETTE.

Hé! depuis quand donc?

MAROTTE.

Depuis tout à l'heure. Je ne l'ai jamais vue si grondeuse, & si elle ne l'est quelquefois pas mal, comme tu fais.

COLETTE.

Vous a-t-elle querellées?

LOUISON.

Comment querellées! Il n'a tenu qu'à nous d'être battues, elle étoit en bonne disposition pour cela.

COLETTE.

Et pas une de vous deux ne devine pourquoi?

MAROTTE.

Je m'en doute un peu, moi, cousine.

LOUISON.

Je soupçonne aussi quelque chose.

COLETTE.

Hé bien! que soupçonnez-vous? De quoi te doutes-tu!

MAROTTE.

C'est qu'en dansant tantôt ici, Monsieur Giflot n'a fait que me parler.

COLETTE.

Le grand malheur! Est-ce d'aujourd'hui

G ij

qu'il te parle? Ce n'est pas cela, Marotte.

MAROTTE.

Oui, mais en s'en allant il m'a baisé la main, & je l'ai laissé faire par mégarde en songeant à autre chose, & ma mere l'aura vu, peut-être.

COLETTE.

C'est quelque chose que cela. Et que soupçonnes-tu, toi? dis cousine?

LOUISON.

Hé! mais à-peu-près la même chose.

COLETTE.

Et tantôt aussi.

LOUISON.

Oui, je crois. Monsieur de Lépine n'a cessé de me faire des mines, & je lui en faisois aussi, moi, pour le contrefaire; on s'accoutume à cela, c'est une habitude.

COLETTE.

Il n'y a pas grand mal à faire des mines, & ma tante n'est pas femme à s'effaroucher de ces bagatelles.

LOUISON.

Oui, mais c'est que ma jarretiere s'est dé faite, il a voulu me la racher, & moi qui n'aime pas la dispute.

COLETTE.

Et pour éviter la peine de te baisser.

LOUISON.

Il faut que ma mere se soit aperçue de cela.

COLETTE.

Oui, cela se pourroit bien.

MAROTTE.

Enfin, cousine, que ce soit cela ou autre chose, elle nous défend à toutes deux, mais avec des menaces épouvantables, de parler jamais ni à l'un ni à l'autre.

COLETTE.

Ah, ah, voici qui est admirable! mon pere vient de me défendre aussi de parler au garde-moulin, moi.

LOUISON.

Il te défend de parler à Blaise?

COLETTE.

Oui, vous dis-je, ils sont tous deux en train de défendre.

LOUISON.

Cela est chagrinant; comment ferons-nous donc?

MAROTTE.

J'obéirai, mais cela me fera de la peine.

LOUISON.

Et à moi aussi.

COLETTE.

Avant cela je ne songeais pas seulement que Blaise fût au monde, & à présent je pense toujours à lui malgré que j'en aie.

MAROTTE.

Et moi donc? je ne me souciois pas non plus de Monsieur Gifot, & de l'heure qu'il est je m'apperçois que je m'en soucie.

LOUISON.

Cela est admirable; quand Monsieur de Lépine me parloit, je n'avois quelquefois pas

le mot à lui répondre, & maintenant je trouve que j'ai mille choses à lui dire.

COLETTE.

C'est la défense qui est cause de cela, & je vois bien que tu aimes Monsieur Giffot, toi; & toi, que tu ne hais pas Monsieur de Lépine.

MAROTTE.

Hé, qui te fais croire cela, dis, cousine?

LOUISON.

Sur quoi penses-tu des choses comme cela?

COLETTE.

Voyez, que cela est difficile à comprendre! Nous sommes toutes trois l'une comme l'autre, nous pensons toutes trois la même chose: Je sens bien de mon côté que c'est que j'aime Blaise, & je vois bien que du vôtre vous aimez Monsieur de Lépine & Monsieur Giffot.

LOUISON.

Quoi! tu aimes Blaise, ma cousine?

COLETTE.

Oui; mais je ne lui ai jamais dit, & je voudrais bien qu'il le sût.

MAROTTE.

Je lui dirai si tu veux, cousine, pourvu que tu dises pour moi la même chose à Monsieur Giffot: on ne t'a pas défendu de parler à celui-là?

COLETTE.

Ni à toi de parler à Blaise? Il n'y aura pas de mal à tout cela, dis, cousine?

LOUISON.

Non vraiment, cela sera fort commode,

au contraire, & voilà notre marché bientôt fait. Mais Monsieur de Lépine, qui est-ce qui lui parlera? j'ai aussi quelque chose à lui dire, & je veux, aussi-bien que ma sœur, que ce soit sans débâter à ma mère.

COLETTE.

Hé bien, je m'en charge, ne te mets pas en peine.

LOUISON.

Ah! que tu me feras de plaisir, cousine! Je n'aurois jamais eu la hardiesse de lui avouer moi-même une chose comme celle-là.

MAROTTE.

Monsieur Giffot n'en eût peut-être jamais rien su sans cette occasion-ci.

COLETTE.

Ni Blaise non plus. Voilà d'heureuses défenses!

LOUISON.

Mais! comment ferons-nous dans la suite? Car quand on s'aime c'est pour s'épouser, & ma mère ne me laissera jamais épouser Monsieur de Lépine.

MAROTTE.

Ni à moi, Monsieur Giffot.

COLETTE.

Oh, dame, je ne les épouserai pas tous deux pour vous, cela ne se peut pas.

LOUISON.

Et nous n'épouserons pas aussi Blaise, à nous deux, voyez.

COLETTE.

Vraiment non, il n'y a pas d'apparence.

MAROTTE.

Hé bien, donc, à quoi tout cela aboutira-t-il ? Il vaudroit autant ne leur rien dire.

LOUISON.

Sifait, sifait, parlons toujours, on verra après ce qu'on aura à faire.

COLETTE.

Elle a raison : Il y a des moyens pour tout ; nous sommes toutes trois d'intelligence, toutes trois filles, toutes trois amoureuses : nous ne manquerons pas d'expédiens.

MAROTTE.

Oh ! j'en trouverai quelqu'un, moi, j'en suis sûre.

LOUISON.

Si j'en manque, ce ne sera pas faute d'y rêver.

COLETTE.

Il m'en viendra sur-le-champ, à moi, j'en réponds. Voici vos deux Amans ensemble.

MAROTTE.

Ils sont encore en habit de Meunier.

COLETTE.

C'est bon signe pour des Meunieres. Allez-vous-en parler à Blaise, & ne négligez pas mon affaire, j'aurai soin des vôtres.

SCENE XI.

GIFLOT, MAROTTE, LEPINE,
LOUISON, COLETTE.

GIFLOT.

Vous voyez, charmantes personnes, deux Amans outrés de désespoir, s'ils ne sont enfin éclaircis de leurs destinées.

MAROTTE.

Laissez-moi, je vous prie, Monsieur Giflot, ma mere m'a défendu de vous écouter, & de vous répondre.

GIFLOT.

Quoi ! vous pouvez . . .

MAROTTE.

Oh ! ne me suivez pas, s'il vous plaît, & ne vous en allez pas sans parler à Colette.

LEPINE.

Avez-vous pour moi le même ordre, & l'exécuterez-vous avec autant de régularité ?

LOUISON.

Oh ! pour cela oui, ma mere m'a aussi défendu de parler, je suis devenue muette.

LEPINE.

Mais, de grace, au moins . . .

LOUISON.

Ne me parlez point, ne me questionnez point ; mais demeurez ici, au moins, Colette a quelque chose à vous dire.

SCENE XII.

LEPINE, GIFLOT, COLETTE.

LEPINE.

MONSIEUR Giflot?

GIFLOT.

Monsieur de Lépine?

COLETTE.

Voilà deux filles bien obéissantes!

LEPINE.

Aimable Colette, ne les trouvez-vous pas les plus injustes personnes du monde?

COLETTE.

Oui, il y a quelque chose à dire à cela : expliquez-moi un peu vos petites affaires.

GIFLOT.

Nous n'aimons qu'elles, nous les adorons, nous ne vivons que pour elles seules, nous ne sommes occupés que de notre amour.

COLETTE.

Cela est bien tendre.

LEPINE.

C'est pour nous approcher d'elles, & vous ne l'ignorez pas, pour avoir occasion de les voir & de leur parler, que nous nous imposons l'ennuyeuse contrainte de paroître tous deux amoureux de votre tante.

COLETTE.

Cela est tout-à-fait gênant.

GIFLOT.

Et depuis un mois que dure cette contrainte, nous ne pouvons obtenir d'elles qu'elles soient sensibles à tant d'amour.

COLETTE.

Cela est bien cruel ! Vous avez raison.

LEPINE.

Elles se plaisent à nous désespérer.

COLETTE.

Les méchantes cousines que j'ai-là ! quoi ! aucune d'elles n'a jamais flatté votre amour d'une parole favorable ?

GIFLOT.

Non.

COLETTE.

Et pas un de vous ne peut deviner si vos soins plaisent ou déplaisent ?

LEPINE.

Non.

COLETTE.

Oh, pour cela, voilà des filles bien dissimulées, & des amoureux bien peu pénétrants.

GIFLOT.

Comment ?

LEPINE.

Que dites-vous ?

COLETTE.

On leur a défendu de vous parler ; & comme je suis bonne, moi, je parle pour elles.

GIFLOT.

Hé ! que nous dites-vous encore ?

LEPINE.

Expliquez, charmante Colette. . . .

COLETTE.

Oh, Monsieur de Lépine, expliquez vous-même; si vous avez tous deux l'esprit si bouché, vous n'êtes pas si amoureux que vous le dites.

GIFLOT.

Vous nous permettriez de croire que vos deux cousines nous aiment?

COLETTE.

Non vraiment, je ne vous dis pas cela. Comme vous laissez les choses! Fi, donc: Oh, non, non, elles ne vous aiment pas; mais elles vous estiment infiniment, & elles m'ont toutes deux permis de vous le dire.

LEPINE.

Adorable Colette!

GIFLOT.

Il faut que ma reconnaissance. . . .

COLETTE.

Oh! doucement, doucement, point de ces compliments-là: ce sont mes cousines qui vous estiment, ce n'est pas moi qu'il en faut remercier.

LEPINE.

Hé! ne savez-vous point sur quoi votre tante leur a défendu. . . .

COLETTE.

Il faut qu'elle se doute de quelque chose; mais pour empêcher qu'elle continue de s'en douter, faites semblant tous deux de l'aimer

encore plus que de coutume: ne parlez point à mes cousines, ou que ce soit bien finement; ne leur faites point de mines, & me laissez faire, j'ai dans l'esprit que tout ira bien, & que nous en aurons bonne issue.

SCENE XIII.

GIFLOT, LEPINE.

GIFLOT.

VOILA une adroite petite cousine, Monsieur de Lépine.

LEPINE.

Je n'ai pas mauvaise opinion de nos affaires, puisqu'elle est dans nos intérêts.

GIFLOT.

Paix, taisons-nous, voici le pere de Colette.

SCENE XIV.

DE LORME, GIFLOT, LEPINE,

DE LORME.

AH passangé, bon. Voici de nos gailards, je vas les faire jaser; je veux savoir un peu ce qu'ils avont dans l'ame. Sarvircur,

Monfieu Giflot, votre valet, Monfieu de Lepine.

GIFLOT.

Je vous donne le bon-jour, Monsieur de Lorme.

LEPINE.

Je vous baise les mains de tout mon cœur.

DE LORME.

Et moi à vous. Hé bien, qu'est-ce, Messieurs, comment gouvernez-vous la joie? Cette petite drôlerie de tantôt étoit assez drôle, oui, ça étoit bien trouffé.

LEPINE.

Vous y êtes-vous un peu diverti?

DE LORME.

Comment diverti, il n'y a pargué rien de plus divartissant que tout ça. Allez, morguene, c'est à faire à vous. Que vous entendez bien ça! Comme vous endormez la Meuniere?

GIFLOT.

Comment, comment donc, Monsieur de Lorme?

DE LORME.

Oh! ce que j'en dis, n'est pas que j'en parle; & Monfieu le Bailli & moi, je serons ravis que vous l'attrapiez.

LEPINE.

Que nous l'attrapions?

DE LORME.

Alle le mérite bien, voyez-vous; & si c'est une masque, une folle de vouloir que n'an la

cajole, & de ne voir pas que n'an cajole ses filles.

GIFLOT.

On les cajole! Hé qui, Monsieur de Lorme?

DE LORME.

Hé pargué vous-même; & vous faites bien, da; il n'y a pas de mal à ça; les filles valent toujours mieux à cajoler que non pas les mecs.

LEPINE.

Il est vrai, mais. . . .

DE LORME.

Ça est naturel; & je serais itou un fou, moi, si je prétendois que n'an m'en contit plutôt qu'à Colette.

GIFLOT.

Monsieur de Lorme est homme de bon sens.

DE LORME.

Et vous itou, Monfieu Giflot, & Monfieu de Lépine itou, & mes nièces itou ne sont pas des sortes; il n'y a que la Meuniere qui est une bête.

LEPINE.

Vous êtes étrangement prévenu contre elle!

DE LORME.

C'est que je n'aime morgué pas que des veuves songiaint à se remarier quand elles avons des filles à pourvoir; ça est impartiement, voyez-vous.

GIFLOT.

Vous avez raison ; mais parlez-vous de bonne foi , Monsieur de Lorme ?

DE LORME.

Si je parle de bonne foi i Je fis toute bonne foi , moi. Hé ! pargué , demandez ly à alle-même , je vians de ly faire la honte , & l'y ai morgué dit tout franchement que vous la ferriais bailler dans le panniau , que vous vous môcquiais d'elle , & que c'étoit ses filles à qui vous en vouliais ; mais tout ça sans l'avartir de rian , voyez-vous , car Monsieur le Bailli dit qu'il ne faut pas qu'alle le sâche.

LEPINE.

Hé ! voilà justement , Monsieur Giflor , pourquoi elle leur a défendu de nous parler.

DE LORME.

Alle ne veut pas que ses filles vous parliant ?

GIFLOT.

Non.

DE LORME.

Oh , bian , bian , je fis leur oncle , & je veux qu'alles vous parliant , moi. Vous êtes de braves gens , d'honnêtes gens , qui vous gobargez de ma belle-sœur , & qui êtes amoureux de mes nièces. Ces bonnes magnieres-là m'avont gagné l'ame , ne vous boutez pas en peine.

LEPINE.

Nous promettez-vous de seconder nos desfeins ?

DE

DE LORME.

Oh ! morgué je vous le promets , & Monsieur le Bailli veut bian pis faire.

GIFLOT.

Monsieur le Bailli ?

DE LORME.

Il prétend morgué que vous les épousiais tout-à-fait , & il tournera ça d'une certaine magniere. . . Enfin , je vians de le quitter , c'est un bian honnête homme.

LEPINE.

Mais ne savez-vous point à-peu-près quelles mesures. . .

DE LORME.

Paix. Chut , il ne faut pas ébruiter ça. Je voulons vous surprendre en conversation avec ces jeunes filles queque part-là aux environs , quand vous ne songerais à rien ; & pis Monsieur le Bailli qui fait la justice , dit qu'il faudra que vous les épousiais , ou que vous soyais pendus ; & vela pourquoi il est bon qu'alles vous parliant , voyez-vous.

GIFLOT.

La Justice ne se mêlera point de cette affaire , & il ne faudra point de violence pour nous déterminer à ces mariages.

DE LORME.

Non ?

LEPINE.

Non , je vous assure.

DE LORME.

Tâtigué , que j'ai d'esprit ! Je l'ai dit com-

Tome VIII.

H

me ça à Monsieur le Bailli, & il dit comme ça, que pour ce qui est d'en cas de ça, il fera le tant mieux; que moyennant ça, il ne faudra, m'est avis, dit-il, qu'un avis de parens & d'amis; & comme d'amis je n'en croyons point, on prendra l'avis des amoureux; l'un vaut bien l'autre: & pour les parens, elles n'ayont d'autre parenté que moi, je fis toute la famille: ça sera bientôt bâti, comme vous voyez. Oh! ce Monsieur le Bailli est un habile homme.

GIFLOT.

Tout flatte nos souhaits, Monsieur de Lépine.

LEPINE.

Nous n'aurions jamais pris le canal du Bailli pour parvenir à ce bonheur.

DE LORME.

Motus, au moins. Le vela, je pense; ne lui témoignez rien, il m'a morgué bien recommandé de ne vous en rien dire.

SCENE XV.

LE BAILLI, DE LORME, GIFLOT,
LEPINE.

LE BAILLI.

AH, ah, Messieurs, tous deux ensemble?
Voilà des rivaux en bonne intelligence! Et le

prétendu beau-frere, pour qui se déclare-t-il?
Il faut faire la cour au beau-frere.

DE LORME.

Tâtigué, queu malin, comme il les cajole?

LEPINE.

Nous aurons aussi besoin de votre protection, Monsieur, & nous savons que Madame la Meuniere desire beaucoup à vos sentimens.

LE BAILLI.

Si elle prenoit de mes conseils, tout le monde seroit content, & elle aussi, peut-être; mais c'est le choix qui l'embarasse, & vous la réglez si bien tour à tour. Comment! Je viens de rencontrer une troupe de Bohémiens & Bohémiennes, qui, par les ordres de Monsieur Giflot, à ce qu'on m'a dit, doivent ici venir dire la bonne aventure à tout le Village, & donner à leur maniere une petite Fête qui ne promet pas moins que celle de tantôt. Cela est galant, Messieurs, & l'objet de ces galanteries ne vous doit pas payer d'ingratitude.

GIFLOT.

Ce sont des choses, Monsieur. . . .

LE BAILLI.

Voici Madame la Meuniere qui me cherche, car elle m'a fait dire qu'elle me vouloit parler. Allez, Messieurs, faites avancer votre petite mascarade, je ne ferai rien contre les intérêts de l'un ni de l'autre.

LEPINE.

Nous sommes persuadés de vos bontés,

Hij

Monsieur, & nous y mettons toute notre espérance.

DE LORME.

Morgué, je m'en vois itou avec eux, Monsieur le Bailli; vous allez peut-être dire là queuque chose, que vous me dirais encore de ne pas dire, & cela me fait de la peine.

LE BAILLI.

Oui, vous avez raison, Monsieur de Lorme, allez, & avertissez votre fille & vos nièces de venir ici: la partie ne seroit pas bonne sans elles.

SCENE XVI.

LE BAILLI, LA MEUNIERE.

LE BAILLI.

JE prends soin d'écarter tout le monde, comme vous voyez, afin que nous puissions parler en liberté. Ça, que me voulez-vous dire?

LA MEUNIERE.

Ah! Monsieur le Bailli, je suis dans de grandes parlplexités, mon animal de biau-frere m'a dit des choses qui me mettent bian de mauvaïse himeur.

LE BAILLI.

Le sot! Hé, que vous a-t-il dit, encore?

LA MEUNIERE.

Que vous êtes un fripon, Monsieur le Bailli, qu'on se moque de moi, que vous le savez bian, que vous en êtes bian-aïse, & que ce n'est pas à moi, que c'est à mes filles que ces amoureux font l'amour: ça seroit bian déplaïfant, au moins.

LE BAILLI.

C'est un marouffe, qui ne fait ce qu'il dit, je vous suis caution du contraire.

LA MEUNIERE.

Si ça étoit vrai, voyez-vous, je crois que j'étranglerois ces deux masques-là, & les amoureux itou, & ce seroit bian fait; n'est-ce pas, Monsieur le Bailli?

LE BAILLI.

Cela seroit un peu violent, mais il ne sera pas nécessaire d'en venir à ces extrémités, & je vous donnerai des expédiens pour découvrir la vérité de toutes choses.

LA MEUNIERE.

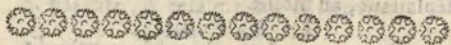
Et pour leur faire pièce à tous tant qu'ils sont, en cas que cette vérité-là me soit désagréable; car j'ai de terribles soupçons dans la çarvelle.

LE BAILLI.

Nous ne tarderons pas à en avoir l'éclaircissement, & à y mettre ordre. Voici ces Bohémiens que Monsieur Giflot vous amene; ne marquez aucune défiance, entendez-vous? Nous nous tirerons ensemble à l'écart; & nous parlerons à fonds de cette affaire.

LA MEUNIERE.

Oui, c'est bien dit; mais auparavant je
veux me faire dire la bonne aventure: ça ou-
vre bien l'esprit; & suivant ce qu'ils me di-
ront, j'aviserons ensemble à ce que j'aurai à
faire.



II. INTERMEDE.

Monsieur Giflot amene une troupe de Bohé-
miens & Bohémiennes, qui se joignent à
plusieurs Payfans & Payfannes du Village,
avec qui ils forment une espece de Fête,
dont ils régalaient la Meuniere.

M. TOUVENELLE, Bohémien.

Nous passions entre nous la vie
Tant doucement,
Que qui la goûte un seul moment,
Ne peut après sans qu'il s'ennuie,
Vivre autrement.

ENTREE.

M. TOUVENELLE continue.

Nous cherchons la bonne fortune,
En la disant;
C'est notre soin le plus pressant,
D'en faire avoir ici quelqu'une
A chaque Amant.

ENTREE.

M. TOUVENELLE.

Mlle. HORTENSE, Bohémienne.

Nous rappelons au souvenir
Tout ce qui peut faire bien-aïse,
Et ne disons rien qui ne plaise
Pour l'avenir.

ENTREE.

Nous promettons Amant chéri
A jeune fille, en mariage;
A Veuve lasse du veuvage,
Nouveau Mari.

ENTREE.

BRANLE.

M. TOUVENELLE.

Jeunes filles qui portés
Blonde chevelure,
L'Amour vient de tous côtés
Rendre hommage à vos beautés.
La bonne aventure au guai,
La bonne aventure.

Mlle. HORTENSE.

Longue souffrance en aimant,
Et chose bien dure;
Mais lorsqu'un heureux Amant
Plait au premier compliment,
La bonne aventure au guai,
La bonne aventure.

Mlle. MIMY.

Voir sans obstacle un ami,
 Bagatelle pure ;
 Mais pour un Amant chéri,
 Tromper tuteur ou mari,
 La bonne aventure au guai,
 La bonne aventure.

M. DE LAVOY, Meunier.

Si l'Amour d'un trait malin
 Vous y fait blessure,
 Prenez-moi pour médecin
 Quelque bon Garde-moulin,
 La bonne aventure au guai,
 La bonne aventure.

Si l'Amour d'un trait charmant
 Vous a fait blessure,
 Prenez pour soulagement,
 Un gaillard fait comme Armand,
 La bonne aventure au guai,
 La bonne aventure.

Mlle. HORTENSE.

Suivons un penchant fâcheux,
 Sans peur de murmure ;
 Est-il plus grande douceur,
 Que celle que donne au cœur,
 La bonne aventure au guai,
 La bonne aventure.

Fin du second Acte.

ACTE



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DE LORME *seul.*

OH vela palfangué des maximes qui nè valont rian pour de jeunes filles, & ces Bohémiens-là sont des dénicheux de marles, sur ma parole. Vela ce que c'est, Madame la Meuniere, vous aimez la joie, le divartissement ; vos filles s'élevont parmi tout ça ; alles n'entendont par-ci par-là que des morales d'amour, & vous ne voulez pas qu'alles songiaint au mariage ? Ça est morgué imparzinent, ça est ridicule. Mais il m'est avis que la vela là-bas qui jase bian d'action avec Monsieu le Bailli, notre belle-sœur la Meuniere, C'est un rusé manœuvre que ce Bailli ; & sans que la Meuniere est une obstinée criature, il lui ferait faire tout ce qu'il voudroit.



Tome VIII,

I

SCENE II.

DE LORME, BLAISE.

BLAISE.

PARGUÉ vous êtes bian malin, Monsieur de Lorme?

DE LORME.

Hé, en quoi donc malin, M. Blaise?

BLAISE.

Morgué vous défendez à Colette de me parler, alle ne me regarde pas tant seulement; & hors deux coups de pied & queuques soufflets qu'alle m'a fait l'amitié de me bailer, je n'en ai pas reçu la moindre honnêteté du dépis tantôt, voyez-vous.

DE LORME.

Hé! qui vous a dit que je ly aie fait cette défense-là, M. Blaise?

BLAISE.

Hé pargué c'est alle-même, Monsieur de Lorme.

DE LORME.

Ah, ah, alle vous a donc parlé à ce compte-là!

BLAISE.

Hé, voirement oui, alle m'a parlé pour me dire qu'alle ne me parleroit plus, vela une belle avance. Hé morgué, reparmettez - ly

qu'alle me parle, Monsieur de Lorme.

DE LORME.

Oh tatiqué, que je m'en garderai bian.

BLAISE.

Je ne dirons point de mal de vous, je vous le promets.

DE LORME.

Pargué, je le crois bian.

BLAISE.

Et je nous contraindrons tous deux là-dessus, je vous en réponds.

DE LORME.

Vous vous contraindrais, qu'est-ce à dire? Oh bian, bian, il vaut mieux que vous vous contraignais en ne disant mot que non pas en parlant!

BLAISE.

M. de Lorme?

DE LORME.

M. Blaise?

BLAISE.

Si vous ne voulez pas que je nous parlions, je nous ferons des meines, & les meines par fois disont bian des choses.

DE LORME.

Les meines disont queuques choses? Je ly défendrai itout ce parler-là.

BLAISE.

Mais M. de Lorme. . .

DE LORME.

Mais, M. Blaise, il n'en sera morgué rian.

BLAISE.

Hé bian, soit, je la varrai tout au moins, alle me varra, vous n'empêcherai pas que je nous regardions, peut-être?

DE LORME.

Je ne l'empêcherai pas?

BLAISE.

Non, voirement, & comme je nous lifons dans l'œil entre nous autres. . .

DE LORME.

Sifait morgué, je l'empêcherai, & j'enfermerai plutôt Colette que non pas de souffrir que n'an l'y life dans l'œil. Oh je varrons un peu comment vous vous y prendrais pour être mon gendre, maugré que j'en aie. Je vous baise bian les mains, Monsieur Blaise. Ah, ah, ah.

SCENE III.

BLAISE, LOUISON, MAROTTE.

BLAISE *seul.*

PARGUÉ bon, le vela justement de l'hi-meur qu'il faut pour bailler un bon achemi-nement à ce que j'ai envie qui arrive. Il qué-rrellera Colette, il la tormentera, la persé-cutera, & ça la hâtera de m'aimer, c'est ce que je demande. J'ai queuque doutance qu'al-le ne me hait pas, & je voudrais bian par

queuque moyen que cette doutance-là devient une çartitude.

LOUISON.

Bon jour, Monsieur Blaise.

BLAISE.

Je vous baise bian les mains, Mademoi-selle Louison.

MAROTTE.

Votre servante, Monsieur Blaise.

BLAISE.

Votre valet, Mademoiselle Marotte.

LOUISON.

Je croyois que ma cousine Colette étoit avec toi.

BLAISE.

Bon, avec moi? son pere ly a défendu qu'alle me parlit.

MAROTTE.

On lui a défendu de te parler?

BLAISE.

Oui, voirement.

LOUISON.

Je vous le disois bien, ma sœur, qu'elle avoit quelque chose.

MAROTTE.

Oui, justement, c'est de ça qu'elle est si chagrine.

BLAISE.

Alle est chagrine de ça, vous le croyez?

MAROTTE.

Si je le crois? Oh! je suis assez dans sa confidence. . .

102 LES TROIS COUSINES;

LOUISON.

Oh ça, ma sœur, vous tairez-vous? voilà comme vous êtes, vous. Ne pouvez-vous vous empêcher de dire tout ce que vous savez? je n'ai jamais vu de fille si babillarde.

BLAISE.

Hé! laissez-la babiller, Mademoiselle Louison; dites, dites, Mademoiselle Marotte, je vous en prie.

MAROTTE.

Non, non, ma sœur a raison, Colette ne veut pas que tu le saches.

BLAISE.

Je ferai comme si je n'en savois rien, parlez.

LOUISON.

Si tu veux faire semblant de n'en rien savoir, il est inutile qu'on te le dise.

BLAISE.

Hé bien, je ferai queu semblant on voudra: morgué, dites promptement, je sis sur des épeines.

MAROTTE.

Ce pauvre garçon! Il faut le tirer d'inquiétude, ma sœur.

LOUISON.

Mais de quoi cela servira-t-il? Il est amoureux de Colette, Colette est amoureuse de lui.

BLAISE.

Colette est amoureuse de moi?

COMEDIE. 103

MAROTTE.

Oui, elle nous l'a avoué à nous, mais elle ne t'aurois jamais fait cette confidence-là, à toi.

BLAISE.

Colette est amoureuse de moi? N'est-ce point pour vous gobarger de moi, que vous me dites-ça,

LOUISON.

Non, nous te disons vrai; mais où cet amour-là vous menera-t-il?

BLAISE.

Comment, où il nous menera? Tatigué qu'il nous menera loin; alle n'a qu'à vouloir tant seulement.

MAROTTE.

Mon oncle ne consentira jamais que tu l'époufes.

BLAISE.

Oh pafangué je l'épouferai bian sans ly; je ne sis morgué pas si nigaud que je le parois; & partant que vous me disais vrai, & que Colette avec queuque douzaine de filles du village, & autant de jeunes garçons qui avons fait parti pour aller à un certain Pélerinage. . . .

LOUISON.

Comment, quel Pélerinage?

BLAISE.

Ils appellont cela le Pélerinage d'amour, c'est, disont-ils, queuque part du eôté de Paris. Les filles y allont pour se marier avec

les garçons, les garçons pour se marier avec les filles : oh, c'est une belle imagination ! Il y a tant de Pèlerins, tant de Pèlerines.

MAROTTE.

Mais vraiment, Blaise, ce sont des enlevemens que ces Pèlerinages-là.

BLAISE.

Fi donc, des enlevemens, ce ne sont que des voyages, & des voyages qui font mortgué bien les parsonnes. Avant qu'on parte, les parens font toujours quelques difficultés ; dès qu'on est de retour, ils conviennent de tout à belles baïse-mains pour éviter noise, & comme ça le pèlerinage ne manque point son effet, c'est une petite merveille.

LOUISON.

Si ce Pèlerinage-là pouvoit faire changer d'humeur à ma mere, qui dit qu'elle ne veut pas nous marier ?

BLAISE.

Acoutez, il ne seroit pas mal de la contraindre un peu sur ce chapitre.

MAROTTE.

Je ne haïrois pas à voyager, moi, & si Colette se faisoit Pèlerine. . . .

BLAISE.

Pargué, pourquoi non ? La voici, je vais lui proposer, s'il est vrai qu'elle m'aime. . .

LOUISON.

Non, non, ne lui parlez pas, à cause de mon oncle.

MAROTTE.

Nous la persuaderons mieux que vous.

LOUISON.

Où, je vous en répons, laissez-nous faire.

BLAISE.

Oh bien faites donc, je m'en vois m'aboucher avec quelques Pèlerins, & préparer tous les affutiaux & les brimborions du Pèlerinage.

SCENE IV.

COLETTE, MAROTTE, LOUISON.

COLETTE.

COMMENT donc, Blaise s'en va dès qu'il me voit ? Ce n'est pas qu'il boude, dites, Cousine ?

MAROTTE.

Lui, bouder ? Au contraire, il est de la meilleure humeur du monde, & c'est nous qui lui avons dit de ne te pas parler, à cause de ton pere qui te l'a défendu.

LOUISON.

Ce n'est pas la peine de lui désobéir dans des bagatelles comme cela dont on n'a que faire.

COLETTE.

Vous avez raison.

MAROTTE.

Il vaut mieux garder cela pour quelque

bonne occasion, qui mene à quelque chose.

COLETTE.

Oui, cela est vrai. A-t-il été bien-aïse, cousines, de ce que vous lui avez dit?

LOUISON.

Il en est tout transporté. Monsieur de Lépine étoit-il de même, quand il a su? . . .

COLETTE.

Je n'ai jamais vu personne si ravi.

MAROTTE.

Quoi! Monsieur Giflot ne l'étoit pas encore davantage?

COLETTE.

Davantage? Non, cela ne se peut pas; mais c'étoit tout de même. Allez, je vous réponds d'eux, répondez-moi de Blaise.

LOUISON.

Tout cela est le plus beau du monde? mais que nous servira-t-il de les aimer, & d'en être aimées?

COLETTE.

Dame, je ne fais.

MAROTTE.

Tu disois tantôt que nous ne manquions pas d'expédiens.

COLETTE.

Oui, mais j'ai l'esprit bouché, je ne fais pas pourquoi.

LOUISON.

J'ai beau rêver, le mien l'est aussi.

MAROTTE.

Ma mere & mon oncle ne consentiront jamais à ces mariages.

COLETTE.

Oh, je ne crois pas, il faudroit de fortes raisons pour les y résoudre.

LOUISON.

Si le Pèlerinage de Blaise pouvoit produire ces fortes raisons-là, ma sœur?

MAROTTE.

Oui, les Pèlerinages sont bons à bien des choses.

COLETTE.

Qu'est-ce que c'est que ce Pèlerinage de Blaise?

LOUISON.

Un petit voyage qu'il va faire avec je ne fais combien de filles & de garçons du Village.

COLETTE.

Comment, Blaise s'en va! Il me quitte, ma cousine?

MAROTTE.

Non, il ne te quitte point; au contraire, il dit que le Pèlerinage en vaudroit beaucoup mieux, si vous vouliez le faire ensemble.

COLETTE.

Moi m'en aller avec un homme!

LOUISON.

Nous lui avons promis de te le persuader.

COLETTE.

Vous ne me le persuaderez point. Voyez le beau conseil!

MAROTTE.

Comment le beau conseil? Je lui ai répondu du que tu le suivrois, moi.

COLETTE.

Mais cela est fort impertinent, fort ridicule, & vous me feriez passer. . . .

LOUISON.

Ne te fâche point, cousine, il n'y a qu'à n'en rien faire.

COLETTE.

Le bel esprit! donner comme ça des paroles, m'engager malgré moi dans des démarches. . . . Quand est-ce qu'ils partent?

MAROTTE.

Dès aujourd'hui, peut-être.

COLETTE.

Dès aujourd'hui! Vous ne demanderiez pas mieux que de me faire faire un pas comme celui-là pour vous en moquer. Je suis dans une colere. . . . Oh, je vous le revaudrai, vous me le paierez, & je m'en vengerais.

LOUISON.

Hé bien là, vange-toi, & ne fais point tant de bruit; tu n'as qu'à en dire autant à Monsieur de Lépine, cela est bien difficile.

MAROTTE.

A Monsieur de Lépine? & à Monsieur Giflot aussi.

COLETTE.

Fort bien, vous tiendriez toutes deux les paroles que je donnerois, je le vois bien.

MAROTTE.

Oh pour cela oui, j'ai plus de cœur que toi; & si l'on se mêloit pour moi de quelque affaire, on n'en auroit pas le démenti, je t'en réponds.

LOUISON.

On ne fait rien que pour lui faire plaisir, & on en a le désagrément, voyez?

COLETTE.

Mais vraiment, vous n'y songez pas. Aller en pèlerinage comme cela, c'est se faire enlever.

MAROTTE.

Non, point du tout: je le croyais d'autre bord; mais Blaise nous dit que ce n'est qu'un voyage.

COLETTE.

Oui, un voyage avec des garçons.

LOUISON.

Hé, non, les filles vont par un côté, les garçons par un autre.

COLETTE.

Mais tout revient au même, on se retrouve.

MAROTTE.

Hé vraiment oui, il faut bien qu'on arrive.

COLETTE.

Tenez, mes cousines, voilà un sot voyage; vous avez beau dire.

MAROTTE.

Un sot voyage! Presque tout le village le fait: est-ce que tout le village voudroit faire une sortie?

LOUISON.

C'est en tout bien & en tout honneur, à bonne intention ce qu'on en fait; & ne serons-nous pas bien-aîsés au retour qu'il n'y

ait plus de difficultés à nos mariages ?

COLETTE.

Oui, ça seroit bien, si ça étoit comme ça ;
mais. . .

LOUISON.

Blaise dit que ça n'a jamais manqué, laissez-nous faire.

MAROTTE.

Paix, taisons-nous, voici mon oncle.

COLETTE.

Allez-vous-en, & me laissez ici, je veux lui parler avant que de me résoudre.

LOUISON.

Ne vas pas lui rien dire du Pèlerinage, au moins.

COLETTE.

Non, non, ne craignez rien, & allez m'attendre au bord de l'eau, sous la grande saulaie.

SCENE V.

DE LORME, COLETTE.

DE LORME.

AH, ah ! les cousines s'enfuyont ; je crois, Dieu me pardonne, qu'elles ont peur de moi ; c'est que je fais de leurs petites fredaines, voyez-vous ; mais stanpandant je ne leur veux point de mal, & la belle-sœur est une

bonne-femme, qui mérite bien ce qui lui arrivera.

COLETTE.

Comment, mon Pere ?

DE LORME.

Et rian, rian, c'est une obstinée qui ne veut point les marier.

COLETTE.

Je crois pourtant qu'elles seroient bien-aises d'être mariées.

DE LORME.

Elles avont raison ; mais leur mere est une goulue qui veut tout pour elle.

COLETTE.

Oh ! elle a beau vouloir, elle n'aura personne.

DE LORME.

C'est une bourue, une capricieuse, qui ne veut tant seulement pas que ces pauvres filles jasiant un tantinet avec leurs amoureux.

COLETTE.

Cela est bien dur, n'est-ce pas ?

DE LORME.

Hé si, morgué, c'est une moquerie.

COLETTE.

Au moins, mon pere, je n'ai pas parlé à Blaise depuis que vous m'avez dit que vous ne le vouliez pas.

DE LORME.

Tu as fort bien fait. Ce n'est pas de méme ; j'ai raison, moi, vois-tu, & ce que j'en fais n'est pas que je veuille épouser Blai-

se : mais ta tante alle est amoureuse des amoureux qu'avont ses filles, & c'est pour ça qu'alle les gourmande.

COLETTE.

Oh vraiment, vraiment, ces gourmanderies-là vont être cause de quelque chose de beau.

DE LORME.

Comment ?

COLETTE.

Elles s'en vont faire un Pèlerinage, pour tâcher de rendre ma tante raisonnable,

DE LORME.

Un Pèlerinage ? Allez font fort bien.

COLETTE.

Oui ; mais vous ne savez pas qu'elles ne font pas toutes seules, & qu'il y a des Pèlerins qui vont avec elles.

DE LORME.

Bon, tant mieux, c'est bien avisé de prendre compagnie, allez ne s'ennuyront pas dans les chemins.

COLETTE.

Oh vraiment non, c'est Monsieur Giflot & Monsieur de Lépine qui font aussi ce Pèlerinage-là.

DE LORME.

Tatigué que ça va bien ! veda ce que je demandons.

COLETTE.

Vous trouvez qu'elles font bien ?

D E

DE LORME.

Comment bien ! allez font à merveille, & je n'en voudrais pas tenir cent bons écus.

COLETTE.

Voyez un peu comme on se trompe ? Je leur voulois conseiller, moi, de n'en rien faire.

DE LORME.

Garde-t-en bien vraiment, il faut les encourager à ça au contraire.

COLETTE.

Oh ! ce n'est pas le courage qui leur manque ; & elles disent que quand elles reviendront, il n'y aura plus de difficultés à leurs mariages.

DE LORME.

Oh ! pour ce qui est de ça non ? Monsieur le Bailli & moi je les ferons faire : ces mariages-là se font d'eux-mêmes, il y a des règles pour ça ; ça va tout seul.

COLETTE.

Vous leur conseillez donc de partir, mon Pere !

DE LORME.

Oui passangué, je leur conseille.

COLETTE.

Que ces bons conseils-là leur feront plaisir.

DE LORME.

Et de chagrin à ta tante : c'est ce qui m'en plaît le plus. Alle m'en veut itou ; mais mortifié je m'en gausse.

Tome VIII,

K

COLETTE.

Elle vous en veut aussi. Je vais porter vos conseils à mes cousines, (*bas*) & demander pour moi ceux de ma tante.

SCENE VI.

DE LORME *seul.*

Avec tout ça, voyez ce que c'est que de bailler aux filles bon exemple, comme j'en baillai à Colette, moi. Je ne fis point libartin; je la tiens de court, je vous la sarmone; aussi ça est-il d'une douceur, d'une simplicité; ça ne me fera point de frasque. Mais la Meunier. . . Oh pangsangé, Monsieur le Bailli, j'avons le bon bout de notre côté, ne vous boutez pas en peine.

SCENE VII.

LE BAILLI, DE LORME.

LE BAILLI.

QUOI! qu'est-ce? qu'est-il arrivé depuis peu?

DE LORME.

Les mariages que je souhaitons sont morgués faits, presqu'autant vaut. . .

LE BAILLI.

De quelle manière?

DE LORME.

Oh pangsangé, parsonne ne pourra dire non; pas même la Meunier. . .

LE BAILLI.

Ce ne fera peut-être pas la plus rétive. Hé bien?

DE LORME.

Monsieur de Lepeine & Monsieur Giflot s'enfournont d'eux-mêmes.

LE BAILLI.

Comment?

DE LORME.

Ils emmeneront les nièces en Pélerinage.

LE BAILLI.

En Pélerinage! qui vous a dit cela?

DE LORME.

Pargué, Colette elle-même, à qui j'ai recommandé qu'elle les faisait partir tout au plus vite. C'est bien fait, n'est-ce pas?

LE BAILLI.

Il n'y a pas grand danger qu'elles partent; mais il ne faut pas qu'elles aillent loin.

DE LORME.

Oh je les rattrapperons facilement, & puis autant de marié ou de pendu, n'est-ce pas? Vela morgués bien pourvoir des filles.

LE BAILLI.

Je me suis avisé fort à propos de répandre quelques espions dans le Village, qui me rendront compte de tout ce qui se passera.

K ij

DE LORME.

Oh passangué, je m'en fierai mieux à moi qu'à parsonne, & je m'en vois les espionner moi-même; oh je vous en vianrai biantôt dire des nouvelles.

SCENE VIII.

LE BAILLI *seul.*

QU'IL y a d'union dans de certaines familles? Voilà un beau-frere qui n'a rien tant à cœur que de faire du chagrin à la Meuniere, & l'autre est bien femme à lui rendre.

SCENE IX.

LA MEUNIERE, LE BAILLI.

LA MEUNIERE.

VELA qui est tarminé, Monsieu le Bailli, j'ai pris mon parti, je ne compte plus sur Blaise, c'est un perfide; & au cas que Monsieu de Lépine & Monsieu Giflot me manquent itou. . . .

LE BAILLI.

Je ne vous conseille pas de faire de grands fonds sur eux.

LA MEUNIERE.

Que le monde est malin! Ce vilain Blaise que je croyois si nigaud, Monsieu le Bailli. . .

LE BAILLI.

Hé bien.

LA MEUNIERE.

Il a eu l'esprit d'enrôler Colette, les voilà qui s'en allont ensemble en Pélerinage.

LE BAILLI.

Ils s'en vont ensemble! En êtes-vous bien sûre?

LA MEUNIERE.

Si j'en fis sûre? C'est Colette elle-même qui me l'a dit. Elle m'est venu demander mon avis là-dessus; & vous jugez bien que je ly ai conseillé qu'elle s'en allit, & tout ça pour faire plaisir au biau-frere, car je nous aimons tant. . . .

SCENE X.

DE LORME, LE BAILLI,
LA MEUNIERE.

DE LORME.

HÉ tatiué, Madame la Meuniere, à quoi vous amusez-vous donc? N'allez-vous pas dire adieu à vos filles?

LA MEUNIERE.

Adieu à mes filles? Allez, Monsieu de

Lorme, allez-vous-en prendre congé de la vôtre, & ne vous mettez pas en peine des miennes.

DE LORME.

Je ne fais morguenné pas à queu Pélerinage alles s'en allont; mais alles sont drôlement équipées pour le voyage.

LA MEUNIERE.

Allez, vous êtes fou, Monsieur de Lorme.

DE LORME.

Oui, je sis fou, & votre Garde-moulin est bian honnête. C'est ly qui les conduit par le chemin, mais alles trouveront queuques autres Pélerins sur la route.

LA MEUNIERE.

Hom, l'esprit bouché. Allez, mon bon ami, ce ne sont pas mes filles que Blaise conduit, c'est la vôtre, il n'en emmene qu'une.

DE LORME.

La mienne! il est morgué bon là? oh je fais bian ce que j'en dis, j'en ai vu deux.

LA MEUNIERE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le mal vous tient, vous êtes accoutumé à voir double.

DE LORME.

Madame la Meunieré?



SCENE XI.

MATHURINE, LE BAILLI,
LA MEUNIERE, DE LORME.

MATHURINE.

AH voirement, Monsieur, voici bien du tintamaré.

LE BAILLI.

Comment, Mathurine, qu'est-ce qu'il y a?

MATHURINE.

Toutes les filles & les garçons se sont bairlés le mot pour déserter le Village. Ils se sont habillés comme des mascarades, & ils disont comme ça qu'ils s'en allont en Pélerinage, pour celle fin d'être mariés ensemble.

LE BAILLI.

Mais vraiment, c'est une gageure, je pense.

MATHURINE.

Monsieur le Curé est survenu, qui dit qu'il les mariera bian tretous, qu'il ne faut point de Pélerinage pour ça, & qu'il ne prétend point qu'ils se marient autre part; mais eux ils veulent toujours partir, venez-vous-en tâcher d'y bouter ordre.

DE LORME.

Morgué, Monsieur le Bailli, c'est une rage que ça.

MATHURINE.

Hé voirement oui, c'en est une. Il n'y a pas jusqu'à votre petite Colette qui emmene deux garçons pour elle toute seule, Monsieur Giflot & Monsieur de Lepeine.

DE LORME.

Monsieur Giflot & Monsieur de Lepeine ? queu conte ?

MATHURINE.

Il n'y a point de conte à ça ; & vela, je crois, toute la bande qui vient vars ici, les plus pressés allont devant les autres. Hé bian, est-ce un conte ? Tenez, voyez vous-même.

DE LORME.

Hé pargué non, c'est elle-même.

LE BAILLI.

Et les deux Pèlerins qui la suivent de près ?

LA MEUNIERE.

Qu'est-ce que tout ça veut dire ?

SCENE DERNIERE.

LE BAILLI, LA MEUNIERE ;
DE LORME, COLETTE,
GIFLOT, LEPINE.

DE LORME.

HÉ, parle donc. Hé, fille, comme te va-t-elle faite ! Est-ce que t'es itou une voyageuse ?

COLETTE.

COLETTE.

Mon Pere. . .

DE LORME.

Hé bian, mon Pere ? Tenez, Monsieur le Bailli, alle me demande des conseils pour ses cousines, & la masque les prend pour elle. Queule trahison !

COLETTE.

Il n'y a point de trahison là-dedans. Mes cousines ont profité de vos conseils ; & moi j'ai suivi ceux de ma tante.

DE LORME.

Hé ! pourquoi donc ces deux Messieurs que tu dis qui sont amoureux d'elles ?

COLETTE.

Hé oui, justement, c'est pour elles que je les emmene, & elles emmenent Blaise pour moi ; nous nous sommes partagés comme cela pour éviter la médisance.

DE LORME.

Hé oui : mais . . . Tatigué, que d'esprit, Monsieur le Bailli ! Velà une jolie petite criature !

LE BAILLI.

Oui vraiment. Que dites-vous à ça, Madame la Meunier ?

LA MEUNIERE.

Que voulez-vous que je vous dise ? je sis toute ébaubie.

LE BAILLI.

Vous voyez bien que c'est à vos filles qu'on en vouloit.

Tome VIII,

L

LA MEUNIÈRE.

Hé, voirement oui, je le vois bien, je ne le vois que trop.

LE BAILLI.

Après un éclat comme celui-ci, le meilleur parti que vous ayez à prendre c'est en cas que ces Messieurs veuillent les épouser sans dot, de consentir à ces mariages tout au plus vite.

LEPINE.

Oh! de tout mon cœur, je ne demande pas mieux.

GIFLOT.

Ni moi non plus, c'est tout ce que je souhaite.

LA MEUNIÈRE.

A ces conditions-là je le veux bien itou; j'en serai défaire.

COLETTE.

Si mon Père vouloit aussi, Monsieur le Bailli, Blaise me prendroit de même.

DE LORME.

Je ne débourserai rien pour ça? Hé bien, vèla qui est fait. Je veux tout ce qu'elle veut; elle est trop gentille. Vous resterais donc veuve à votre corps défendant, Madame la Meunière?

LA MEUNIÈRE.

Moi rester veuve!

LE BAILLI.

Il faudra prendre le Concierge, c'est le portrait du défunt.

LA MEUNIÈRE.

Prendre stila! je créverois plutôt, il y a trop de ressemblance.

LE BAILLI.

Hé bien, je ne lui ressemble point, moi. Vous, vous êtes riche & sans famille. Voulez-vous me prendre?

LA MEUNIÈRE.

Vous prendre, vous? Vous feriez-vous Meunier, Monsieur le Bailli?

LE BAILLI.

Pour me faire Meunier, non: mais je vous ferai Baillive.

LA MEUNIÈRE.

Hé bien, Baillive, soit, vous n'avez qu'à faire.

DE LORME.

Morgué que ça me plaît. Vèlà tout le monde pourvu. N'y a-t-il point queuque fille ici, biau & bien tourné comme je sis, qui me voult faire itou queuque chose.

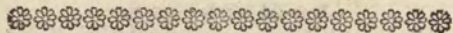
LE BAILLI.

Oui, j'ai votre fait, Monsieur de Lorme.

DE LORME.

Bon, tant mieux. Allons, que les Pélerins & Pélerines viennent se réjouir de nos mariages. Il faut qu'ils soyent tretous de nos noces: & morgué vivent les Pélerinages, sans stici je ne serions pas si bien d'accord que je le sommes.

Fin du troisieme Acte.



III. INTERMEDE.

Les garçons & les filles du Village vêtus en
Pélerins & en Pélerines, se disposent à faire
voyage au Temple de l'Amour.

M. TOUVENELLE, Pélerin.

AU Temple du fils de Vénus,
Chacun fait son Pélerinage ;
La Cour, la Ville & le Village,
Y sont également reçus.
Ceux qui viennent dans le bel âge
Y font toujours les mieux venus.

ENTREE.

M. TOUVENELLE.

L'Amour, ce petit Dieu maîin,
Met tout en usage pour plaire ;
Il a régalé la Meuniere
Pour s'asservir tout le Moulin.

ENTREE.

M. TOUVENELLE.

Quand j'ai quelque amoureux dessein,
Je fonde d'abord la cuisine ;
Et pour attrapper ma voisine,
Je fais grand'chere à mon voisin.

ENTREE.

Mlle. HORTENSE, Pélerine,

Venez dans l'Isle de Cythere
En Pélerinage avec nous ;

Jeune fille n'en revient guere
Ou sans Amant, ou sans Epoux ;
Et l'on y fait sa grande affaire
Des amusemens les plus doux.

M. TOUVENELLE.

Pour s'engager dans ce voyage
Il ne faut point tant de façon ;
Je ne veux pour tout équipage
Que mon amour & mon bourdon ;
Et pour avoir soin du ménage,
Marotte, Colette ou Louison.

Mlle. HORTENSE.

Nous irions ensemble à la Chine,
Sans avoir écu ni denier ;
Jeune & gentille Pélerine
Porte toujours de quoi payer :
L'Amour prend soin de la cuisine,
Et Bacchus est le Sommelier.

ENTREE.

BRANLE.

M. TOUVENELLE.

Nos Pélerins ont bonne mine :
Que de gentilles Pélerines !
Mais, à ce que dit Mathurine,
La mine trompe quelquefois.
Que de gentilles Pélerines
L'Amour assemble sous ses loix !

Mlle. MIMY, Pélerine.

Mais, à ce que dit Mathurine,
Que de gentilles Pélerines !
La chose vaut qu'on l'examine,
Et je veux en juger par moi.
Que de gentilles Pélerines
Qu'Amour assemble sous ses loix !

Mlle. HORTENSE.

La chose vaut qu'on l'examine,
 Que de gentilles Pélerines !
 Il ne faut esprit ni doctrine
 Pour apprendre à faire un bon choix :
 Que de gentilles Pélerines
 L'Amour assemble sous ses loix !

M. TOUVENELLE.

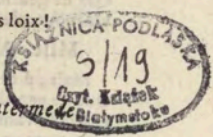
Il ne faut esprit ni doctrine,
 Que de gentilles Pélerines !
 Et souvent telle est la plus fine,
 Qui s'y trompe le plus de fois.
 Que de gentilles Pélerines
 L'Amour assemble sous ses loix !

Mlle. MIMY.

Et souvent telle est la plus fine :
 Que de gentilles Pélerines !
 Si mon premier choix me chagrine,
 Quitte à troquer au bout du mois.
 Que de gentilles Pélerines
 L'Amour assemble sous ses loix !

Mlle. HORTENSE.

Si mon premier choix me chagrine,
 Que de gentilles Pélerines !
 J'imiterai notre voisine ;
 Elle en prend bon nombre à la fois.
 Que de gentilles Pélerines
 L'Amour assemble sous ses loix !



MSSB

1843

1843

1843

1843

1843

Ex Libris
MATTHIÆ STARZENSKI
Capitanei Branſcensis.

